FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3 943

JUIN 2024

BALLON D'OR

Van Nistelrooy, le rude apprentissage

ENTRETIEN

"JE ME SENS FORT"

Marcus Thuram

+

REPORTAGE
En Géorgie, chez "Kvara"

AUTOPORTRAIT
Chiesa, l'enfant de chœur

DÉCRYPTAGE
Les tirs au but pour les nuls

AU TABLEAU !
Euro 2016 : comment Fernando Santos a piégé les Bleus

L'ÉQUIPE

Supplément de n° 25 506 – 15 juin 2024 – Ne peut être vendu séparément. Emma Picq/L'Équipe

EDF

Devenons l'énergie qui change tout.

SUPPORTERS DE LA CRÊTE AUX PIEDS.

EDF est partenaire majeur de l'Équipe de France de Football.

FRANCE FFF | EDF

PARTENAIRE MAJEUR

L'énergie est notre avenir, économisons-la !

ANSTRALEGEND - RCS PARIS 852 008 377

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92100 Boulogne-Billancourt Cedex
T. 01 40 93 20 20

L'ÉQUIPE
Société par actions simplifiée
Siège social :
40-42, quai du Point-du-Jour
CS 90302
92650 Boulogne-Billancourt Cedex

PRINCIPAL ASSOCIÉ
Les Éditions P. Amaury

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Rolf Heinz

ÉDITEUR
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Lionel Dangoumau

RÉDACTEUR EN CHEF
Vincent Garcia

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo
Olivier Bossard
Thomas Simon
Théo Troude
Tom Bertin

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis
Olivia Blondy

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1227K82523
ISSN02453312

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Alexis Réau/L'Équipe

DISSOLU

Vincent Garcia
Rédacteur en chef

On va éviter de se moquer car, entre l'écriture de ces lignes et la parution du *France Football* que vous tenez entre les mains, Gulli peut tout à fait avoir racheté les droits de la Ligue 1 pour trois Dragibus et deux carambars. En attendant, on ne comprend vraiment pas la frilosité des diffuseurs alors que nos Championnats – ne pas oublier la Ligue 2 et Bordeaux – sont quand même le summum du divertissement. On le doit beaucoup aux dirigeants de nos clubs, ceux qui ont vendu sur le long terme, avec une vision à court terme, la L1 à la découpe au fonds d'investissement CVC, ceux qui donnent de l'argent à n'importe qui et le dépensent n'importe comment, jamais avares, sauf quand il s'agit de libérer quelques joueurs pour les Jeux Olympiques. Avec de tels visionnaires, il ne faut pas s'étonner de gagner aussi souvent des Coupes d'Europe ou d'avoir Vincent Labrune à la tête de la Ligue. Loin de nous l'idée de vouloir tirer sur une ambulance blessée, si on paraphrase un grand philosophe. Pour avoir bien connu le président de la LFP quand il était président de l'OM – où il a trouvé un digne successeur – on n'ira pas jusqu'à dire qu'il baratine, non. Il change juste souvent d'avis. La vie dissolue du football français ne sera pas éternelle. En attendant, à l'heure où débute l'Euro et les belles soirées d'été, il sera sans doute porté comme d'habitude par les Bleus, jamais décevants ou presque, eux, depuis dix ans. Pourvu que leur réussite dure encore un peu pour nous remonter le moral, vu le contexte ambiant, et on ne parle pas ici que de ballon. Cette compétition européenne, que l'on espère aussi rafraîchissante que la Géorgie, où *FF* est allé sur les traces de Kvaratskhelia, pourrait être décisive dans l'attribution du prochain Ballon d'Or, dont la cérémonie aura lieu le 28 octobre prochain au théâtre du Châtelet, à Paris. En cette fin de saison, beaucoup de questions restent en suspens. Les prochaines semaines s'annoncent indécises, tendues mais passionnantes aussi.

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Au boulot les Bleus !

8 Mon héros
Rayan Herry, un arbitre au micro

À L'AFFICHE

10 Entretien
Marcus Thuram : "Je peux faire des différences que d'autres 9 ne peuvent pas faire"

20 Data zone
Olivier Giroud, la conquête de l'Ouest

22 Témoignages
Pas toujours simple d'être frère de...

36 Autoportrait
Federico Chiesa : "J'ai eu peur de Buffon et je me suis mis à pleurer"

42 Reportage
Ainsi dribblait Kvaratskhelia

50 Décryptage
Les tirs au but pour les nuls
Raviot : "En équipe de France, tout est préparé, étudié, observé"

56 Au tableau !
Comment le Portugal de Fernando Santos a piégé les Bleus en 2016

62 Portrait
Dorival Junior, le foot à la papa

TEMPS ADDITIONNEL

66 Ville de foot
Leipzig, la locomotive en cache d'autres

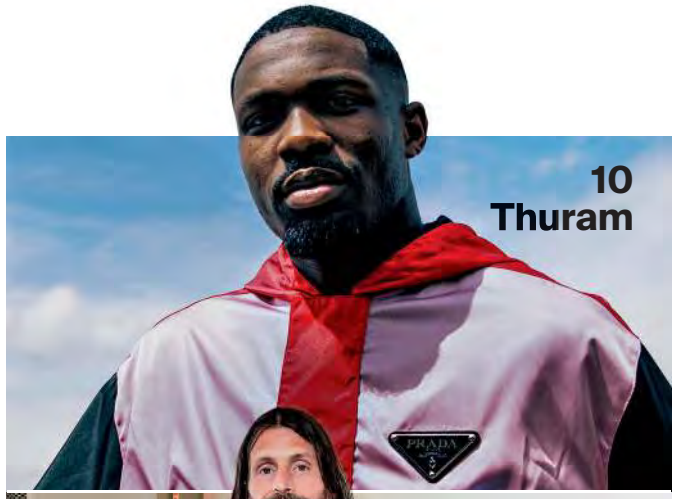
72 Tendances
Le foot français s'inscrit à la fac

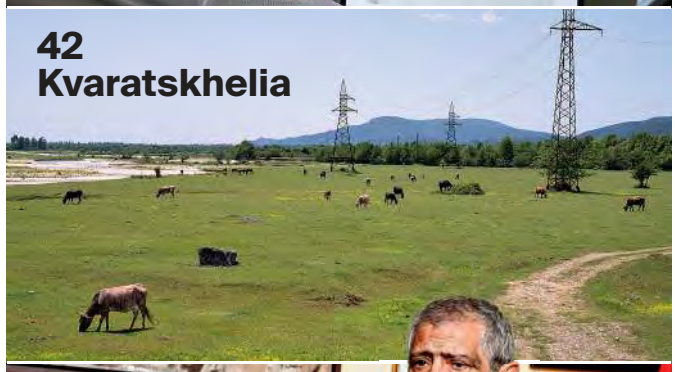
BALLON D'OR

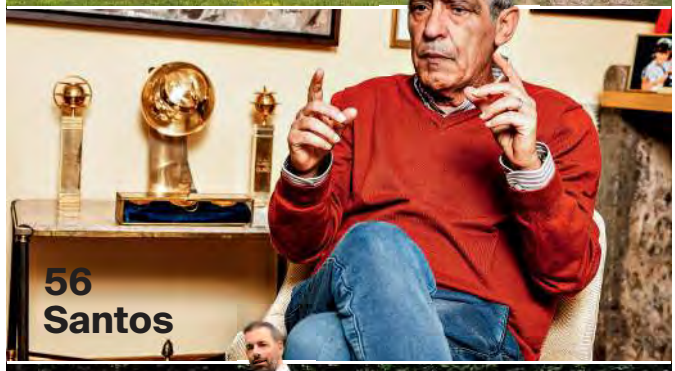
74 Sur les traces de...
Van Nistelrooy, le rude apprentissage

80 Paroles de juré
Karlheinz Wild : "Si l'Allemagne gagne l'Euro, Toni Kroos aura ses chances"

82 Pas trop cliché
Karl-Heinz Rummenigge, top chef







Emma Plcq/L'Équipe - Pierre Mérimée/L'Équipe - Anka Gujabidze/L'Équipe - Étienne Garnier/l'Équipe - Sébastien Leban/L'Équipe

Tout va bien

se passer

Avec le Pack Orange Cybersecure,

sécurisez jusqu'à 10 de vos appareils.
Les spécialistes cyber sont là 7j/7
pour vous accompagner.
Le tout pour 7€/mois.

Orange Cybersecure

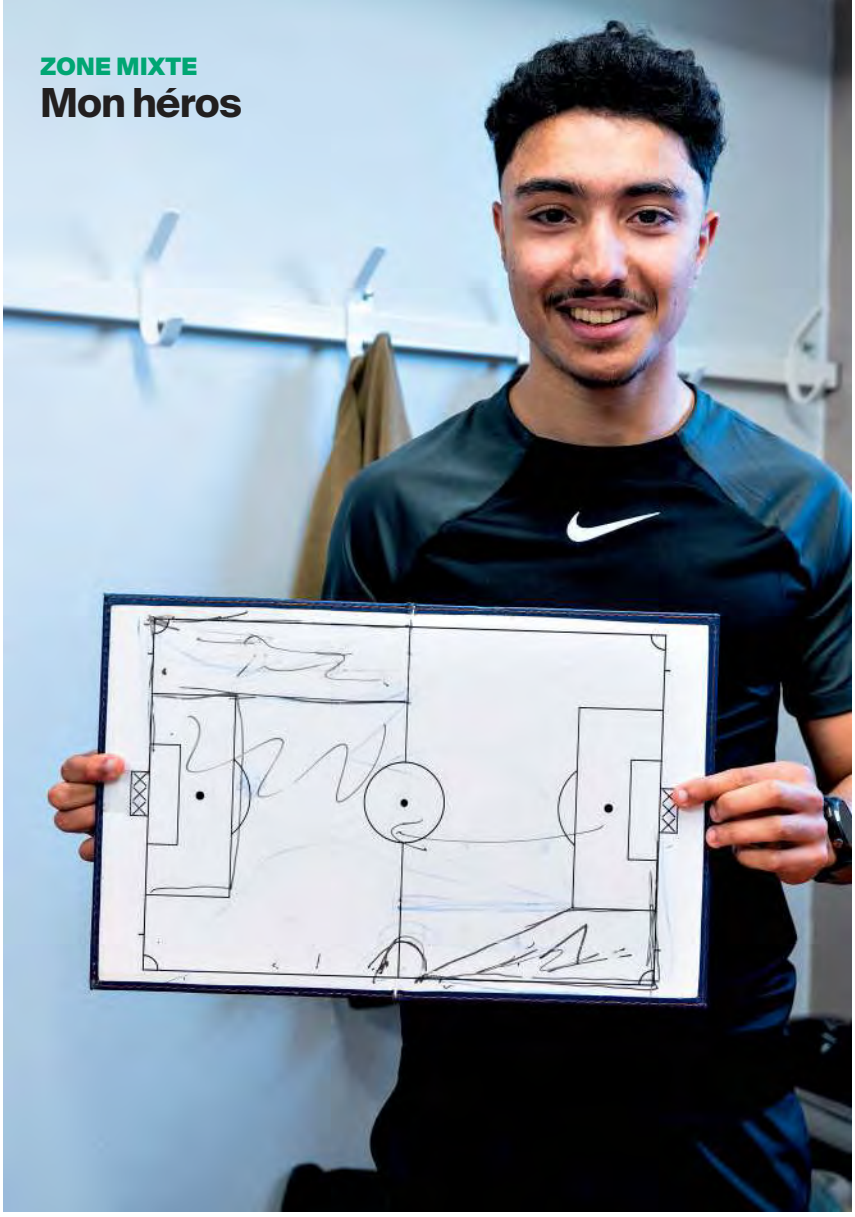
orange™
est là

Offre soumise à conditions, réservée aux particuliers titulaires d'une offre Internet, Fixe sur IP ou Mobile (hors clients Mobile DROM). Sous réserve de compatibilité technique des logiciels, systèmes d'exploitation et équipements à protéger. Détails et conditions sur sites Internet Orange. Service d'assistance à la configuration de trois équipements maximum par les spécialistes cyber.

AU BOULOT !

La photo de classe est terminée à Clairefontaine. Les Bleus du délégué Mbappé sont prêts pour l'examen de l'Euro, qui débutera ce lundi face à l'Autriche à Düsseldorf. Professeur Deschamps, qui a conduit ses élèves trois fois en finale, disputera sa sixième grande compétition en tant que sélectionneur. Avec l'ambition de remporter son deuxième titre majeur après la Coupe du monde 2018.

Photo Étienne Garnier/L'Équipe



LE SON POUR REDORER L'IMAGE

À 20 ans, Rayan Herry, jeune arbitre de Régional 3, filme, sonorise et publie ses prestations sur les réseaux sociaux. Objectif : encourager le dialogue et humaniser sa corporation.

Par Mathis Rouanet. Photos Bertrand Desprez/L'Équipe

"Avant de me lancer, j'avais arbitré deux, trois fois, pour aider. Je ne prenais pas forcément le sifflet avec un énorme plaisir. Dans les clubs, c'est le plus mauvais à l'entraînement qui va arbitrer. C'est vu comme une corvée." Sans réelle vocation pour la fonction, le lien entre Rayan Herry et l'arbitrage s'est tissé un peu plus tard. Fan de foot et licencié, le natif d'Île-de-France, 20 ans, a été déçu, à l'adolescence, par ce qu'il nomme "la mentalité vestiaire". En 2021, il veut malgré tout renouer avec sa passion, mais subit deux pneumothorax (une rétraction d'un poumon nécessitant une intervention chirurgicale en urgence).

Sur les conseils d'un proche, le jeune homme, qui a déménagé en Haute-Vienne, opte pour l'arbitrage. Après sa formation, il débute en match officiel en janvier 2022. "Au coup de sifflet final, j'avais hâte d'être au prochain match." Le déclic. "Je suis passé d'un joueur un peu nonchalant à un mort-de-faim d'apprentissage." En atteste son objectif, "devenir arbitre fédéral". Pour l'atteindre, celui qui officie en Régional 3 s'investit : "Si j'ai match le samedi, ma semaine tourne autour de ça."

À l'été 2023, Ryan a voulu gagner en expérience, en se frottant aux CAN des quartiers. "Il y avait beaucoup de pression. À Créteil, 1500 personnes entouraient un demi-terrain." L'intensité de son attachement se mesure surtout à sa volonté de changer l'image de sa corporation, souvent décriée : "Les gens voient l'arbitrage comme un monde à part, l'arbitre comme un non-passionné de foot, regrette-t-il, conscient aussi des torts de certains de ses pairs. Des arbitres, par certains comportements, mettent aussi parfois une barrière."

Remise en question, communication et YouTube

En avril 2022, il décide de poster ses matches, filmés et sonorisés, sur YouTube. D'abord destinées à partager son quotidien, ces vidéos, novatrices, sont devenues un moyen d'analyser avec transparence ses prestations pour se rapprocher des acteurs du ballon rond. "Je veux qu'on voie pourquoi je me suis trompé, qu'il y ait de la remise en question. J'ai envie de révolutionner l'arbitrage, de motiver certains à prendre le sifflet, de rétablir de bons rapports. Les gens ne détestent pas les arbitres. Joueurs, clubs, supporters ne saisissent juste pas le cheminement de certaines décisions."

Ce type d'immersion, parfois testé par des diffuseurs, reste très limité en raison de l'opposition de l'IFAB (International Football Association Board, la garante des lois du jeu). La Ligue 1, comme lors de la finale de la Coupe de France PSG-Lyon (2-1), devrait s'ouvrir à la sonorisation la saison prochaine, mais seulement sur certaines situations étudiées par le VAR. "Il faut que ça soit régulier, milite le Youtubeur aux 225 000 abonnés. Les arbitres commencent à pouvoir parler après les matches. Les relations se renouent. Le maître-mot est la communication."

Le créateur de contenu a imaginé le concept "un coach, un joueur, un arbitre", un format qui lui a permis de débattre avec Châteauroux (N), les amateurs du Vinsky FC et les féminines de Charleroi (D1 belge). "Ça me fait comprendre ce qu'ils reprochent et je peux apporter mon œil, car on n'a pas la même vision des actions. C'est positif, mais le top, ce serait qu'ils discutent de leurs incompréhensions avec les arbitres qu'ils côtoient." Les messages des jeunes inspirés par ses vidéos lui font espérer que son initiative a de l'avenir.

Rayan Herry

Expliquer ses décisions, susciter des vocations et éviter les incompréhensions : tel est le credo de Rayan Herry, qui officie dans la Ligue de football Nouvelle-Aquitaine. Pour y parvenir, l'arbitre, entouré de ses assistants, fait preuve de pédagogie sur le terrain mais aussi dans les vidéos de ses prestations postées sur YouTube.

MARCUS THURAM

"JE PEUX FAIRE DES DIFFÉRENCES QUE D'AUTRES 9 NE PEUVENT PAS FAIRE"

L'attaquant français a renoué avec ses racines transalpines en débarquant à l'Inter Milan l'été dernier. Après avoir été décisif dans la conquête du Scudetto, le fils de Lilian raconte son histoire avec l'Italie, débutée tout jeune, son lien avec la France et ses ambitions avec les Bleus avant l'Euro.

Par
Valentin Pauluzzi, à Milan (Italie)

Photos
Emma Picq/L'Équipe

PRADA
MILANO

L'attaquant des Bleus se dit heureux d'avoir pu découvrir les cultures italienne, espagnole et américaine durant son enfance.

Marcus Thuram
26 ans. Né le 6 août 1997 à Reggio d'Émilie (Italie). 1,92 m ; 88 kg. Attaquant. International français (20 sélections, 2 buts).

Parcours
Sochaux (2012-2017), Guingamp (2017-2019), Borussia Mönchengladbach (2019-2023), Inter Milan (depuis juillet 2023).

Palmarès
Championnat d'Italie 2024 ; Supercoupe d'Italie 2023 ; Championnat d'Europe U19 2016.

"Vous êtes né il y a vingt-six ans, bientôt vingt-sept, en Italie, à Reggio d'Émilie, et avez connu une vie d'expatrié jusqu'à 10 ans. Comment avez-vous construit votre lien avec la France ?
On parlait, on mangeait français à la maison et on rentrait souvent à Paris lors des jours libres de papa *(Lilian Thuram, champion du monde 1998 et d'Europe 2000, 142 sélections, 2 buts, qui a évolué à Parme et à la Juve de 1996 à 2006).* Je savais que j'étais français, mais j'ai eu la chance de découvrir plein d'autres cultures, italienne, espagnole quand on est allés à Barcelone *(où son père a terminé sa carrière, 2006-2008)* et aussi américaine. Car, tout au long de ce parcours, je suis allé dans une école internationale américaine. Papa voulait que je fasse de grandes études.

Les références culturelles de votre enfance étaient-elles françaises ?

"Quand on a un papa joueur, soit on tombe amoureux du foot, soit on en a assez"

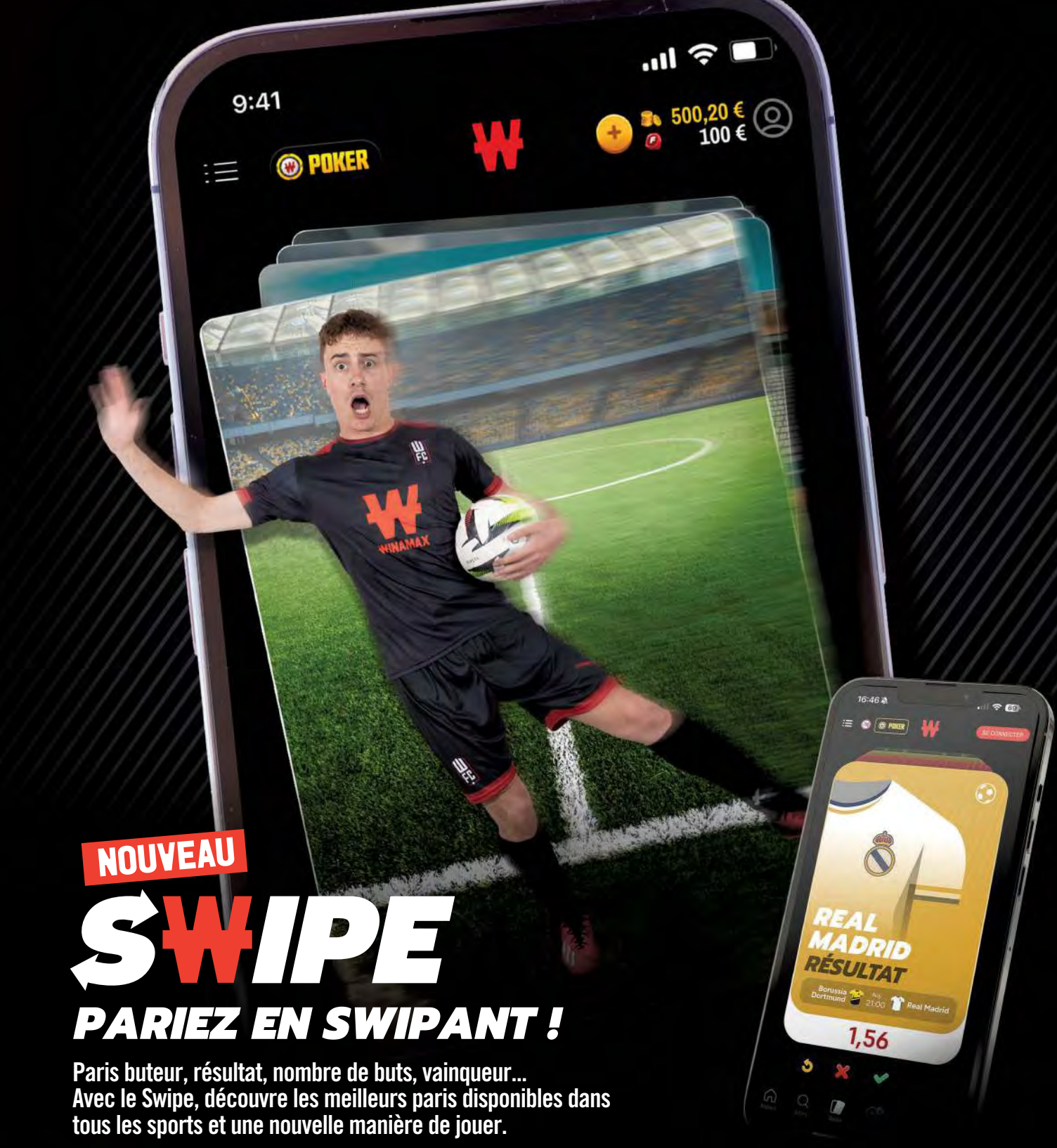
Bien sûr, je lisais *Astérix,* je regardais *Olive et Tom, Albator (dessins animés japonais)*... même si ce n'est pas français au final ! *(Rires.)* En fait, papa m'inculquait ce que lui avait connu. À l'école, c'était différent, la première fois que j'ai étudié l'histoire de France, c'était en classe de quatrième, quand j'ai intégré l'INF Clairefontaine. Je n'ai eu aucun problème à revenir dans le système français, au contraire, ça a été une chance d'avoir ce bagage multiculturel.

Et votre héritage italien ?
Les Italiens ont en eux énormément de joie de vivre et ils mangent bien. Moi, j'ai grandi avec les pâtes, j'ai toujours mangé des pâtes ! Après l'école, j'allais jouer au foot au parc avec des amis, c'est là que j'ai appris l'italien, en même temps que le français. Du coup, je confondais même les mots.

Après avoir signé à l'Inter Milan l'été dernier, avec votre père, vous êtes allés à Parme pour saluer les gens qui vous ont connu petit.
Il y avait Roberto qui tenait un restaurant où papa avait ses habitudes, Mirella qui est une amie de la famille. Ce sont des gens qui ont compté pour moi, pour mon père, qui m'ont vu tout bébé. Je pense que la moindre des choses, quand on est rentrés en Italie – j'allais presque dire quand on est rentré au pays –, c'était de leur faire un petit coucou.

Peut-on aussi parler d'un certain héritage footballistique italien ?
Non, car tant que j'ai vécu en Italie, je n'avais pas conscience de ce que papa faisait, je savais qu'il jouait au foot, car j'allais le voir au stade, mais je ne savais pas que c'était un métier. À Barcelone, je l'accompagnais à l'entraînement et je croisais les Ronaldinho, Xavi, Eto'o que je voyais habituellement à la télé. C'est là que je me suis rendu compte que le métier de papa, c'était footballeur.

Quelle était votre pratique sportive en Italie ?
En Italie, j'ai fait de l'escrime, de la natation, du judo. Papa m'a beaucoup laissé faire pour ma progression, pour ne pas me mettre la pression et pour voir si j'allais aimer un autre sport. Mais il s'est révélé que ma passion première était le football. Et mon premier club a été l'Olympique de Neuilly, à 11 ans. •••



NOUVEAU

SWIPE

PARIEZ EN SWIPANT !

Paris buteur, résultat, nombre de buts, vainqueur...
Avec le Swipe, découvre les meilleurs paris disponibles dans tous les sports et une nouvelle manière de jouer.

-18

WINAMAX

LES JEUX D'ARGENT ET DE HASARD PEUVENT ÊTRE DANGEREUX : PERTES D'ARGENT, CONFLITS FAMILIAUX, ADDICTION... RETROUVEZ NOS CONSEILS SUR JOUEURS-INFO-SERVICE.FR (09 74 75 13 13 - APPEL NON SURTAXÉ)

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

Entretien

"C'était le club qui me connaissait le mieux. Mais je ne pense pas m'être adapté encore à 100 % à l'Inter"

••• **En Serie A, il y a quelques fils d'anciens grands joueurs. Vous, Federico Chiesa *(Juventus)*, Daniel Maldini *(Monza)*, Giovanni Simeone *(Naples)*. Y voyez-vous une explication ?**
Je ne peux parler que pour moi. Je pense que c'est à double tranchant, quand on a un papa joueur, soit on tombe amoureux du foot, soit on en a assez et on veut expérimenter autre chose. Me concernant, voir papa à l'entraînement ou au stade m'a donné encore plus envie. Quand on débute dans le milieu, il y a beaucoup de critiques et d'a priori. C'est vraiment grâce à l'amour que vous éprouvez pour ce sport que vous pouvez surmonter cela et faire une belle carrière.

Vu votre histoire, la Serie A était-elle un objectif de carrière ?
Non, pas du tout. C'est le club et l'opportunité qui comptent. Je n'ai jamais bâti ma carrière en me disant : « Il faut que joue ici ou là. » J'ai grandi en Italie et en Espagne, je parle anglais, mais mon premier transfert à l'étranger a été en Allemagne, comme quoi. Mais l'esprit italien, je l'avais toujours en moi.

Comment s'est présentée l'opportunité avec l'Inter Milan alors ?
Les premiers contacts remontent à l'été 2021, je jouais ailier gauche à Mönchengladbach. Quand je parle avec l'Inter, je comprends vite que leur plan est de me faire jouer en pointe. À l'époque, je ne comprends pas trop. Papa m'avait dit que j'allais finir devant, d'autres personnes aussi, mais de là à ce que l'Inter m'achète pour jouer en pointe, c'était surprenant. Mais, en fait, c'était le club qui me connaissait le mieux. Je me blesse contre Leverkusen et le transfert capote, mais ils ont toujours pris des nouvelles. Quand ils sont revenus à la charge après la Coupe du monde 2022, ça me semblait une évidence, d'autant que je jouais désormais en pointe à Gladbach. Il n'y avait pas matière à vaciller. Quand on a une idée claire, on reste focus malgré les autres intérêts *(AC Milan, PSG)*.

Comment vous êtes-vous adapté aussi efficacement au 3-5-2 de l'Inter ?
Beaucoup de vidéos après les matches et les entraînements. Et puis, je parle la langue. Il y a la compréhension du jeu, l'intelligence. Il faut être à l'écoute du staff, prendre ses marques petit à petit, parler à ses coéquipiers, échanger. C'est un dialogue constant qui dure encore aujourd'hui, car je ne pense pas m'être adapté encore à 100 % à cette équipe de l'Inter.

À quoi vous attendiez-vous en venant travailler avec Simone Inzaghi ?
Je savais que j'intégrais un finaliste de Ligue des champions, pas n'importe quelle équipe, la deuxième meilleure équipe d'Europe. Je suis arrivé avec beaucoup d'ambition mais aussi beaucoup de lucidité sur le fait que j'avais énormément à apprendre du staff technique et que, si j'étais à l'écoute et intelligent, je pou- •••

L'entrée de Marcus Thuram, ici à la lutte avec l'Argentin Cristian Romero, a contribué à changer la physionomie de la finale de la Coupe du monde, sans en éviter l'issue cruelle.

Marcio Machado/Imago/Panoramic

UEFA EURO2024 GERMANY

Partenaire officiel

TOUJOURS À VOS CÔTÉS !

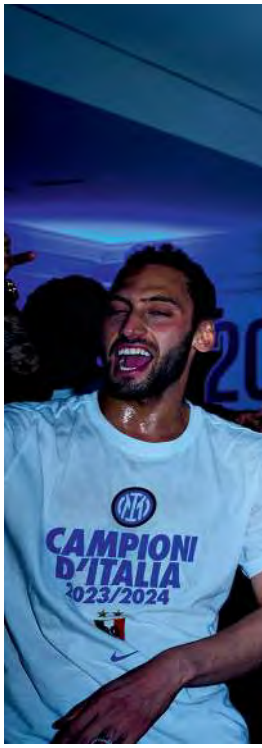
Lidl Plus

DISPONIBLE SUR Google Play

Télécharger dans l'App Store

Téléchargez l'application Lidl Plus

Avec le soutien du public de Giuseppe-Meazza et les trophées, l'attaquant de l'Inter Milan a gagné en confiance.



La fierté de partager avec son père Lilian le titre de champion d'Italie, la joie de le célébrer avec ses coéquipiers, Hakan Çalhanoglu et Denzel Dumfries.

••• vais progresser. Évoluer dans un nouveau système m'a fait énormément réfléchir sur comment je pouvais m'améliorer en tant que joueur et tactiquement. Il y a plusieurs manières de jouer. Après, sachant en plus que j'ai pris le numéro 9, quand on arrive dans le vestiaire, on se rappelle qu'on est là pour marquer des buts.

Quel est le secret de votre association réussie avec Lautaro Martinez ?
On s'entend très bien en dehors du foot, ce qui facilite l'entente sur le terrain. Parfois on n'a même pas besoin de se regarder pour savoir ce que l'autre va faire. Défensivement, c'est un capitaine exemplaire, qui montre la voie à suivre. Je me mets juste au diapason.

Le niveau des défenseurs de Serie A est-il plus élevé ?
L'Italie est connue depuis toujours comme un pays qui forme de très bons défenseurs. Et c'est un Championnat très défensif, contrairement à l'Allemagne. La philosophie générale, c'est de ne pas prendre de but. Je pense qu'affronter des équipes de milieu et bas de tableau qui jouent en bloc bas avec des lignes très resserrées m'a aidé à développer beaucoup de choses. Je suis devenu un joueur plus de surface.

“En Italie, jouer face à des blocs bas m'a aidé à devenir un joueur plus de surface”

Il y a eu très vite un bon feeling avec les supporters. Votre tout premier ballon avec l'Inter, contre Monza *(on lui montre la vidéo)*, a été accompagné de cris…
Je me rappelle de cette action. Quand j'ai fait cette transversale, j'ai senti le bruit du stade qui valide ton geste. C'est une sensation… Comment dire ? Ça te libère, ça te donne confiance. Quand je suis arrivé ici, les gens nourrissaient beaucoup d'espoir, d'où leur réaction. Giuseppe-Meazza, c'est un endroit assez spécial, 75 000 personnes derrière l'équipe, je n'avais jamais connu ça.

Vous avez été très en vue lors des festivités du titre de champion d'Italie. On sent chez vous une volonté de vous investir au-delà du simple rôle de footballeur.
Ça, c'est moi ! J'aime bien être un leader. Mon champ d'action ne se limite pas au terrain.

Luigi Rizzo/Eurasia Sport Images/Getty Images

Mattia Ozbot/Inter via Getty Images

"Je comprends la comparaison avec Giroud. Moi, je n'ai pas zyeuté ses stats"

Vous avez mathématiquement gagné le titre en battant l'AC Milan (2-1), votre dauphin et rival. Vous marquez le but du sacre et, en face, il y avait vos coéquipiers en sélection, Mike Maignan, Olivier Giroud et Théo Hernandez. Qu'avez-vous ressenti ?
C'est le foot, on est proches en dehors, mais sur le terrain, il n'y a pas d'amis. On savait qu'on pouvait faire quelque chose de grand, dans un très grand match, la motivation était extrême. Et on savait qu'ils jouaient la peur au ventre. On était venus pour finir le travail et c'est ce qu'on a fait.

Durant la saison, il y a eu un duel avec Giroud avec lequel vous allez être en concurrence en pointe à l'Euro. Aviez-vous tendance à « zyeuter » ses stats ?
Ah, mais je comprends que les journalistes et les amoureux du foot nous comparent ! Mais nous, on se concentre sur nous-mêmes. Je n'ai rien « zyeuté » du tout.

Vos statistiques, ce sont 13 buts et 7 passes décisives en Championnat, mais aussi cinq penalties provoqués…
Ça, c'est parce qu'en tant qu'ailier j'ai développé un sens du dribble et de la feinte. Désormais, je me retrouve dans une situation axiale et je peux faire des différences balle au pied que d'autres, qui ont fait toute leur carrière en 9, ne peuvent pas faire.

Parmi les titulaires de Serie A, vous avez obtenu la quatrième note moyenne de la part du quotidien référence, la *Gazzetta dello Sport*…
Je sais que j'ai réalisé une bonne saison, progressé énormément, acquis beaucoup d'expérience. Je me sens fort. C'est le fait de jouer à l'Inter et de gagner des trophées qui valide ces sensations, pas les notes d'un journal.

Mais avez-vous l'impression de retrouver les Bleus à l'Euro avec un nouveau statut ?
Mon rôle, si je peux parler de rôle, sera un peu comme à l'Inter. En fait, je pense que chaque joueur des Bleus est un leader dans son club, et, quand on revient en équipe de France, chacun doit l'être à son poste et dans le groupe.

Quelle est votre relation avec Didier Deschamps, au regard de l'histoire commune entre le sélectionneur et votre père ?
J'avais 4 ans quand il a raccroché les crampons. Je suis le fils de son ancien coéquipier mais je ne sais pas s'il se souvient vraiment de moi à cette époque. Petit, je n'ai pas eu le temps de développer une vraie relation avec lui.

Entre Thierry Henry, le sélectionneur des Espoirs, et vous, il y a quelque chose de spécial en revanche…
Il était très proche de papa et il a senti une attache particulière avec moi. J'ai commencé à parler avec lui depuis tout petit. Il a connu lui aussi cette trajectoire d'ailier repositionné dans l'axe, au poste de 9. Il a plein d'expérience et un bagage technique. Ces échanges sont un gain de temps pour moi.

Deschamps, Henry, votre père… Comment percevez-vous la première génération championne du monde ?
Une génération qui a fait de grandes choses, qui a mis le foot français sur le toit du monde et qui a confirmé à l'Euro 2000. Ils ont inspiré les suivantes. Et si aujourd'hui on en est là, c'est un peu grâce à eux aussi.

Quels sont vos premiers souvenirs de supporter des Bleus ?
La finale contre l'Italie de 2006 à Berlin *(1-1, 3-5 aux t.a.b., son père était titulaire).* J'ai pleuré. Pendant très longtemps. •••

Marcus Thuram voit l'Euro comme une confirmation de sa progression, lui qui a débuté en bleu il y a trois ans et demi.

••• Et votre premier maillot bleu ?
Déjà, je collectionnais ceux de papa, et je les mettais parfois pour aller à l'école. Sinon, mon premier maillot à moi, je l'ai attendu longtemps. C'était en U17, contre la Belgique en amical à Clairefontaine. La première *Marseillaise,* j'ai ressenti énormément d'émotions. Ça m'a rappelé quand j'étais devant la télévision lors des matches de papa et que je la chantais. J'ai toujours su, dès les jeunes, que représenter son pays était la chose la plus forte.

En 2018, il y a eu la deuxième génération championne du monde, que vous côtoyez aujourd'hui. Il paraît que, adolescent, vous aviez une vraie admiration pour Paul Pogba.
C'est vrai, il était l'une de mes idoles. Et encore maintenant, quand je le croise, je le lui rappelle. C'est un joueur à part, qui fait lever le public, on le reconnaît directement. Ce qui se passe, c'est malheureux *(le milieu français a été suspendu quatre ans pour dopage, avant appel),* mais c'est quelqu'un de très joyeux qui garde la tête haute. Il a du courage et de la volonté. Il va bien.

Que vous reste-t-il de l'échec en finale de la Coupe du monde 2022 contre l'Argentine *(3-3, 2-4 aux t.a.b.)* ?
Au-delà du résultat, le fait d'avoir évoluer sur la scène la plus prisée et la plus élevée du football. Quand je suis parti m'échauffer avec Randal *(Kolo Muani),* on ne pensait pas qu'on allait entrer si tôt et, tout d'un coup, on s'est retrouvé sur le terrain *(à la 41e minute, les Bleus étaient menés 2-0).* On a essayé d'insuffler une nouvelle énergie. Sur ma passe décisive du 2-2 *(à la 81e minute),* je ne sais ni pourquoi ni comment, mais j'ai l'impression que le temps se fige et j'arrive à réaliser le geste parfait pour la remettre au-dessus à Kylian *(Mbappé)* et qu'elle retombe devant lui *(l'attaquant va alors reprendre le ballon de volée).* Après, avec un autre joueur que lui, ça n'aurait peut-être pas été une passe décisive…

La liste des attaquants pour l'Euro est dense et variée. Que pouvez-vous apporter personnellement ?
Comme à l'Inter, de la profondeur, du jeu en pivot avec les joueurs de côté. On sait que le vivier français est assez incroyable, car il y a des joueurs qui ne sont pas présents dans cette liste mais qui ont un talent fou.

Voilà dix ans que la France est désignée favorite avant chaque grande compétition…
Même avant. On a toujours été une grande nation du football. Ce n'est pas un fardeau mais un héritage. Je le vis plus comme une responsabilité que nos aînés nous ont laissée. La fierté prend le dessus sur la pression.

On a l'impression que l'Euro est pour vous l'occasion de lancer définitivement votre histoire sous le maillot des Bleus.
L'histoire est déjà lancée. J'ai disputé une finale de Coupe du monde. Ça fait maintenant trois ans et demi que je suis en sélection. L'Euro peut être une confirmation de ma très bonne saison." ⬢ **V. P.**

Making of

Lieu
Dans un des salons de la Pinetina, le centre d'entraînement de l'Inter.

Durée
Une heure d'entretien et vingt minutes de photos.

Autres personnes présentes
Nagaja et Malvina, du service de presse de l'Inter, son agent qui nous a rejoints en visio en cours d'interview.

La note qu'il se met
"8/10."

La note que *FF* lui met
8/10. De l'aisance alors que ce n'est jamais simple de se livrer sur son enfance. Une grande disponibilité pour compléter l'interview dans un second temps par messages vocaux sur les quelques thématiques qu'on n'avait pas eu le temps d'approfondir.

La question qu'on a oublié de lui poser
Votre premier doublé avec les Bleus dans une grande compétition, pour concurrencer votre père, auteur des deux buts lors de la demie du Mondial 1998 contre la Croatie *(2-1)*, c'est pour l'Euro ?

Les interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Celle de Khéphren *(son frère)* et… *(Il réfléchit.)* Pogba !"

GRAND DÉPART

OLIVIER GIROUD, À LA CONQUÊTE DE L'EURO ET DE L'OUEST

Après l'Euro en Allemagne, Olivier Giroud, 37 ans, mettra fin à sa carrière internationale et quittera le Vieux Continent pour le Los Angeles FC en MLS. Malgré son éclosion tardive, le meilleur buteur de l'histoire des Bleus laissera une immense empreinte.

Par Tom Bertin (avec Opta).
Infographie Laurent Langeron et Philippe Escoffier.

Fiable sur la durée

Depuis ses débuts tardifs en Ligue 1 à 23 ans, Olivier Giroud a toujours marqué au moins 14 buts chaque saison, toutes compétitions confondues, en club et sélection. Seuls manquent à son palmarès bien garni l'Euro et la Premier League.

	Montpellier 2010-2011	Montpellier 2011-2012	Asenal 2012-2013	Asenal 2013-2014	Asenal 2014-2015	Asenal 2015-2016
Matches joués	43	51	57	67	40	69
Buts	14	26	19	28	20	34
Passes décisives	4	12	10	12	4	8
Class. en fin de saison	4e	1er	4e	4e	3e	2e

Quatorzième Tricolore en MLS

La saison prochaine, Olivier Giroud portera le maillot du Los Angeles FC, aux côtés de son ami Hugo Lloris. En fin de carrière, plusieurs ex-Bleus sont partis vivre leur rêve américain.

- **Y. Djorkaeff** — *New York Metrostars, 2005-2006*
- **L. Robert** — *Toronto FC, 2008*
- **T. Henry** — *New York Red Bulls, 2010-2014*
- **O. Dabo** — *New England Revolution, 2011*
- **M. Silvestre** — *Portland Timbers, 2013*
- **F. Piquionne** — *Portland Timbers, 2013-2014*
- **P. Luyindula** — *New York Red Bulls, 2013-2014*
- **F. Sinama-Pongolle** — *Chicago Fire, 2014-2015*
- **M. Ciani** — *Los Angeles Galaxy, 2017-2018*
- **B. Sagna** — *Impact Montréal, 2018-2019*
- **R. Fanni** — *Impact Montréal, 2018-2020*
- **B. Matuidi** — *Inter Miami, 2020-2022*
- **H. Lloris** — *Los Angeles FC, 2024*
- **O. Giroud** — *Los Angeles FC, 2024*

Le patient français

Olivier Giroud a dû attendre ses 25 ans, le 11 novembre 2011 contre les États-Unis (1-0), pour démarrer sa carrière sous le maillot bleu. Treize ans plus tard, l'avant-centre est devenu le meilleur buteur et le troisième joueur le plus capé en équipe de France.

Mieux vaut tard que jamais

Olivier Giroud a marqué 36 de ses 57 buts en équipe de France après son trentième anniversaire, soit au moins 24 de plus que tout autre trentenaire en Bleu (Zidane, Henry et Djorkaeff à 12 chacun, Griezmann à 11). Le Grenoblois est le buteur français le plus âgé en sélection mais aussi de l'histoire de la C1 et de la C3. Il est également le joueur français le plus capé après 30 ans avec 76 sélections, quatre de plus que Lilian Thuram.

Top 3 des buteurs les plus âgés en équipe de France

O. Giroud	**37 ans 5 mois et 25 jours**
Chili en amical le 26-03-2024	
R. Marche	35 ans 9 mois et 12 jours
Espagne en amical le 17-12-1959	
L. Blanc	34 ans 6 mois et 23 jours
Danemark à l'Euro le 11-06-2000	

Solide face à la concurrence

Même s'il n'a remporté aucun titre cette saison avec l'AC Milan, contrairement à Marcus Thuram (Inter Milan) et Randal Kolo Muani (PSG), ses concurrents directs au poste de 9 en Bleu, il s'est montré plus efficace.

	Matches (club + sélection)	Buts	Passes décisives
O. Giroud	**56**	**20**	**10**
M. Thuram	56	17	7
R. Kolo Muani	52	15	7

	FA Cup	Coupe du monde / FA Cup / Community Shield	Ligue Europa		Ligue des champions	Serie A		
	Asenal 2016-2017	Asenal / Chelsea 2017-2018	Chelsea 2018-2019	Chelsea 2019-2020	Chelsea 2020-2021	AC Milan 2021-2022	AC Milan 2022-2023	AC Milan 2023-2024
	49	61	55	31	44	40	59	56
	23	16	17	14	18	16	24	20
	6	5	9	1	0	3	8	10
	5e	6e / 5e	3e	4e	4e	1er	4e	2e

289
buts sur la période
(232 en clubs et 57 en sélection)

Un record à la loupe

57 buts

- 4 Sur penalty
- 1 En dehors de la surface
- 11 Nombre de doublés
- 1 Nombre de triplés

Forte tête

Meilleurs buteurs de la tête de l'histoire des Bleus

- O. Giroud 16
- L. Blanc 9
- D. Trezeguet 7

Top 5 des meilleurs buteurs

1. O. Giroud	**57**
2. T. Henry	51
3. K. Mbappé	47
4. A. Griezmann	44
5. M. Platini	41

Top 5 des plus capés

1. H. Lloris	145
2. L. Thuram	142
3. O. Giroud	**133**
4. A. Griezmann	129
5. T. Henry	123

Sa septième phase finale avec les Bleus

	Euro 2012	Coupe du monde 2014	Euro 2016	Coupe du monde 2018	Euro 2021	Coupe du monde 2022	Total
Matches (dont titularisations)	3 (0)	5 (2)	6 (6)	7 (6)	2 (0)	6 (6)	**29 (20)**
Buts	0	1	3	0	0	4	**8**
Expected Goals	0,34	0,55	1,97	1,02	0,28	3,49	**7,65**

MARCHE À L'OMBRE

Proches ou moins proches, aînés ou cadets, ces frères d'internationaux français essaient de tracer leur propre chemin, parfois loin du milieu du foot ou de la carrière du frangin.

Par Dave Appadoo, Tom Bertin et Thymoté Pinon. Photos Pierre Mérimée/L'Équipe

ROMAIN GIROUD

"J'AI MIS MON ÉCHEC AU SERVICE DE LA RÉUSSITE D'OLIVIER"

Évacuons d'emblée le sujet : oui, Romain Giroud ressemble comme deux gouttes d'eau à son célèbre petit frère Olivier. Mêmes yeux bleu acier, en surplomb d'un nez aquilin à l'identique, qui vous toisent bien au-delà du mètre quatre-vingt-dix sur une carcasse affûtée au possible. Seules une apparence générale aux antipodes et une pilosité davantage grisonnante distinguent Romain (47 ans) de son cadet (37 ans) à l'esthétique beaucoup plus travaillée. "Mon look n'a pas pour but de me différencier de mon petit frère, nous confie l'intéressé. C'est juste que c'est moi, je suis authentique, nature, un peu sauvage. Moi, aller chez le coiffeur pour avoir une coupe stylée comme celle d'Olive, ce n'est vraiment pas mon truc."

Confortablement installé dans le sofa d'un salon cosy de l'*Hôtel Belle Plage* à Cannes où il a ses habitudes, Romain Giroud reçoit en simple t-shirt et bas de survêtement des plus épurés et se marre franchement quand on lui rapporte quelques commentaires disons taquins des internautes sur son allure après un passage télé. "Alors, comme ça, je serais une version altermondialiste d'Olive ? Excellent ! Je découvre ces remarques avec vous mais j'adore. *(Rire.)*" C'est que le bougre cultive une certaine originalité, ne possédant ni télévision ni réseaux sociaux, avouant même ne pas regarder le moindre match d'Olivier. "Même si j'étais en Russie et au Qatar pour les deux finales de Coupe du monde", précise-t-il. Alors quoi ? Rien à secouer du foot chez le frère aîné du meilleur buteur de l'histoire des Bleus (57 buts en 133 sélections) ? L'affaire est en réalité plus complexe qu'il n'y paraît.

Compagnon d'Henry, Anelka, Trezeguet...

Longtemps, Romain fut le plus prédestiné de la fratrie à une carrière professionnelle dans une indifférence familiale d'un autre temps. "À 11 ans, je suis approché par l'AS Cannes, ça flatte un peu mon ego mais à la maison ça passe comme une lettre à la poste, c'est un non-sujet. Et c'était bien plus sain comme ça." Le jeune défenseur central, systématiquement surclassé, est l'un des plus sûrs talents de la région iséroise et reçoit bientôt ses premières convocations en équipe de France U15. "Fatalement, des clubs pros commencent à me solliciter, et je pars à l'AJ Auxerre. Évidemment, autour de moi ça parle beaucoup de mes sélections, de mes sollicitations, mais je ne suis pas très à l'aise avec cette petite lumière que l'on met sur moi, sur cette mini-notoriété."

Ado, Romain surveille déjà le dernier-né de la famille qui commence à peine à promener ses guêtres en CP. "C'est étrange, j'étais déjà fou de lui, c'était le pitchoun, je voulais le protéger." Mais l'heure est •••

"Jeune, je n'étais pas très à l'aise avec cette petite lumière que l'on mettait sur moi"

••• surtout au départ à Auxerre. "Je fais cinq ans au centre de formation, je suis de toutes les sélections nationales jusqu'en U19, je finis même sur la fin avec Anelka, Henry, Trezeguet, Gallas, Silvestre, Domi, et j'en oublie. Je rate le sacre européen de 1996 en U18 alors que je suis au dernier rassemblement avant la phase finale. Mais, comme je n'ai pas assez de temps de jeu à Auxerre car je ne suis pas dans les petits papiers de Guy Roux, je prends du retard sur d'autres joueurs à mon poste qui, eux, commencent à évoluer en Première Division. Je ne suis donc pas retenu par Gérard Houllier *(le sélectionneur),* c'est la règle du jeu." Le point de rupture n'est pas bien loin.

Grillé par Guy Roux

Car, à partir de là, la trajectoire de Romain Giroud va inéluctablement plonger. La signature du contrat pro lui passe sous le nez, il le vit très mal, et décide de marquer le coup de façon un peu provoc. "Comme j'avais un sale caractère, je me suis mis Guy Roux à dos et ce n'était vraiment pas une bonne idée à cette époque-là. *(Rire.)* À l'Abbé-Deschamps en 1997 face à Paris (2-3), par provocation, je manifeste mon soutien aux Parisiens quand ils marquent, avec un air de dire à Guy Roux : « Allez bien vous faire voir. » *(Rire.)* Je n'en suis pas fier. C'était plus de la détresse car je savais que ça ne le ferait pas pour moi à l'AJA. Je me barre au Red Star faire la préparation avec eux, ça se passe très bien, mais Guy Roux trouve le moyen de me griller auprès du club durant une négociation pour un autre joueur. Je file à Rennes, je suis en réserve, je suis très heureux, mais je n'arrive pas à toucher les pros. Je fais quelques essais à droite à gauche, mais comme ça ne mord pas, je dis : « Stop, assez de souffrances. J'arrête le foot. » J'ai 22 ans, je rentre chez mes parents, au moment où justement mes potes quittent les leurs. Je suis au fond du trou."

C'est alors que Romain se lance dans un cursus de diététicien pour rester dans le monde du sport. "D'autant que j'adore manger, je suis un épicurien, même si ça ne saute pas aux yeux. *(Rire.)* Plus sérieusement, ça me tenait à cœur car, durant mes années en centre de formation, je n'ai jamais croisé l'ombre d'un nutritionniste. Personne ne nous expliquait comment manger pour performer. Je sentais que j'avais quelque chose à apporter dans ce domaine."

Le duel fratricide

Pour autant, l'ancien espoir déchu ne raccroche pas tout de suite les crampons, il taquine le cuir encore quelque temps dans les petits clubs de la région. Jusqu'au jour où son équipe joue contre l'équipe 3 de Grenoble où sévit alors un certain… Olivier Giroud. "J'étais même directement au marquage sur lui, et je peux vous le dire, c'était très dur, il était déjà tellement puissant. Bon, on a quand même gagné, parce qu'à un moment, il dribble toute la défense, gardien compris, et il la fout au-dessus, c'était peut-être le respect du grand frère, je ne sais pas. *(Rire.)* Il s'est

"Je rentre chez mes parents au moment où mes potes quittent les leurs"

“Je suis fier d’avoir cru en lui quand tout le monde ne le prenait que pour un bon petit joueur de National”

fait chambrer par tout le monde. Mais pas par moi, j’éprouve trop de respect pour lui. Et je savais qu’il n’avait pas joué le match à fond contre moi alors que, ce jour-là, j’étais ce à 120 % de mon côté. Il avait probablement une inhibition face à son frère aîné. D’ailleurs, on n’avait parlé de cette rencontre ni avant ni après, c’est marrant.”

Par-delà cet affrontement fratricide pour l’anecdote, Romain commence à suivre davantage son frère en qui pas grand monde ne croit encore. Lui pressent qu’il y a chez le frangin un truc à part. “J’ai commencé à penser qu’il pouvait faire carrière quand il s’est mis à planter une quinzaine de buts avec Grenoble en CFA2 *(l’équivalent du National 3 actuel).* Là, je vois un potentiel énorme, un physique, une attitude, une façon de bouger, une intelligence, une détermination qui me font penser qu’il est vraiment spécial. Il a un charisme, une aura de champion, je ne saurais pas l’expliquer. Je suis assez fier d’avoir cru en lui quand tout le monde ne le prenait, au mieux, que pour un bon petit joueur de National, y compris chez des très proches.”

Une carrière de nutritionniste

Celui qui a vécu une terrible désillusion en ne parvenant pas à passer professionnel va alors accompagner le petit dernier avec l’envie de le protéger. “J’ai commencé à vraiment m’occuper d’Olivier quand il a fallu défendre ses intérêts contractuels à Grenoble, comme une sorte d’agent qui ne dit pas son nom. Je l’ai fait car je sais qu’une carrière se construit également dans les coulisses, dans la solidité de la représentation du joueur. En clair, j’ai mis mon échec au service de la réussite de mon frère. Et d’une certaine façon, ça m’a un peu servi de thérapie aussi. Pour panser mes plaies.”

Et Romain de balayer d’un revers de la main toute hypothèse de jalousie de sa part. “J’ai toujours été très honoré que l’on parle de moi comme « le frère de... ». Sans doute parce que je n’ai pas de problème d’identité, je suis clair avec moi-même, je n’existe pas à travers mon frère. Mais on a exactement la même sensibilité, la même façon de nous en remettre à Dieu en recevant les épreuves sans jugement et en accueillant succès et critiques avec sérénité. On est connectés de façon quasi métaphysique depuis sa naissance, c’est vraiment étrange. Comme des jumeaux qui auraient un écart d’âge.” Aujourd’hui, Romain a depuis longtemps soldé sa déception de ne pas être devenu pro, sans renoncer non plus à cet univers. Nutritionniste à l’AS Monaco à l’époque de Thierry Henry sur le banc, sollicité peu après par l’OM (“Mais, vu les conditions, j’ai préféré ne pas donner suite”), collaborateur de la All in Academy de l’ex-joueur de tennis Jo-Wilfried Tsonga et d’une académie du PSG près d’Évian, Romain Giroud a finalement tracé sa propre destinée sportive à l’ombre de celle de son petit frère devenu tellement grand. ⬢ D. A.

MPUZANO
VARANE
ESTADIO
MOLINON-QUINI
100% FUTBOL

JONATHAN VARANE

"JE RÊVE D'UNE INTERVIEW OÙ L'ON NE ME PARLERA PAS DE RAPHAËL"

Et si toute une partie de cette histoire était résumée dans cette courte séquence d'un reportage de 2013 ? À l'occasion de la première des 93 capes de Raphaël Varane face à la Géorgie (3-1, le 22 mars 2013), France 3 part sur les traces du prodige dans son Nord natal, du patelin d'enfance au collège de son adolescence, en passant bien évidemment par le centre de formation du RC Lens. Ses anciens éducateurs évoquent son souvenir avant que la caméra ne se tourne vers un môme d'une douzaine d'années, maillot Sang et Or sur les épaules et bouille ronde surmontée d'une coupe afro : Jonathan Varane. Souriant, le petit garçon bafouille une phrase sur son grand frère en se mélangeant les pinceaux, sans doute intimidé par la caméra. À moins qu'il ne s'agisse d'autre chose...

Des difficultés à s'affirmer au début

Onze ans plus tard, le minot à la chevelure flamboyante a laissé place à un beau jeune homme au style streetwear chic qui nous donne rendez-vous à Gijon, petite ville portuaire des Asturies dans le nord de l'Espagne. Installé dans le très joli stade El Molinon, Jonathan Varane, 22 ans, ne bafouille plus, rembobine volontiers le film sans jamais se prendre les pieds dans la bande, calme, serein. Et nous éclaire peut-être d'un jour nouveau sur cette fameuse époque entraperçue dans le sujet télé. "J'étais au RC Lens dès l'âge de 8 ans. Et, assez rapidement, je comprends que je fais l'objet d'une attention particulière du fait de mon grand frère. D'ailleurs, j'avais participé à la Danone Nations Cup *(compétition internationale de jeunes)* et je sais que l'on me mettait en avant médiatiquement à cause de mon nom. Attention, c'était assez plaisant. Mais parce que j'avais une forme d'insouciance." Car, au fil du temps, ce focus met le gamin mal à l'aise.

"Ce qui était plus dur, c'est quand on me parlait sans cesse de mon grand frère, reprend Jonathan Varane. Je n'étais pas en âge de comprendre car je ne mesurais sans doute pas pleinement le truc de fou que représentait déjà Raphaël. Du coup, ce n'était vraiment pas agréable. Tu as du mal à t'affirmer, à exister, vu que l'on ne parle de toi qu'à travers quelqu'un d'autre." Oui, "quelqu'un d'autre", une formule qui inviterait presqu'à y voir comme une distance, comme si "l'autre" n'était pas si familier que cela.

Raphaël, ce quasi-inconnu

Une fausse impression ? Pas vraiment, non. "Ce qui rendait le truc plus pénible, c'est que je n'avais pas de relation vraiment proche avec mon frère." L'heure de préciser que si les deux frangins partagent le même père, ils n'ont pas la même mère. Une situation familiale qui, ajoutée aux huit ans de différence d'âge entre les deux rejetons, laisse deviner qu'en dehors du patronyme, leur histoire n'est peut-être pas si liée que cela. "Tout le monde me parlait de lui en supposant que je le connaissais bien alors que, par moments, j'avais la sensation que ces gens le connaissaient plus que moi. Franchement, ce n'était pas la période la plus évidente."

> **"Attention, je n'avais pas non plus le sentiment d'être un imposteur"**

Dans le même temps, le petit Jonathan, qui a grandi en zone rurale, n'a pas la partie facile au centre de formation du RCL, où il découvre des gamins issus de milieux beaucoup plus durs que le sien. "J'étais un campagnard et je me retrouve avec beaucoup de mômes qui viennent de grandes villes, de cités, avec une mentalité très différente. J'étais vraiment innocent en sortant de mon village, un environnement avec beaucoup d'attention, de solidarité, une éducation très chrétienne. Ça peut être un choc quand tu te retrouves dans un milieu moins bienveillant, où d'un seul coup, c'est la concurrence, le chacun pour soi. C'est une vraie épreuve dont on ne parle pas assez. J'ai eu du mal, je dois le dire. Mais, forcément, quand tu y arrives, ça te forge un caractère et sans doute une confiance pour la suite."

> **"Ce n'était pas agréable. Tu as du mal à t'affirmer, à exister, vu que l'on ne parle de toi qu'à travers quelqu'un d'autre"**

"Frère de..." et "fils de..." à Rodez

Jonathan Varane se construit en veille permanente, avec toujours cette suspicion inconsciente sur la sincérité des autres à son endroit. "Ce n'était pas toujours évident d'avoir la sensation que les gens s'intéressaient à moi parce que j'étais « le frère de... ». Attention, je n'avais pas non plus le sentiment d'être un imposteur, que je n'étais pas à ma place. J'ai toujours eu conscience de qui je suis, de ma valeur propre. Et ça m'a aidé à ne pas me mettre de pression inutile par rapport aux standards établis par la carrière de Raphaël qui est juste hors du commun. Mais je ne vais pas mentir, ça a pris le temps de la maturité pour arriver à mettre de la distance avec cette mécanique d'affiliation à mon frère que le regard des autres voulait m'imposer."

Et quoi de mieux qu'un départ loin de Lens et de l'ombre envahissante du champion du monde, définitivement trop pesante pour le cadet, même si celui-ci s'en défend. "Je n'ai pas vu la possibili- •••

“Je crois en moi, je me vois aller très haut. Vraiment. Il faut penser comme ça. Et après, on voit où ça mène”

••• té de quitter Lens comme une occasion de sortir du « contexte Varane » car dans ma tête, le cordon était coupé depuis un moment et il n'y avait aucune confusion non plus en interne au club. Mais indiscutablement, m'éloigner de chez moi m'a fait grandir.” Car chez les Sang et Or, le milieu peine à se faire une place chez les pros, finissant même par douter de sa capacité à franchir le cap. “Quand tu n'arrives pas à gratter du temps de jeu, tu te poses des questions. Mais je gardais en tête la métaphore d'une de mes tantes : « C'est comme pour un accouchement, la grossesse prend du temps, le travail est très douloureux, mais au bout d'un moment le bébé finit par sortir. » Je me disais : « Il y a bien un moment où ça va se déclencher. *(Rire.)* »” Le prêt à Rodez en Ligue 2 (de janvier à juin 2022) sera un échec sportif, même s'il lui permet de grandir, et qu'il y trouve le temps, lui le “frère de...”, de nouer des liens avec un “fils de...”, lui aussi en quête de légitimité, un certain Enzo Zidane.

Pour s'aguerrir définitivement, Jonathan a fait ses classes depuis deux ans au Sporting Gijon, d'abord avec la réserve puis en D2 espagnole (25 matches toutes compétitions confondues cette saison). Si la première année du milieu défensif au style box-to-box a été plutôt encourageante, la seconde, au sein d'un vestiaire compliqué, l'a laissé plus sur sa faim.

La confiance de Gijon, les sollicitations du Championship

L'heure de lui faire remarquer que pour s'affranchir de l'image de Raphaël, il y a sans doute plus approprié que l'Espagne où le grand frère a forgé une partie de sa légende au sein du Real Madrid. “Mon chemin devait passer par là, je ne raisonne pas en termes de Raphaël ou pas Raphaël. Il se trouve que par rapport à mes caractéristiques, le foot espagnol me convient bien, d'autant que je sens que je peux apporter un impact athlétique intéressant dans ce contexte. Et encore une fois, mon choix a d'abord été dicté par la confiance que le Sporting m'a témoigné à mon arrivée. Et c'est de ça dont j'avais besoin, on peut le voir dans mon envie de jouer toujours vers l'avant.”

Alors que l'histoire avec Gijon pourrait bien s'arrêter dans les prochaines semaines, au gré des sollicitations notamment du côté du Championship (Division2) en Angleterre, la tentation est grande de lui demander s'il continue de croire en une carrière professionnelle qui tarde à pleinement prendre son envol. “Je crois en moi, je me vois aller très haut. Vraiment. Faut viser la Lune pour espérer décrocher les étoiles. Il faut penser comme ça. Et après, on voit où cela nous mène.” Et à l'heure d'exprimer ses rêves, plutôt que de parler de palmarès ou de distinctions individuelles, Jonathan Varane prend le temps de la réflexion : “Je rêve d'une interview où l'on ne me parlera pas de mon frère. J'espère que cela arrivera bientôt.” Ce n'est pas pour cette fois, mais rendez-vous est pris. ⬢ D. A.

PUZANO
ARANE
ESTADIO
JALISCO

CAMAVINGA
CUTS

SEBASTIAO CAMAVINGA

"JE M'ENTRAÎNAIS SUR EDUARDO, JE LUI AI BOUSILLÉ LES CHEVEUX !"

Ses derniers clients s'appellent Vinicius Junior, Jude Bellingham, Rodrygo... Et c'est à Trafalgar, quartier aisé de Madrid, qu'il reçoit. Mais Sebastiao Camavinga n'est pas du genre à flamber ni à s'inventer une vie. "À la base, j'ai une formation d'électricien et c'est ce que je comptais faire comme métier", confie-t-il, tout sourire. Dans le sillage de son petit frère de 21 ans, l'aîné de la famille, devenu coiffeur, kiffe la réussite de son frangin tout en bossant de son côté. Les stars du Real l'apprécient pour son coup de ciseau mais son quotidien n'est pas fait que d'allers-retours à Valdebebas, le centre d'entraînement du club madrilène. Au jour le jour, Sebastiao tient la Camavinga House, salon qu'il a monté avec son associé Sabesh Puvanendran à l'automne dernier, où il coupe les cheveux de monsieur Tout-le-monde.

Le besoin de travailler

"Certains ne comprennent pas que j'ai besoin de travailler comme ça, résume « Seb » devant une vitrine où un maillot immaculé floqué « Camavinga 12 » attire l'œil des passants. Mais le foot, c'est la vie de mon frère ! Il nous donne beaucoup de force, ça fait plaisir mais j'ai mes propres rêves... Dans la famille *(Sebastiao a trois sœurs et deux frères)*, on se soutient tous mais chacun doit réaliser ses projets. Je n'allais pas rester à côté d'Eduardo et ne rien faire. Je suis son grand frère, c'est impossible." À 26 ans, Sebastiao possède donc un salon qui tourne à plein régime. Sur Instagram, les photos prises sur place avec Vinicius et les autres superstars de la ville ont fait leur effet. Ça aide, c'est vrai.

Aujourd'hui, la Camavinga House affiche 70 000 abonnés sur le réseau social et ils sont même 97 000 à suivre les aventures du patron sur son compte personnel. À Madrid, venir se faire couper les cheveux par Sebastiao fait désormais presque partie de la fan expérience. Une jolie aventure qui tient donc en partie à la renommée du frère mais aussi à une rencontre. Ou plutôt à un rendez-vous chez le coiffeur. "Un jour, je me suis fait couper les cheveux par un bon barber et j'ai kiffé l'expérience, retrace Sebastiao. À partir de ce moment-là, je me suis dit que j'aimerais que les gens ressentent la même chose avec moi aux ciseaux. J'ai commencé à m'entraîner sur mon petit frère. Eduardo, je lui ai bousillé les cheveux ! Je lui ai fait un trou. J'ai mis de la glue, on a recollé, on était bêtes. *(Il rit.)*" Une fois le cobaye essoré, le grand frère entame les choses sérieuses : de Fougères, premier fief du clan familial en France, à Rennes, club formateur d'Eduardo, en passant par Madrid, il bosse pour quelques coiffeurs, se perfectionne. La formation d'électricien est derrière lui.

Les conseils de Benzema

"Et puis, une fois l'installation de la famille en Espagne terminée *(à l'été 2021)*, j'ai commencé à coiffer Karim *(Benzema)*, rembobine Sebastiao. Ah, Karim..." Quand il parle du Ballon d'Or *France Football* 2022, le barber sourit de plus belle. "La première fois que je l'ai coiffé, j'étais déterminé, il ne fallait pas que je me rate, poursuit le jeune homme. Ça l'a fait et on a développé une bonne relation. C'est un bon gars. Il m'a beaucoup parlé et il a aussi beaucoup conseillé mon petit frère. On n'oubliera jamais ça."

Sebastiao et Eduardo Camavinga, chacun à leur niveau, c'est un peu l'histoire d'une intégration madrilène réussie. Chez les fans, le milieu de terrain français est aussi populaire que le grand frère dans le vestiaire merengue. Les deux principaux intéressés sont, eux, très proches depuis l'enfance. À l'époque, la maman n'autorisait Eduardo à descendre jouer au football avec ses copains que si Sebastiao l'accompagnait. Quand vient l'heure d'évoquer ces souvenirs puis l'ascension de "Cama", l'émotion et la fierté affleurent.

"Le succès reste dehors. Mon père peut dire à Eduardo : « Calme-toi, tu n'es personne, va faire la vaisselle ! »"

"Il est tellement mature, résume le grand frère. Parfois, je me dis que le gamin comprend beaucoup plus de trucs que moi ! *(Il se marre.)* Mais je suis content : ça fait plaisir de voir qu'il en a dans le crâne, comme on dit. Ça tient à l'éducation que nos parents nous ont donnée. Le succès, ce qui se passe dehors, ça reste dehors. À l'intérieur, il y a la réalité. Mon père peut dire à Eduardo : « Calme-toi, tu n'es personne, va faire la vaisselle ! » *(Il sourit.)* Mais, en vérité, personne chez nous n'a jamais eu besoin d'être recadré."

Vacances au Brésil avec Vinicius

Entre les vacances au Brésil l'été dernier avec "Vini" ("Les Brésiliens ont tellement facilité notre intégration", indique Sebastiao en faisant référence à Vinicius, Rodrygo et leurs proches), les grands soirs de Coupe d'Europe au Santiago-Bernabeu et les titres à la pelle, les aventures récentes de(s) Camavinga n'ont pourtant rien d'ordinaire. Blasé, le grand frère ? "Non, jamais ! Surtout quand le club enchaîne les matches de dingue en Ligue des champions... Je ne m'en lasse pas. On kiffe ! Et puis des mecs comme Toni Kroos ou Luka Modric... Ça me fait toujours bizarre de me dire qu'Eduardo joue avec eux. Avant, on les prenait à la PlayStation !"

Sabesh, l'associé et meilleur pote, présent le jour de l'entretien, acquiesce puis recontextualise : "On vit de belles choses, on avance ensemble mais ce sont leurs vies à eux, leur argent. Il faut toujours garder ça à l'esprit." Dans un dernier sourire, les deux amis confirment qu'une deuxième Camavinga House verra bientôt le jour, à Rennes. Là où tout a véritablement commencé. ⬢ T. P.

LOÏC BADIASHILE

"LA CARRIÈRE DE BENOÎT M'A PEUT-ÊTRE UN PEU SAUVÉ"

Albert Einstein aurait peut-être pu en faire un sujet d'observation pour affiner sa théorie de la relativité du temps chez un corps en mouvement. La carrière de Loïc Badiashile, 26 ans, file sans jamais avoir vraiment décollé. Au bout d'une nouvelle saison sans futur à Burgos à cirer le banc en Deuxième Division espagnole (un match de Championnat et trois matches de Coupe du Roi), le gardien, frère aîné du défenseur central de Chelsea Benoît (23 ans, 2 sélections avec les Bleus), sait bien que l'horizon s'obscurcit chaque année davantage, lui qui avait pourtant démarré sur les chapeaux de roue. En 2016, à seulement 18 ans, il découvre avec Monaco la Ligue des champions, en remplaçant Morgan De Sanctis, blessé, lors d'un troisième tour préliminaire aller contre Fenerbahçe (1-2). Une éternité…

"Après ces débuts, je voulais du temps de jeu, raconte-t-il. Donc j'ai demandé à partir en prêt pour gagner en expérience mais Leonardo Jardim m'a fait croire qu'il comptait sur moi, alors que juste après *(en juillet 2017)*, ils font signer Diego Benaglio en numéro 2 *(derrière Subasic)*. En clair, tu m'enlèves la Coupe de la Ligue et la Coupe de France, mes seules vraies occasions de jouer. J'en veux à Jardim de m'avoir promis un truc que je n'avais même pas demandé. L'histoire aurait pu repartir avec Thierry Henry qui m'a fait confiance mais son limogeage et le retour de Jardim ont scellé mon sort."

Une issue cruelle au moment où Benoît passe à son tour pro à l'ASM. À partir de là, Loïc Badiashile va connaître une lente descente aux enfers, entre prêts foireux (Rennes, Cercle Bruges…) et surtout le décès de son père. "Je n'avais plus la tête à jouer au foot, j'avais des kilos en trop, j'étais très touché moralement. C'est aussi pour ça que quand mes agents m'ont trouvé un club de Troisième Division espagnole à Las Rosas *(en 2020)*, je n'ai pas essayé de savoir si on ne pouvait pas trouver mieux. Je voulais juste partir, me faire oublier… J'avais même songé à raccrocher les gants. Sans mon père, c'est comme si tout ça n'avait plus vraiment de sens."

À la mémoire du père

Dans cette période tragique, c'est Benoît, le plus jeune des deux frangins, qui se révèle le plus solide. "Cet épisode a été aussi un révélateur de ce qui nous différencie. Lui arrive à garder le contrôle alors que moi je suis davantage dans l'affect. Benoît a transformé cette épreuve en énergie, en moteur, en se disant que c'était le meilleur moyen d'honorer la mémoire de notre père." Cet état d'esprit du cadet rebooste l'aîné qui y puise une responsabilité. "Avec mon expérience de l'hypocrisie du milieu du foot, je veux veiller à ce que Benoît ne subisse pas d'injustice. C'est pour ça que je l'accompagne sous forme de conseils, d'échanges. Le fait d'être proche de son parcours, ça me porte. Je peux le dire, quelque part la carrière de Benoît m'a peut-être un peu sauvé."

Car Loïc Badiashile nourrit depuis un objectif insensé. "Je m'accroche à un rêve qui peut sembler fou mais auquel je crois très fort : rejouer un jour avec mon petit frère au haut niveau. On s'est même fait une feuille de route lui et moi, je lui ai dit : « Voilà où tu dois être dans X années, et voilà comment je pense te rejoindre. » Ça passe par un investissement total au quotidien, être à fond aux entraînements, ne rien négliger sur les soins, être toujours à la salle, repartir du centre en dernier, surveiller ce que je mange, mon sommeil, etc. C'est ma compétition à moi." ⬢ D. A.

"Je m'accroche à un rêve qui peut sembler fou : rejouer un jour avec Benoît"

vier Herrán
Construcciones
REALE
SEGUROS
1
5

OUMAR SY DEMBÉLÉ

"ON ME DISAIT : « T'ES MOINS BON QU'OUSMANE ! »"

Le plus grand fan d'Ousmane Dembélé se trouve à Dakar, au Sénégal. C'est ici qu'Oumar Sy, son demi-frère âgé de 18 ans et né en France, apprend les rudiments de l'islam dans une école coranique depuis un an et demi. Lui et l'international français du PSG (27 ans, 44 sélections, 5 buts) partagent un air de famille, une même passion pour le football mais pas vraiment le même talent.

C'est en Bretagne que les frères Dembélé grandissent. L'enfance d'Oumar a été bercée par les exploits de son grand frère. À 5 ans, il quitte Évreux avec sa mère et ses sœurs pour suivre Ousmane à Rennes, où l'ailier signe son premier contrat. "J'étais petit, je ne comprenais pas trop", se souvient-il difficilement.

Oumar tente de se rafraîchir la mémoire. "On n'était pas souvent ensemble. Je passais mes journées dehors avec mes amis et Ousmane avait entraînement." Peu de souvenirs d'enfance communs lui reviennent, mis à part quelques parties de foot. "Quand il rentrait, il allait dans sa chambre et il y restait. Il ne voulait pas trop parler. Il n'aimait pas qu'on le dérange." En famille, "Dembouz" n'est pas le trublion qu'il peut être dans le vestiaire. Quand on lui demande quel genre de grand frère il est, le benjamin esquisse un sourire en coin. "C'est Ousmane ! Il est calme, il est dans sa bulle. Il ne s'occupe que de son foot."

Un test raté au Stade Rennais

Oumar n'a que 10 ans lorsque son aîné fait ses premiers pas en professionnel. Pendant ce temps, lui découvre les pelouses des amateurs du bassin rennais, rêvant de marcher sur ses pas. À 13 ans, il tente même une détection au Stade Rennais. "Ils m'ont refusé. Je n'avais pas le niveau", assume-t-il. La comparaison n'est pas flatteuse pour Oumar, évoluant au même poste, mais bien moins à l'aise balle au pied que son aîné. "On me disait : « T'es moins bon qu'Ousmane ! » Mais ce n'est pas parce que c'est mon frère que je dois avoir le même niveau que lui !"

Dans les catégories de jeunes, il peine à se faire une place en équipe première. Antoine a été son entraîneur le temps d'une demi-saison à l'US Saint-Grégoire, ville en périphérie de Rennes, en 2022. Il se souvient d'un joueur "attachant, poli et motivé. Il avait du mal avec les décisions arbitrales et pouvait s'énerver rapidement. En jeunes, il avait le niveau D1 de District, pas plus." Quand on n'a pas le même talent, pas simple d'exister aux yeux des autres. Et aussi de trouver sa place auprès d'un grand frère qui, petit à petit, est devenu une véritable star, peu disponible et très sollicitée. D'aussi loin qu'Oumar s'en souvienne, Ousmane n'est jamais venu le voir jouer. De quoi faire naître une pointe de rancœur ? "Pas du tout. J'ai toujours été content pour lui, je veux qu'il soit encore plus fort ! Peut-être même qu'il aura un Ballon d'Or un jour. Il faut juste qu'il marque un peu plus de buts", taquine-t-il.

Les bons moments au Qatar

De son côté, Ousmane a roulé sa bosse au Borussia Dortmund (2016-2017) et au FC Barcelone (2017-2023), loin du domicile familial. "Cette fois, on ne l'a pas suivi. On est restés en France. Alors on se voyait de temps en temps", retrace Oumar. Le petit frère lui rend visite à l'occasion et, en revanche, le suit de près au Qatar pour la Coupe du monde 2022. "Je n'en revenais pas d'être là-bas ! On était avec les joueurs, on voyait les matches au bord du terrain… C'était incroyable", se souvient-t-il, le sourire jusqu'aux oreilles.

Des instants qu'il a capturés et publiés sur TikTok, où l'on peut le voir à table avec son frère et Kylian Mbappé lors de l'anniversaire de Randal Kolo Muani ou poser avec Antoine Griezmann. Sa vidéo a atteint les 2 millions de vues, l'apogée de sa gloire sur les réseaux sociaux. Depuis cet épisode qatari, Oumar n'a pas revu son frère. Après la compétition, sa mère l'a envoyé chez un oncle au Sénégal, où il étudie donc dans une école coranique. Les échanges ne se font que par téléphone. "On se parle toutes les semaines. On se raconte nos vies. Il me demande ce que je fais de mes journées… Mais on parle surtout de foot", raconte le petit frère.

La restauration comme avenir ?

Ici, il joue de temps à autre avec l'équipe de son école. Mais il s'est fait une raison : il ne sera pas footballeur professionnel. "Si j'étais resté en France, ça aurait pu être possible. Ce n'est pas que je n'avais pas le niveau, c'est juste qu'en ce moment, à Dakar, je n'ai plus trop le temps pour le foot", tente-t-il de se convaincre, l'air de ne pas trop y croire. À son retour en France cet été, Oumar compte bien se rapprocher de son frère, qui, après sept saisons hors de l'Hexagone en Allemagne et en Espagne, a signé au Paris-SG en août dernier.

"Je vais essayer de passer plus de temps avec lui, d'aller le voir jouer plus souvent", espère-t-il, avec, sur les épaules, une veste du club envoyée par son frère. En parallèle, il envisage de se lancer dans la restauration, en tant que serveur. Avec des fautes d'orthographe qui renforcent quelque part la sincérité de son message, il a récemment affirmé sur ses réseaux sociaux sa volonté de montrer à sa mère "qu'il a changé, qu'il est devenu un vrai homme". Chacun à sa manière, ballon au pied ou peut-être bientôt plateau à la main, l'objectif des frères Dembélé reste finalement le même, celui de beaucoup de fils : rendre fière la maman. ⬢ T. B.

"Peut-être qu'Ousmane aura un Ballon d'Or mais il doit marquer plus de buts"

Kilian Le Bouquin/L'Équipe

77
BRING IT HOME
QATAR
AIRWAYS

Autoportrait

FEDERICO CHIESA

"J'AI EU PEUR DE BUFFON ET JE ME SUIS MIS À PLEURER"

À 26 ans, l'attaquant de la Juventus Turin et de l'Italie, champion d'Europe en titre, nous raconte ses souvenirs d'enfance au côté de son père, Enrico, et livre sa vision du football et de la vie.

Par
Thomas Simon, à Turin (Italie)

Photos
Daniele Badolato/Juventus FC

Autoportrait

Avec l'Italie, ici contre la Macédoine du Nord (5-2) le 17 novembre dernier, Federico Chiesa espère conserver le titre européen conquis en 2021. Jusque-là, seule l'Espagne y est arrivée en 2012 .

Le 15 mai, en gagnant la Coupe d'Italie contre la Fiorentina (1-0), la Juve et son attaquant ont donné du relief à une saison où ils n'ont jamais pu lutter pour le Scudetto.

Ma vie scolaire
"Un grand trésor"

"J'étais plutôt un gamin introverti, timide. Ma mère m'a inscrit à l'école internationale de Florence, j'ai beaucoup aimé cet établissement. Cela a eu un impact considérable sur ma vie et dans ma construction de footballeur. Les élèves venaient du monde entier, de tous les continents. Côtoyer, apprendre à connaître et à comprendre autant de personnes issues de cultures différentes, m'y confronter, cela m'a aidé à ouvrir mon esprit et m'a beaucoup servi.

Le travail en groupe était vivement encouragé et nous étions tous mélangés. Et ça, par exemple, cette communication avec des gens qui viennent de partout, j'ai pu le transposer dans un vestiaire.

Mais, même si je n'étais pas devenu footballeur professionnel, j'aurais fait un grand trésor de cette expérience enrichissante. Là-bas, j'y ai très bien appris l'anglais. Comme deuxième langue étrangère, j'avais opté pour le français car je trouve que c'est vraiment beau à entendre, mais je ne me souviens quasiment de rien."

Mon père, Enrico
"Il m'a pris dans ses bras pour fêter son but"

"J'ai grandi avec le ballon, en regardant mon papa jouer *(Enrico, attaquant et international italien, 17 sélections, 7 buts de 1996 à 2001).* Je portais les maillots qu'il collectionnait. Il y a cette photo de moi, tout petit, dans ses bras, sur la pelouse, lorsqu'il jouait à Parme *(1996-1999),* ou cette vidéo où je tape dans le ballon dans le salon de la maison. Je ne me souviens pas de cette période mais il y a cette histoire que mon père m'a racontée. Gigi Buffon était venu chez nous, il m'a effrayé. C'était un grand mec, massif, avec cet air comme ça *(il mime une apparence imposante),* ses cheveux dressés vers le haut, je ne le connaissais pas, j'ai eu peur de lui et je me suis mis à pleurer. J'ai des souvenirs de mon père à Sienne *(2003-2008)* et surtout à Figline, où il a terminé *(2008-2010).* Il m'arrivait de ramasser les ballons lors des matches et, une fois, après avoir marqué sur coup franc, il est venu et m'a pris dans ses bras pour fêter son but. Plus tard *(face à SPAL, 3-0, 22 septembre 2018),* j'ai fait la même chose avec mon petit frère *(Lorenzo)* lorsque j'étais à la Fiorentina.

À l'école italienne, de 6 à 10 ans, ils connaissaient mon père, donc il y avait un peu ce truc d'être le fils d'un personnage célèbre et ça pouvait mettre l'attention sur moi. Mais à l'école internationale, ils ne connaissaient presque rien du football, donc ils ne savaient pas qui il était et ce qu'il avait fait. Je devais expliquer. Il n'y a jamais eu ce poids, ni cette difficulté d'être le fils de... Ce nom n'a jamais été lourd à porter. C'est même le contraire. Mes parents m'ont toujours laissé jouer au foot sans pression et suivre mon rêve de Serie A. Et cela m'a aidé d'avoir les conseils justes et précieux d'un papa footballeur. Mais mon modèle, ce n'est pas une personne en

"Ce nom n'a jamais été lourd à porter. Au contraire. Mes parents m'ont toujours laissé jouer au foot sans pression"

Marco Iacobucci/IPA/Imago/Panoramic

Chemise blanche impeccable, enfant sage, études, bonne éducation : Federico Chiesa a un petit côté enfant de chœur.

Federico Chiesa
26 ans. Né le 25 octobre 1997, à Gênes (Italie). Attaquant. 1,75 m ; 70 kg. International italien (47 sélections, 7 buts).

Parcours
Fiorentina (2014-2020), Juventus Turin (depuis octobre 2020).

Palmarès
Championnat d'Europe 2021 ; Supercoupe d'Italie 2020 ; Coupe d'Italie 2021 et 2024.

particulier, c'est ma famille, c'est mon papa et ma maman, mes frères également. En fait, ce sont les valeurs qu'on partage, qu'ils m'ont données et qu'ils continuent de me donner. C'est la source de mon inspiration, là où je puise ma force."

Ma formation
"Le samedi, je regardais les autres"

"Chez les jeunes, à la Fiorentina, à 13-14 ans, je ne jouais pas, jamais. J'étais beaucoup plus petit que les garçons de mon âge et, physiquement, je n'y arrivais pas. Après un match auquel, une fois encore, je n'avais pas participé, je suis rentré chez moi et il y avait ma mère. « Qu'est-ce que je fais ? Je ne joue pas, basta, j'arrête ! Ça n'a pas de sens. Je continue les études. Si ma passion se résume à regarder les autres sur le terrain… » Mon père m'a dit : « Tu t'en fiches, oublie ça. Continue de t'entraîner à 1000 %. Chaque entraînement sera ton match. » À partir de cet instant, du lundi au vendredi, j'avais des matches tous les jours ! Après, le samedi, je continuais à regarder les autres, mais j'avais joué avant. Ce sont les conseils de mon père et le soutien de ma mère qui m'ont permis de ne pas abandonner. Ma maman a été fondamentale. Elle m'accompagnait partout. Elle venait me voir jouer ou plutôt ne pas jouer dans toute l'Italie. Mais elle était à mes côtés, présente, à me supporter. Je n'étais même pas sur le banc des remplaçants, elle m'achetait un sandwich et on regardait le match ensemble. Puis on repartait. Ensuite, quand j'ai eu 15-16 ans, j'ai pris des centimètres, j'ai grandi et évolué physiquement. Là, j'ai commencé à jouer et à me faire une place. Ça m'a donné une force mentale pour la suite et c'est une caractéristique essentielle pour le plus haut niveau.

"Avant ma blessure à un genou, j'étais plus instinctif, plus impulsif. Peut-être que mon jeu a changé, pas ma vitesse"

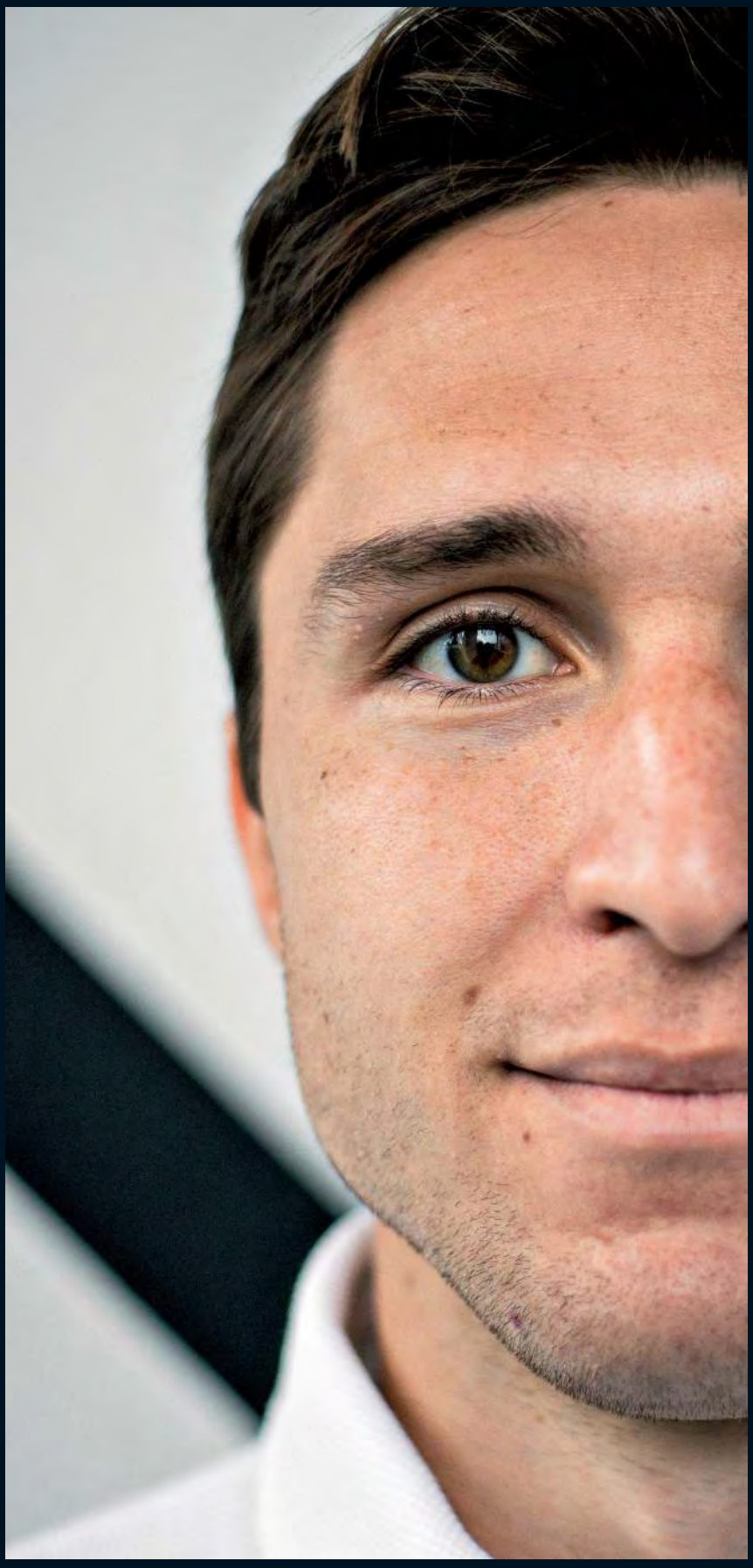
Ma grave blessure au genou gauche *(rupture d'un ligament croisé, le 9 janvier 2022)* à un moment crucial – après l'Euro gagné avec l'Italie et peu avant mon transfert définitif à la Juve – a freiné ma carrière. Mais elle m'a beaucoup appris. Avant, j'étais sans doute un joueur plus instinctif, plus impulsif, et peut-être que mon jeu a un peu changé, mais pas ma vitesse. Je suis revenu très proche du niveau que j'avais avant ce coup d'arrêt. Maintenant, il s'agit de devenir plus fort encore. Les « tops », les champions, utilisent et exploitent la détermination et leur force mentale pour surmonter les difficultés et s'améliorer."

Mes passions
"Je dessinais les héros de Looney Tunes"

"Je pense que j'ai vu des milliers de documentaires. sur l'univers et ses mystères. Cela me fascine. Et c'était déjà le cas, petit. Je suis mordu de sciences. Après, c'est évident que lorsque j'entre dans les détails, il est moins évident de comprendre. Car je ne suis pas très bon en maths et cela aurait pu être un obstacle pour moi dans une carrière scientifique. À l'éco- •••

Fotoagenzia/IMAGO/Panoramic

Autoportrait



••• le, mes camarades de classe, dans cette filière, bossaient comme des fous. Ils étaient presque des génies mais ils étudiaient quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils ont pris cette voie, moi le football. J'adore l'astronomie, c'est ce que j'aurais aimé faire.

Et il y a le dessin. Je dessinais les héros des Looney Tunes *(Bugs Bunny, Daffy Duck, Titi et Grosminet, ou encore Bip Bip...).* Je les dessinais tous, continuellement, sans modèle, tellement je les connaissais par cœur. Je les ai encore, tous bien rangés dans un classeur. Et puis, à ce moment-là, je pouvais également dessiner la carte du monde, que j'adorais regarder, étudier. De mémoire, je reproduisais les formes du globe terrestre, les différents continents."

Ma vision du jeu

"Même avec mon petit frère, je ne voulais pas perdre"

"Là où je me sens le mieux, c'est sur l'aile. Et c'est aussi là où je me sens le plus performant. Bien sûr, en grandissant, quand le football devient ton travail, l'amusement est souvent mis de côté. Et c'est la même chose pour les entraîneurs. Il y a les aspects tactiques, plus de pression... Mais le football que je joue aujourd'hui est le même que celui que je jouais enfant. Quand je prends le ballon, je m'amuse de la même manière. J'éprouve toujours ce plaisir de jouer, de marquer, d'aider mes coéquipiers, de dribbler.

Sur le terrain, je me transforme parce que j'ai cette faim. Et ce, depuis que je suis enfant. Cette envie de lutter pour le ballon, je l'ai toujours eue. Même avec mon petit frère, en un-contre-un, dans la chambre à coucher, je ne voulais pas perdre, je ne voulais pas lui donner la possibilité d'avoir la balle et c'est quelque chose que j'ai emporté avec moi partout ensuite. Ce que

"Mes camarades étaient presque des génies. Moi, j'adore l'astronomie, c'est ce que j'aurais aimé faire"

En mai 2022, la Juve a levé l'option d'achat de Federico Chiesa, alors prêté par la Fiorentina. La Vieille Dame comptait sur lui pour reconquérir un titre de champion d'Italie qui la fuit depuis 2020.

Nicolo Campo/Imago/Panoramic

je veux, c'est rester un top joueur durant plusieurs années car c'est ce qui fait la différence. Ce ne sont pas une ou deux saisons au très haut niveau qui marquent une carrière et qui font la différence quand elle est terminée. Ce sont la continuité et la pérennité."

“Ce ne sont pas une ou deux saisons au très haut niveau qui marquent une carrière, qui font la différence. Ce sont la continuité et la pérennité”

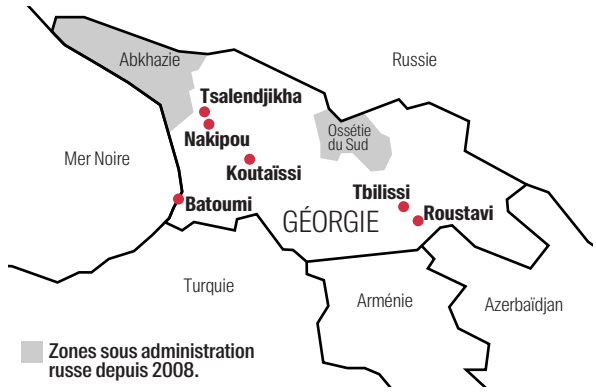
Mon plaisir des yeux
“Ribéry et Dybala, les plus forts”

“J'aime beaucoup jouer avec Dusan *(Vlahovic),* à la Fiorentina déjà puis à la Juventus. C'est un top joueur. Il apporte beaucoup d'agressivité et de compétitivité. On est liés par une grande amitié. Je peux en citer d'autres avec lesquels j'ai aimé évoluer, *(Cristiano)* Ronaldo, *(Paulo)* Dybala, *(Luis)* Muriel, *(Riccardo)* Saponara, *(Josip)* Ilicic. J'ai eu la chance de jouer avec eux. Et puis Franck Ribéry, « mamma mia ». Le « mister » Giuseppe Iachini nous mettait ensemble en attaque. Il est également un homme de vestiaire qui apporte beaucoup de bonheur, toujours content, souriant, avec une force mentale énorme. Même s'il était en fin de carrière, il m'a vraiment impressionné. Techniquement, dans les qualités de dribble, lui et Paulo Dybala sont les plus forts que j'ai vus de mes yeux, en vrai.”

Mon rapport à la célébrité
“D'autres cherchent la notoriété et peuvent s'y perdre”

“La célébrité fait plaisir car je la considère comme une reconnaissance du travail accompli. Ce que j'ai montré avec le football apporte de la joie et, d'une certaine manière, je marque des instants de vie. Un jour, à l'aéroport, une petite fille s'est mise à pleurer en me voyant. Je l'ai alors prise dans mes bras et j'ai ressenti cette même émotion. Je me suis dit : « Si j'apporte cette joie en allant sur le terrain, alors la célébrité est une belle chose. » D'une certaine manière, c'est le côté positif. Mais ce n'est pas la raison principale de ma carrière. Ce désir de m'améliorer, de surmonter les obstacles, de devenir et de rester un joueur de haut niveau, je l'ai encore quand j'arrive en voiture au centre d'entraînement de la Juve. Et je l'avais déjà quand j'arrivais à pied au centre de la Fiorentina, car, jusqu'à l'obtention de mon permis de conduire, quelqu'un m'accompagnait ou je prenais un taxi, et je demandais à être déposé un peu avant pour ne pas qu'on se moque de moi. Je faisais les derniers mètres en marchant. Je suis une personne discrète et ma vie privée doit le rester. D'autres cherchent davantage la notoriété et peuvent s'y perdre, en donnant de l'importance à des choses inutiles. C'est un peu une tendance de certains jeunes d'aujourd'hui. Je ne suis pas réseaux sociaux. Ils racontent une vision déformée de la réalité. Je vais bientôt me marier et mon rêve d'homme est de fonder une famille.” ⬢ T. S.

Le stade de Tsalendjikha, voisin du fief de la famille de son père, dans la région de Mingrélie.
Page de droite, Khvitcha, 11 ans, avait fini en larmes après la défaite en finale d'un tournoi en Bulgarie.



AINSI DRIBBLAIT KVARATSKHELIA

DR

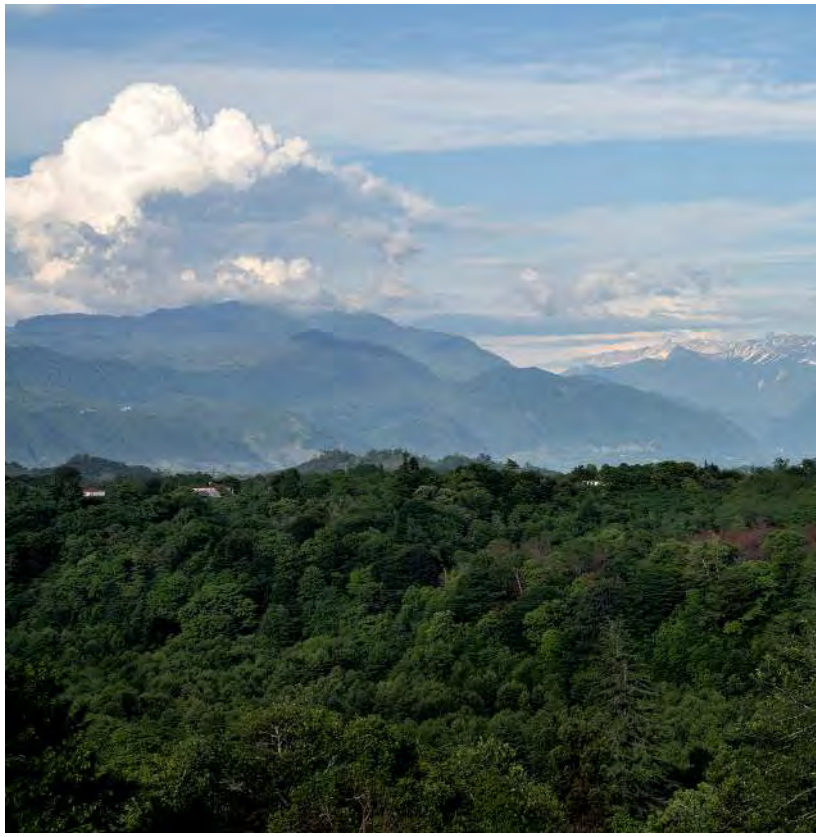
Du village escarpé de ses étés à l'académie du Dinamo Tbilissi, plongée dans les jeunes années de "Kvara" en Géorgie. L'ailier de Naples, courtisé par le PSG, s'apprête à disputer l'Euro, premier tournoi majeur pour son pays.

Par
Emmanuel Bojan, à Nakipou, Batoumi, Roustavi et Tbilissi (Géorgie)

Photos
Anka Gujabidze/L'Équipe

Au football, à Khvitcha, à la jeunesse, à la France, à l'amitié, aux femmes ! On ne sait plus trop en l'honneur de qui on porte ce cinquième toast. Au cognac, en tout cas. Mais on ne peut pas se trouver ailleurs qu'en Géorgie. "Les invités sont les envoyés de Dieu", insiste Tamaz, yeux d'un vert profond, pour justifier l'abondance de poivrons, fromage salé, viande, pain, chocolats sur la table de séjour de la maison familiale. C'est le sens de l'hospitalité, ici, et l'oncle de Kvaratskhelia n'y déroge pas, sous le regard inerte d'icones religieuses – Marie, Saint Georges combattant le dragon, Sainte Nino baptisant le roi Mirian III d'Ibérie en 334 après JC – et footballistiques, comme cette représentation de Diego Maradona coiffant d'une couronne son successeur "Kvaradona" sur le trône du Napoli. Les cultes se marient et ce banquet improvisé, rythmé par le cliquetis des cloches des vaches vagabondes, le chant des oiseaux, des coqs, compose un petit paradis éclairé par un soleil déclinant.

Partir sur les traces de Khvitcha Kvaratskhelia, dix-septième du dernier Ballon d'Or, vaut le détour, dans tous les sens du terme. Sur le papier, le trajet depuis Koutaïssi, la troisième ville du pays, jusqu'à son fief de Nakipou, à l'ouest toute, devait durer un peu moins de deux heures. C'était sans compter sur des péripéties dignes du double effet Kiss Cool : routes fermées, inondées, sens interdits improbables et une multitude d'animaux sans enclos, cochons bardés d'étranges triangles •••



••• de bois, bovins, chiens, ânes, chèvres, qui obligent à slalomer et franchir allègrement les pointillés au sol.

Un papa international azerbaïdjanais

En un rien de temps, le décor change de style de carte postale. Oublié – si tant est qu'on puisse –, le charme de Koutaïssi, sa fontaine de Colchide, ses pavés surannés, son pont blanc, la statue du poète national Galaktion Tabidze enlacé à sa muse. Dépassés, les havres de paix, le monastère de Motsameta, la cathédrale de Bagrati, à l'ombre d'un conifère géant, investis par quelques femmes en coiffe, le signe du deuil.

Les sanatoriums délabrés de l'époque soviétique et le labyrinthe formé par les pipelines de gaz jaunes et roses, le long de la E60, laissent place à une célébration d'étudiants diplômés, debout à travers le toit ouvrant des voitures, klaxon hurlant. En direction de Tchkhorotskou – un formidable nom pour vérifier la qualité de votre accent géorgien ! –, de vastes étendues convoquent les paysages des steppes d'Asie centrale. La route s'élève un peu plus, les ruches multicolores et les noyers entourent des maisons traditionnelles en bois, nanties de colonnes pareilles à des pilotis pour dresser un balcon dès l'entrée. Enfin, Nakipou se dévoile. Bien gardée par trois vaches corpulentes affalées sur le bitume, une pancarte du héros local certifie la destination finale de notre carte aux trésors. Une dernière route caillouteuse, où il faut braver les nids-de-poule, au ralenti, permet de toucher au but.

Des pommes sur la clôture du jardin pour que son ballon ne crève jamais

La maison du bonheur à Nakipou

Cette maison du bonheur, Kvaratskhelia, gamin, l'a arpentée tous les étés et dès qu'il pouvait s'extirper de la capitale Tbilissi. "Le jardin faisait office de stade de foot", détaille son père, Badri, ancien attaquant de nationalité géorgienne passé par le Championnat et la sélection… d'Azerbaïdjan. "Il adorait ce sport depuis son enfance, dormait avec son ballon, rêvait d'exploits", confie sa mère Ekaterina, qu'on appelle Maka. L'oncle Tamaz nous emmène jusqu'à la grille blanche qui délimite la propriété. "Khvitcha réunissait des pommes du verger pour les planter une par une sur les pics. Ainsi, il était certain que son ballon ne serait pas crevé et ses parties interrompues." Dounia, la grand-mère décédée en 2023, était une supportrice inconditionnelle. Elle repose à quelques encâblures de la maison, près d'un "vrai" terrain de foot envahi par la végétation, aux côtés de son mari Mamia, lui aussi footballeur. En Géorgie, on affiche les visages des défunts sur les tombes.

"Dans le coin, 80 % des gens portent le nom de famille Kvaratskhelia", poursuit Tamaz. "La maison était remplie d'amis, ça jouait au foot, au tennis, au basket, à la PlayStation." Les parties de pêche dans la rivière Chanistskali occupaient aussi les beaux jours. "Des truites, des saumons, qu'on attrapait parfois à la main", amplifie Tamaz. C'est l'un des charmes permis par la région de Mingrélie, bordée à l'ouest par la mer Noire et l'Abkhazie, sous occupation russe depuis 2008, au nord par les montagnes du Grand Caucase, dont les sommets de plus de 5 000 mètres ont longtemps servi de refuge aux Géorgiens, face aux Romains, Perses, Mongols, Byzantins, Ottomans, à la Russie impériale ou durant la guerre civile (1991-1993).

La réussite de "Kvara", qui fréquentait la cathédrale de Tsalendjikha (en bas, à droite), s'affiche en grand dans les rues de Batoumi (ci-contre), où il a joué en 2022. Elle fait la fierté de ses parents Badri et "Maka" (à gauche), "Lado" Kakachvili et "Teimur" Ougrekhelidze, entraîneur et scout pour l'académie du Dinamo Tbilissi.

Tamaz se souvient d'un neveu qui "rigolait tout le temps mais savait rester sérieux et poli en match, pieux également". Il tient à nous montrer la cathédrale de la Transfiguration du Sauveur de Tsalendjikha, la ville attenante, où Khvitcha allait prier. Sur la route, nous doublons un paysan sur un ORNI (objet roulant non identifié), une espèce de side-car avec remorque, volant à droite, et croisons le gouverneur du district, à pied, que nous embarquons. Ce ne sont pas les altitudes du lac de Tobavarchkhili, dans le parc national Samegrelo tout proche, mais la déclivité affiche jusqu'à 18 %. L'édifice orthodoxe du XII^{e} siècle abrite des fresques byzantines qui s'effritent. Impossible de les restaurer sans les abîmer davantage. Pas possible non plus de pénétrer en Abkhazie pour ces pères pèlerins qui font halte, au pied d'un arbre huit fois centenaire, après trois jours de marche depuis Sarpi, à la frontière turque. Le gouverneur exhibe de minuscules trous dans un bâtiment : "Lors des invasions, les gens se cachaient dans la pierre."

Numéro 77 et fromage extensible

Il est temps de remonter en voiture, on refait passer la ceinture, restée attachée, par-dessus la tête. Les drapeaux géorgien, ukrainien et européen flottent sur le stade de Tsalendjikha. Une peinture de "Kvara" fier d'arborer des protège-tibias aux couleurs de son pays orne la tribune principale. Son nom et son numéro 77 fleurissent un peu partout sur le dos des enfants, comme Alexis, à peine plus grand que son vélo, ou ces gamins en pleine partie refusant d'imiter le soleil, parti se coucher.

Aussi loin que son papa se souvienne, Khvitcha a toujours montré de grosses prédispositions pour le football, même lorsqu'ils habitaient encore en Azerbaïdjan. "J'ai arrêté ma carrière à 40 ans, à Chamkir. Il venait voir mes matches à 2-3 ans. Il a commencé un entraînement sérieux à 7-8 ans, on pouvait le voir se distinguer à chaque match." En compétition, pas question de pointer les actions manquées. "Je l'encourageais, je laissais l'entraîneur se charger de ce qu'il avait mal fait, car cela pouvait affecter sa confiance.

"Je vérifiais chaque terrain pour être certaine de le retrouver" Ekaterina, la mère de Kvaratskhelia

Mais il était tellement talentueux qu'il n'avait pas besoin d'être guidé." Ni d'être recadré. "C'était un garçon facile à éduquer, juge sa maman, alors que le serveur d'un restaurant huppé de Tbilissi expose sa dextérité et la qualité de son elargi en étirant d'un bon mètre cette sorte de polenta au fromage extensible. Il était suffisamment doué dans les études pour boucler ses devoirs en vitesse. Si je ne le trouvais pas à la maison, je vérifiais chaque terrain pour être certaine de le retrouver. Et quand on voulait sévir, on l'empêchait de jouer au foot. Il remuait alors ciel et terre pour que la punition soit levée."

Respecter ses proches, assumer les responsabilités de ses actions, aimer la profession qu'on embrasse, ces valeurs simples inculquées par ses parents trouvent un écho favorable en Italie. "Si on parle aux habitants de Naples, souvent très orientés famille, chrétiens pratiquants, pour eux, c'est un mec bien, humble, sans tatouage", juge Berika Choukakidze, en poste au ministère de l'Éducation, des Sciences, de la Culture et du Sport. Bien sûr, ce sont aussi le rendement et le style chaloupé de Kvaratskhelia (23 ans) qui séduisent au pied du Vésuve, ses rushes volcaniques, chaussettes baissées, •••

Tamaz, l'oncle de "Kvara", fait cuire de la viande dans le jardin de la maison familiale, théâtre d'innombrables parties de football estivales, "protégées" par les pommes du verger. Les exploits de l'insaisissable ailier géorgien font chanter le commentateur télé Andro Khelidze (ci-dessous) et inondent sa biographie, initiée par Berika Choukakidze (en haut, à droite), encore impressionné par sa décontraction à la veille du match historique de janvier 2023 où il avait "détruit la Juve".

••• épaules rentrées, shooté à cette liberté qu'il revendique sur le terrain.

Berika, qui a aussi été à l'initiative d'une biographie du joueur, met en avant sa force de caractère. "La veille du match historique contre la Juve *(5-1, le 13 janvier 2023),* il n'était pas tendu. Lors du dîner, je me permets de lui dire : « Je ne pense pas que tu saisisses bien qui vous rencontrez demain. » Normalement, il y a de quoi être effrayé. Eh bien, il a détruit la Juve *(1 but marqué, impliqué sur 3 autres)…* Il est très respectueux. Il n'a pas marché sur le logo de Liverpool, à Anfield, par exemple, il l'a contourné. Mais il ne craint pas d'affronter les meilleurs. Il se fait difficilement intimider. Il adore jouer au foot et ça lui enlève cette pression." La preuve : à 16 ans, il délivre une passe décisive pour son premier match pro de Championnat avec le Dinamo Tbilissi à Poti, contre Kolkheti 1913 (1-1).

La discipline du Dinamo Tbilissi

Même chez le rival de la capitale, le Lokomotiv (D2), on se montre grand seigneur. "Si quelqu'un te parle des raisons de la réussite de Khvitcha sans citer le travail des formateurs de l'académie du Dinamo, c'est une omission inadmissible", nous souffle un dirigeant. Au centre de formation, justement, il se levait à 6 heures pour encaisser un entraînement avant l'école et un autre après. Une discipline jamais démentie. "Il était très technique, rapide, n'avait peur de rien, ne se décourageait pas à la perte de la balle", raconte Teimuraz Ougrekhelidze, le scout qui l'a repéré, assis sur un siège du stade Boris-Paichadze, casquette et regard bleu franc.

"On a réglé les détails de son arrivée à l'académie en jouant au backgammon avec son père ! Khvitcha pouvait régler la température d'un match à lui seul. C'était un hooligan, d'une certaine façon, car ça pouvait devenir très chaud !" Au centre, il côtoie d'autres futurs internationaux, comme Zouriko Davitachvili (Bordeaux), l'un de ses meilleurs amis, et le gardien Giorgi Mamardachvili (Valence CF), sous les ordres de Vladimir Kakachvili.

"Lado", son surnom, barbe fine et calvitie, aujourd'hui en charge des U17 du Dinamo, a poli Khvitcha entre 2012 et 2017. "Il progressait chaque année. C'est un bon garçon, la réussite ne l'a pas rendu arrogant. C'est un luxe de l'avoir pour n'importe quelle équipe. Je remercie « Teimur » pour son œil." Ensemble, "Teimur" et "Lado" sillonnent le pays avec un réseau de recruteurs pour détecter les talents, les observent trois ou quatre fois avant de les enrôler, les éduquer, les destiner à une carrière pro "vers l'Ouest", comme ils disent. "On ne sait pas jusqu'où ils vont aller, mais si on les choisit, on sait qu'ils vont réussir, pour leur potentiel et ce qu'ils ont dans le ventre. On ne fait pas carrière quand la peur vous escorte."

Le dernier biberonné prometteur lancé dans le grand bain de la D1 géorgienne avec le Dinamo, Vakhtang Salia, a 16 ans. « KK » en avait à peine 17 quand il rejoint le FC Roustavi (ex-Metallurg), via l'entregent de son agent Mamuka Jugeli, qui placera le papa Badri, un an plus tard, à un poste d'entraîneur éphémère. Il faut trois quarts d'heure pour rejoindre la cité industrielle, au sud-est de Tbilissi. Au sortir de l'autoroute, des moutons garnissent les champs à perte de vue, à peine dérangés par des files de Géorgiens venus passer ou récupérer leur permis de conduire au centre national. Dans la vieille ville de style stalinien, encerclée par les hautes cheminées des usines désaffectées, on se retrouve plongé quatre-vingts ans en arrière, quand il a fallu loger à la hâte les ouvriers d'un combinat métallurgique.

"Il pouvait régler la température d'un match, ça pouvait être très chaud" Teimur, scout qui a repéré Kvara

Les coups d'éclat au FC Roustavi

Le stade Poladi, bâti en 1948, ne peut pas cacher ses rides. Guetté par la rouille, il n'est plus aux normes de la D2, mais s'y dégage une âme, un cachet, avec ses sièges blanc, vert, bleu, rose, ses rangées arrondies, ses projecteurs hors d'usage. Sur la pelouse synthétique, des U11 forment une haie d'honneur pour recevoir des chiquenaudes à tour de rôle avant leur tournoi du samedi matin ; d'autres s'exercent aux penalties avec une bouteille de soda en plastique vide. Dans le bureau de Badri Machavariani, des photos en noir et blanc attestent que 10 800 personnes pouvaient se presser dans l'enceinte dans les années 1960. "Khvitcha était formidable, toujours mû par un désir d'apprendre, de repousser ses limites, assène le manager du club. Hors des terrains, il était timide, avec un grand respect des plus anciens. Lors du stage de pré-saison à Alanya *(Turquie),* il aidait les assistants à déplacer les plots, les buts. Sur le pré, en revanche, il n'accepte aucune autorité de la part des adversaires, c'est lui qui commande."

Il nous présente sur son téléphone la vidéo envoyée par "Kvara" à l'un de ses groupies, Sandro, pour son sixième anniversaire, et la réponse filmée de l'enfant, aux anges, qui glisse sur le parquet avant de mimer sa célébration à la Stephen Curry, tête posée de biais sur les mains jointes pour un gros dodo. "Contre mon équipe de Tchikhoura *(il était directeur général),* Khvitcha avait réussi une action d'éclat avec Roustavi, rembobine Berika Choukakidze. Sur une transversale de 60 mètres, il contrôle d'une aile de pigeon aérienne et continue de courir tant bien que mal avec son pied d'appui, avant de perdre •••

"Khvitcha a un grand respect pour les plus anciens mais, sur le terrain il n'accepte aucune autorité", confie Badri Machavariani , manager du FC Roustavi, le deuxième club pro en 2018 du joueur napolitain.

••• dre l'équilibre sur un terrain détrempé. Mon latéral était tellement choqué de l'enchaînement qu'il s'était arrêté. L'entraîneur l'a pourri mais mon joueur a répondu : « Ne me demande pas ce que j'ai fait, demande-lui plutôt ce qu'il a fait ! »"

Dès ses 18 ans, l'étoile file en Russie, en prêt au Lokomotiv Moscou, malgré l'intérêt du Bayern, de Gérone, puis s'engage au Rubin Kazan. "Cette Ligue l'a aidé à s'étoffer physiquement, garantit Berika. C'est une lutte permanente. Onze contre onze, à la sauce rugby." Survient le conflit en Ukraine, en février 2022. Les étrangers de Première Ligue russe sont autorisés à casser leur contrat. L'aubaine est saisie par le Dinamo Batoumi. Dans la cité balnéaire m'as-tu-vu amochée par le bétonnage intensif, "Kvara" flambe (8 buts et 2 passes en deux mois), remplit l'Adjarabet Arena et gonfle à l'hélium toutes les affluences extérieures. L'été venu, Naples devance la Juve, la Roma, l'AC Milan ou la Real Sociedad. Pour un peu plus de dix millions d'euros, la recrue géorgienne fait oublier Lorenzo Insigne ou Dries Mertens. Façonné par un Luciano Spalletti admiratif ("Son imprévisibilité lui permet de transformer l'ordinaire en extraordinaire"), il va jusqu'à être élu meilleur joueur de Serie A et finir meilleur passeur (10) dès sa première saison.

"Mon fils évolue dans le même stade que mon idole Maradona, c'est un miracle" Badri, son père

Pèlerinage de Tbilissi à Naples

Son père savoure : "Maradona était mon idole. Que mon fils évolue dans le même stade, dans le même vestiaire, pour moi c'est un miracle." Berika Choukakidze, lui, a fait les comptes. Les vendeurs ambulants autour du stade Maradona écoulent cinq maillots sur dix au nom de le légende argentine, trois pour Kvaratskhelia. Mais chez les enfants, la proportion grimpe à huit sur dix avec le flocage du Géorgien, malgré une deuxième saison avec plus de turbulences, d'entraîneurs (trois) mais des stats très correctes (16 buts, 10 passes en 52 matches). "La seule chose à laquelle il pense à la fin de l'entraînement, c'est à l'entraînement du lendemain, poursuit Berika. Et cette passion l'habite à chaque instant. Une fois, il se faisait livrer des khatchapouri *(pâte à pain fourrée de soulgouni, un fromage local),* le livreur sonne, et, même dans le corridor, je l'ai vu faire les mêmes mouvements qu'à l'échauffement, feintes de corps et déplacements de la gauche vers l'intérieur..."

Sa popularité est telle que la moindre apparition crée un attroupement à Naples. En Géorgie, cela confine au pèlerinage. Lors de chaque match à domicile de Naples, un vol spécial est affrété depuis Tbilissi. Andro Khelidze, jeune journaliste télé (24 ans) pour Setanta TV, a contribué à cette "Kvaramania". Lorsque l'idole marque en Serie A, lui chante à sa gloire, sur l'air de *Will Grigg's on Fire,* avec l'avantage que "tskhelia" signifie déjà "en feu". "L'effet Khvitcha fait que chaque enfant joue dans la rue, ce n'était pas le cas il y a dix ou quinze ans, observe le commentateur star. Tout le monde rêve d'un même destin. Pour réserver un terrain de city-foot, il suffisait d'appeler cinq minutes avant, maintenant c'est complet partout, il faut s'y prendre deux semaines à l'avance."

Auteur d'un livre sur Kvaratskhelia, Lacha Godouadze, historien du foot, évalue le niveau d'idôlatrie. "Contre la Norvège *(1-1, 28 mars 2023),* à Batoumi, quasiment tout le stade portait son maillot de Naples. Je n'ai jamais vu ça dans l'histoire du foot géorgien. Depuis l'indépendance *(1991),* même Shota Arveladze, Kaka Kaladze ou Giorgi Kinkladze, pourtant très talentueux, n'évoluaient pas à un tel niveau. Toutes les générations de fans s'accordent pour dire qu'il joue dans la même cour que les champions d'Europe 1960 *(avec l'URSS),* Mikheil Meskhi ou Slava Metreveli."

À un carrefour de sa carrière, "Kvara" s'apprête à devenir parent pour la première fois, fin août, avec sa femme Nitsa. Auparavant, le Géorgien (30 capes, 15 buts) doit disputer l'Euro. La qualification pour un premier tournoi majeur, en barrages contre la Grèce (0-0, 4-2 aux t.a.b.), avait soulevé le pays, le 26 mars. "C'était la nuit la plus folle de ma vie, tout le monde vous dira la même chose", assure le journaliste télé Andro Khelidze. Outsider du groupe F (avec le Portugal, la République tchèque et la Turquie), la Géorgie pourrait croiser la France en huitièmes. Avant que sa star, fortement désirée par le PSG, distille chez nous un peu de sa magie ? ⬢ **E. Bj.**

Une pancarte à l'entrée du village de Nakipou ("Khvitcha est notre fierté") célèbre la star locale, qui pêchait saumons et truites dans la rivière Chanistskali (ci-dessous). C'est dans cet environnement que "Kvara" a façonné son caractère intrépide et son goût immodéré de la liberté.

LES TIRS AU BUT POUR LES NULS

Joueurs, entraîneurs, scientifiques... Ils racontent comment, grâce à leur expérience, remporter (ou perdre) une séance. Et il n'est pas question de loterie. Par Jeremy Docteur

TRAVAILLER SON GESTE
LEONARDO BONUCCI
"Je m'y préparais"

Ancien défenseur international italien

L'Italie de Leonardo Bonucci a remporté l'Euro 2021 après deux séances de tirs au but en demi-finales et en finale. Et le jeune retraité (37 ans) était du genre à les travailler. Sauf en certaines circonstances exceptionnelles... "On les avait préparées avant l'Espagne *(1-1, 4-2 aux t.a.b.),* mais pas pour l'Angleterre *(1-1, 3-2 aux t.a.b.),* parce qu'on s'entraînait chez eux, on était convaincus qu'on était observés d'une manière ou d'une autre. En demies, j'avais une idée très claire de l'endroit où tirer, Unai Simon partait souvent tôt. En finale, même en posant la balle, je n'étais pas sûr. J'ai pris mon temps. Au début, je pensais au centre, mais Pickford avait tendance à rester immobile jusqu'au dernier moment, il ne lâchait rien. Il fallait changer de décision."

Au fil du temps, l'ex-défenseur est presque devenu un spécialiste de l'exercice. "Mon échec à la Coupe des Confédérations 2013 *(tir au-dessus contre l'Espagne)* m'a poussé à changer ma manière de tirer pour être moins prévisible. Les offensifs frappent souvent, mais mes coéquipiers savaient que je m'y préparais." En huitièmes du dernier Euro contre la France *(3-3, 5-4 aux t.a.b.),* le Suisse Mario Gavranovic a ouvert le bal. Lui aussi avait travaillé son geste. "Je voulais envoyer une mine le plus haut possible. J'ai regardé ce qu'Hugo Lloris *(qui avait sorti un penalty dans le temps réglementaire)* faisait sur les pénos, mais j'avais déjà une idée car j'en avais mis deux au même endroit la veille. Il ne faut pas trop réfléchir."

En Coupe de France, le FC Rouen a disputé trois séances cette saison : deux avec succès (Toulouse et Monaco) et une élimination (Valenciennes). Celle interminable contre le TFC (3-3, 12 -11 aux t.a.b.) a marqué les esprits. Le coach Maxime D'Ornano avait fait bosser ses joueurs avant chaque tour : "C'est tout, sauf une loterie. On a fait des répétitions, y compris en formule match : deux équipes et un ordre. Une fois, on a eu la chance d'avoir trois cents supporters pour créer une situation plus proche du réel." Mais l'habitude n'évite pas l'échec parfois, à l'image de celui de Kylian Mbappé contre les Suisses à l'Euro 2021. L'attaquant est pourtant reconnu comme un grand spécialiste qui travaille souvent l'exercice à l'entraînement. "C'est un geste technique, sur un

organisme souvent fatigué, rappelle D'Ornano. Contre Monaco, on a fait trois changements à la fin pour avoir des tireurs frais. Face à Valenciennes, on n'était pas aussi fringants, avec moins de jus. Tout ça joue." Le Suisse Gavranovic confirme : "Face à l'Espagne, en quarts *(1-1, 1-3 aux t.a.b.),* il y avait plus de fatigue. On les a tous mal tirés."

CHANGER DE GARDIEN
FRANS HOEK
"On n'en a parlé qu'à Krul"
Ancien coach des gardiens des Pays-Bas

À la 120e minute du quart de finale entre les Pays-Bas et le Costa Rica au Mondial 2014 (0-0, 4-3 aux t.a.b.), Tim Krul a remplacé Jasper Cillessen dans le but. Un changement que peu de techniciens s'autorisent et planifié par Frans Hoek, entraîneur des gardiens néerlandais. "On devait choisir quand et à qui l'annoncer. Connaissant la personnalité de Cillessen, ça aurait forcément eu une influence. On n'en a parlé qu'à Krul, le matin de la rencontre. « S'il y a des tirs au but, on fait quoi ? » Il a répliqué qu'on devait le faire entrer parce que c'était le meilleur dans l'exercice. Vers la fin du match, je lui ai dit de s'entraîner en dehors du champ des caméras. Pour surprendre l'adversaire, il ne fallait pas créer un événement. On attendait un arrêt de jeu, mais la balle ne sortait pas… C'était un problème, parce que les joueurs ne savaient pas. Quand il est entré, en face, ils se demandaient ce qu'il se passait." Le plan secret s'est déroulé à merveille. "Après, leur coach des gardiens m'a dit qu'il connaissait tout de Cillessen." Un coup de génie qui ne se reproduira pas en demies face à l'Argentine (0-0, 2-4 aux t.a.b.) avec Cillessen dans le but, puisque le sélectionneur Louis van Gaal avait fait cette fois ses trois changements.

ÉTUDIER L'ADVERSAIRE
CHRISTOPHE LOLLICHON
"Après la finale de C1 en 2008, je me suis dit : « Plus jamais ça. »"
Ancien coach des gardiens de Chelsea

À l'époque entraîneur des gardiens des Blues, Christophe Lollichon nourrit encore des regrets sur la finale 2008 Chelsea-Manchester United en Ligue des champions (1-1, 5-6 aux t.a.b.). "Je n'ai pas assez pris conscience de ce qu'on pouvait faire. J'ai sommairement regardé les tireurs, j'avais un truc sur leur avant-dernier appui et des indications sur Edwin van der Sar, mais je n'ai rien dit aux joueurs. Sur la frappe d'Anelka, je me disais : « Surtout, Nicolas, ne la mets pas à mi-hauteur à droite du gardien. » Il le fait… Dans la nuit, j'ai fait un constat : plus jamais ça. Je me suis payé des heures d'images, à décortiquer le ralenti du ralen- •••

À Liverpool, en 2021, le staff s'est adjoint les services de Niklas Häusler, un neuroscientifique, afin d'aider à atteindre un état cérébral optimal pour les tireurs comme pour les gardiens. Y a-t-il un lien ? Les Reds d'Alisson Becker ont gagné la Coupe d'Angleterre et la Coupe de la Ligue 2022, les deux fois aux tirs au but.

PA Images/Icon Sport

Décryptage

Quart de la Coupe du monde 2014 Pays-Bas - Costa Rica, Tim Krul (ci-dessus), le gardien néerlandais, entre à la fin de la prolongation. Pari gagnant : le joueur de Newcastle détourne deux frappes.

Après son échec lors de la finale de l'Euro 2021 contre l'Italie, l'Anglais Bukayo Saka (à droite) a fait appel à un préparateur mental.

Stephane Mantey/L'Équipe - PA Images/Icon Sport

••• ti, et j'ai mis en place une méthodologie prenant en compte la fatigue, la frustration, le lieu, le niveau de pression, le côté le plus sûr…"

En 2012, Chelsea est en finale contre le Bayern (1-1, 4-3 aux t.a.b.). "J'avais cette fois trente et une minutes sur les potentiels tireurs adverses entre 2007 et 2012." En prolongation, Petr Cech détourne un penalty d'Arjen Robben. "En recoupant les images en sélection, au Bayern, à Chelsea, j'étais persuadé qu'il la mettrait côté gauche du gardien. Quand il était fatigué ou agacé, c'était quasiment toujours son côté privilégié."

Place à la séance de tirs au but. "Petr arrive avec le sourire. Le matin, affalés dans ma chambre, on s'était fait quarante-cinq minutes de vidéo. Petr était un ordinateur sur pattes, il n'avait pas besoin de sparadraps sur une bouteille. Le seul (tireur) sur lequel on n'avait rien, c'était Manuel Neuer. Mais Petr la touche. Il a plongé cinq fois du bon côté." Pas question de répéter les erreurs du passé. "Juste avant la séance, j'ai parlé aux joueurs de la routine de Manuel Neuer : il partait sur sa droite face à un joueur droitier, à sa gauche pour un gaucher. Et lors de deux séances, j'avais remarqué que sur le cinquième tir, il faisait l'inverse. Didier Drogba *(droitier et dernier tireur)* m'a suivi (il a tiré à la droite de Neuer, pris à contre-pied)."

DÉSTABILISER LE TIREUR

MAXIME D'ORNANO

"Ces moments génèrent beaucoup de stress"

Entraîneur du FC Rouen

Premier tireur à chaque fois avec le FC Rouen en Coupe de France, Abdeljalil Sahloune a manqué le sien face à Valenciennes en quarts de finale (1-1, 2-4 aux t.a.b.). "Il y a un demi-terrain à traverser, ces moments génèrent beaucoup de stress, explique Maxime D'Ornano, le coach normand. Et là, en plus, il y a eu un temps de latence à cause d'un laser en tribunes." Un geste pas très fair-play des supporters mais qui montre que le moindre petit grain de sable peut déstabiliser le tireur. Et certains portiers, comme évidemment l'Argentin Emiliano Martinez, savent en jouer.

L'entraîneur Frans Hoek, ex-gardien et aussi ex-tireur de penalties, insiste sur ce point, au vu de son expérience personnelle des deux côtés. "À la base, je posais le ballon, je frappais, point. Un jour, il y a eu une blessure, les adversaires ont commencé à me parler. Plus ça durait, plus j'avais la pression et moins j'étais à l'aise… À partir de là, en tant que gardien, je m'assurais d'avoir la balle dans les mains avant de la donner au tireur, je lui disais des petites choses, je demandais à l'arbitre de me laisser du temps, je bougeais beaucoup… Souvent

ceux qui tirent ne sont pas habitués. On a beaucoup travaillé sur cette phase d'attente avec Tim Krul *(36 ans, aujourd'hui à Luton).* Il vient de La Haye, un coin où les gens n'ont pas peur de provoquer. Parfois, j'ai cru qu'il allait trop loin, mais il savait où était la limite avec l'arbitre."

S'APPUYER SUR LA SCIENCE
NIKLAS HÄUSLER
"Des gains marginaux mais qui peuvent faire la différence"
Neuroscientifique

Tout est désormais décortiqué jusqu'au fait de se tenir par les épaules dans le rond central durant la séance, un geste déconseillé – car il peut modifier la respiration – dans le dernier rapport de la DTN qui a mis le feu aux poudres avec Didier Deschamps. Mark Bowden, coach en performance, a lui été sollicité pour fournir des conseils à Bukayo Saka après son échec en finale de l'Euro 2021 avec l'Angleterre. "Si le joueur est inquiet, ça donne confiance au gardien. Un sourire, une grimace : ce mouvement de la mâchoire produit de la sérotonine, diminue le stress et augmente le contrôle du système nerveux parasympathique, le « cerveau vert ». L'humain est souvent dans le « cerveau rouge », un mécanisme de survie interne. Le rythme cardiaque augmente, on a des sueurs, on réfléchit

"Avant un match, pour être plus serein, je visualisais un penalty, le ballon au fond, ma joie" Leonardo Bonucci

plus. Quand on est angoissé, on a tendance à ne pas respirer assez profondément. Poser la balle, prendre des respirations, montrer au gardien qu'on a le contrôle. Il y a aussi la sémantique. Au lieu de se dire : « Je vais marquer », avec une connotation émotionnelle, il faut penser « je vais mettre le ballon au fond des filets ». La visualisation permet d'enlever autant d'émotion que possible. Pour s'entraîner, on peut s'imaginer dans un stade en particulier, devant des milliers de personnes, la marche jusqu'au ballon, la course d'élan… Je travaillais avec des joueurs de Luton et Coventry, avant les barrages d'accession en 2023. Aucun n'avait joué à Wembley. Pour s'y projeter, l'un d'eux a acheté un billet pour un match une semaine avant." Le champion d'Europe 2021 Leonardo Bonucci confirme : "Avant un match, pour être plus serein, je visualisais souvent un potentiel penalty, le ballon au fond, ma joie." Cela marche aussi pour les gardiens. "Cech a travaillé avec un préparateur mental pour développer l'acuité visuelle et la concentration, tel un logiciel qui se met en route dès que la balle est posée", raconte Lollichon.

Niklas Häusler, neuroscientifique et cofondateur de Neuro11, collabore avec des joueurs, des gardiens (dont l'Argentin Martinez) et des clubs, comme Liverpool, qui a gagné – les deux fois aux tirs au but – la Coupe d'Angleterre et la Coupe de la Ligue en 2022. "Nos programmes doivent permettre d'atteindre plus fréquemment « la zone » ou « l'état de flux » : un état cérébral optimal, entre la trop grande réflexion et la trop grande détente. On commence ce travail dès la pré-saison pour habituer le cerveau et consolider ce processus mental." Ces experts utilisent des capteurs placés sur le crâne "pour mesurer en direct l'activité cérébrale avant d'exécuter le geste dont résultera un tir au but parfait. Les données aident à comprendre ce qu'il se passe dans le cerveau. Nos entraînements sont personnalisés, le but est d'avoir une meilleure compréhension de soi-même pour évaluer les situations de pression. Souvent, les clubs se concentrent sur trois-quatre tireurs. On prend tout l'effectif car on ne sait jamais qui va tirer. Ces gains marginaux peuvent faire la différence." ⬢ J. D.

Franck Raviot avec le gardien de but Mike Maignan, avant le match amical de la France contre le Chili le 26 mars dernier à Marseille (3-2).

FRANCK RAVIOT : "TOUT EST PRÉPARÉ, ÉTUDIÉ, OBSERVÉ, COMPILÉ"

L'entraîneur des gardiens de l'équipe de France répond aux critiques sur le manque de préparation des Bleus sur les tirs au but.

La méthode de travail

"Aujourd'hui, les moyens technologiques sont plus importants qu'il y a dix ans ou vingt ans. Il existe des plateformes dédiées qui nous permettent d'avoir un max d'infos, d'images, de chiffres. C'est un confort. Mais je sais ô combien mes prédécesseurs en équipe de France, Philippe Bergeroo *(jusqu'en 1998)* et Bruno Martini *(jusqu'à sa prise de fonction en 2010),* travaillaient déjà d'une manière minutieuse avec les moyens de l'époque. Notre volonté est de ne rien laisser au hasard dans l'étude des tireurs. La distance entre lui et le ballon, son type de course, son nombre de pas, l'angle qu'il va prendre dans sa course, l'arrêt éventuel de son élan, la position de ses bras, ses yeux, la puissance de sa frappe. Tout est préparé, étudié, observé, compilé grâce au travail important des analystes vidéo. L'objectif est de réduire au maximum les incertitudes. C'est un boulot colossal, qui se fait en amont par anticipation et qui est peaufiné lorsqu'on a l'identité de l'adversaire. Le maximum d'infos glanées est communiqué au gardien de but, qui prendra sa décision à l'instant T. Mais un joueur peut frapper huit fois sur dix au sol, à gauche du gardien. Et changer. Pour quelle raison ? C'est difficile d'entrer dans la tête du tireur à cet instant T."

La perturbation du tireur

"Il appartient à chaque gardien d'influencer, de polluer, de parasiter à travers une attitude, un mouvement, même si on est limité par le règlement. Pour autant, certains en usent de manière quasi systématique et n'ont pas un niveau de performance très élevé dans cet exercice. D'autres, avec une posture différente, sont plus efficaces. Ça se discute. Y a-t-il une vérité ? Je ne pense pas. Sinon tous les gardiens auraient des stats faramineuses."

Le changement de gardien avant une séance

"Quand on a un gardien sur lequel on peut compter, qui est capable, dans d'autres registres, de vous faire gagner un match, pourquoi le condamner ? Pourquoi le désavouer avant même l'événement ? Avant une séance de tirs au but, rien n'est écrit. Il faut mettre son gardien dans une bulle de confiance. Lui faire ressentir qu'on croit en lui et qu'il est capable de tout. Tant mieux si ça s'est très bien passé pour les Pays-Bas en 2014. Sinon, qu'est-ce qu'on aurait dit…"

La neuroscience et les préparateurs mentaux

"Il faut rester simple. On est tellement dans les détails. Je reste convaincu qu'avec les éléments factuels en lien avec le terrain, les observations des tireurs, on a une somme d'éléments déjà importante. L'observation des images, des postures, ce sont des éléments plus qualitatifs pour moi qu'une analyse scientifique. Mais j'entends tout et je suis intéressé par tout ce qui peut se faire."

Les critiques après l'Argentine

"J'entends, je lis, je constate. Moi, je sais tout le travail qui a été fait avant la finale du Mondial, malheureusement avec une conclusion plus cruelle que belle. Je sais l'investissement des analystes vidéo, le temps qu'ils passent pour préparer au mieux une séance avec tout ce qui va servir à nos gardiens. Quand on parle de loterie, c'est surtout pour souligner la dimension psychologique difficile, voire impossible à recréer. Le tireur peut travailler le geste technique. Mais comment voulez-vous recréer à l'entraînement la dimension de l'événement avec la fatigue, le public, l'enjeu ? C'est impossible."

Le récent rapport de la DTN

"Je fais partie de la DTN, mais je n'ai pas participé à ce rapport. Il faut être habité d'une grande humilité car, si on détenait la vérité, ça se saurait. Selon une étude faite sur les cinq plus grands Championnats, sur 1000 penalties tirés environ depuis dix ans. 77 % ont été marqués. Si on savait ce qui permettrait à nos gardiens d'avoir des stats plus à leur avantage, on l'appliquerait." ⬢ **Vincent Garcia**

Franck Faugère/L'Équipe

menguy's®

Et 1 Et 2 Et apéro !

PREMIER SUPPORTER DE L'APÉRO

- FABRIQUÉ EN - FRANCE

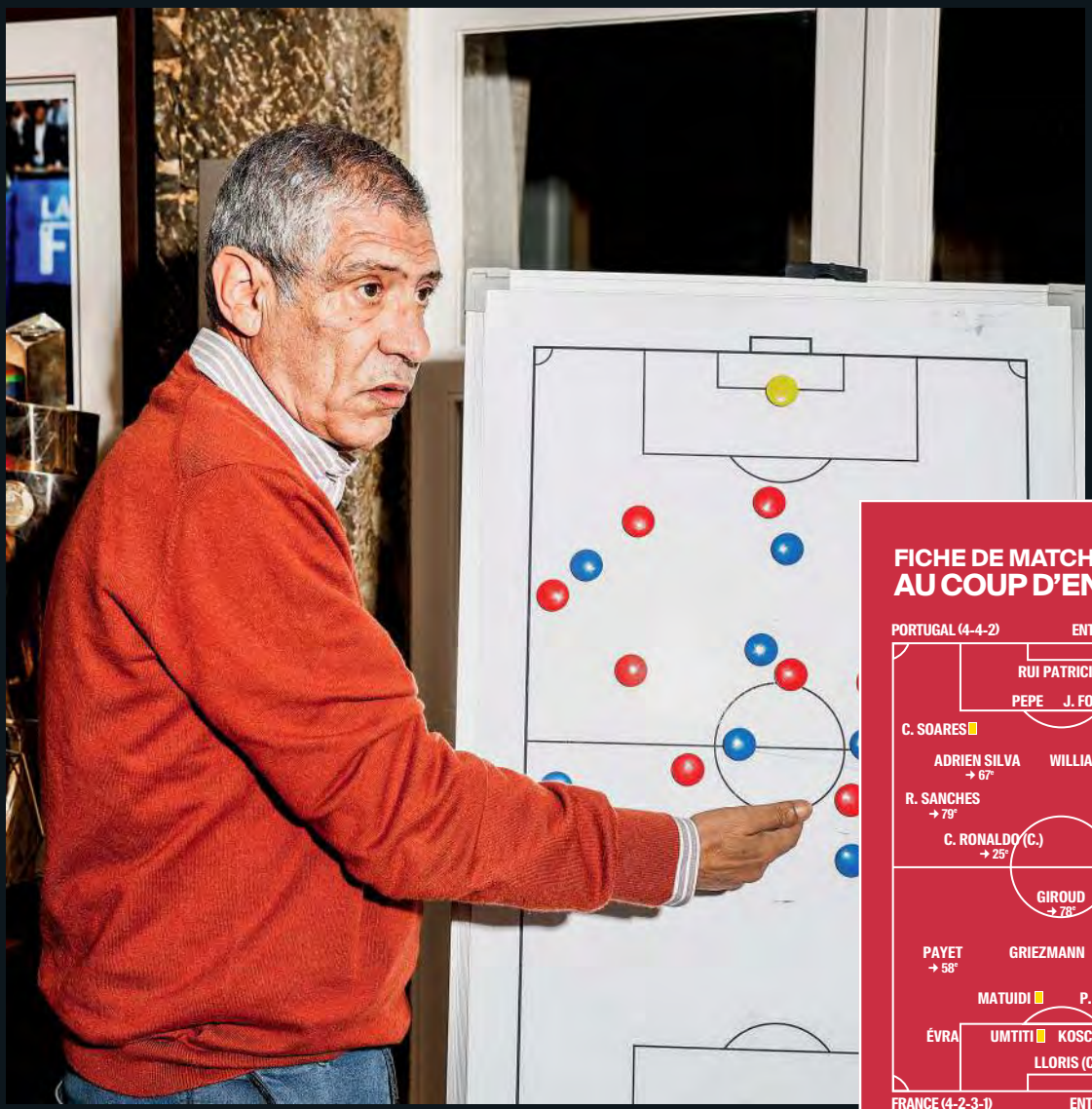
FABRICATION - 100% - FRANÇAISE

UNE ENTREPRISE FRANÇAISE

UN SAVOIR-FAIRE - CULTIVÉ DEPUIS - + DE 35 ANS

POUR UN MONDE PME+ + ENGAGÉ

POUR VOTRE SANTÉ, PRATIQUEZ UNE ACTIVITÉ PHYSIQUE RÉGULIÈRE. WWW.MANGERBOUGER.FR

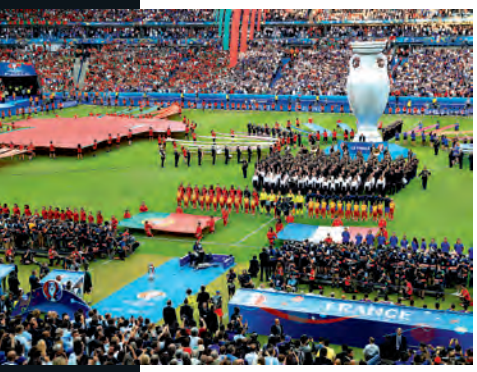


FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

PORTUGAL-FRANCE : 1-0 A. P.
FINALE DE L'EURO 2016

Fernando Santos "NOUS AVONS MÉRITÉ NOTRE VICTOIRE"

L'ancien sélectionneur du Portugal, 69 ans, raconte comment son équipe a remporté face aux Bleus le premier titre de l'histoire de la Selecçao. Les Portugais ont su faire fi des critiques sur leur jeu lors du tournoi et se relever de la sortie prématurée de Cristiano Ronaldo en finale. Par Florent Torchut, à Lisbonne (Portugal). Photos Étienne Garnier/L'Équipe



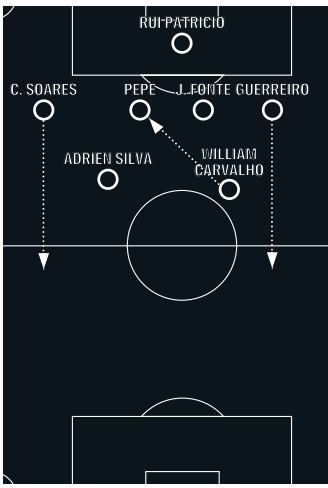
10 juillet 2016. Le Stade de France s'apprête à baisser le rideau sur l'Euro. Acteurs et spectateurs attendent fébrilement le coup d'envoi.

Franck Seguin/L'Équipe

L'APPROCHE DU MATCH
"PLEIN DE DRAPEAUX PORTUGAIS ACCROCHÉS AUX BALCONS"

"Curieusement, mon premier match à la tête du Portugal s'était déroulé dans ce même Stade de France *(1-2 en amical, le 11 octobre 2014).* À l'époque, je leur avais dit : « Je suis ici pour que nous soyons champions d'Europe. » Certains ne m'ont sans doute pas cru. Malgré notre défaite, j'ai insisté après le match : « Dans deux ans nous serons de retour ici pour jouer la finale et la gagner. » Dans cet Euro, face à la Hongrie en phase de groupes *(3-3),* on s'est retrouvés menés au score trois fois et donc éliminés trois fois. Ça nous a donné un supplément d'âme pour la suite.

Dans le foot actuel, il est important d'encaisser le moins de buts possible, comme nous l'avons fait contre la Croatie *(1-0 a.p., en huitièmes),* la Pologne *(1-1, 5-3 aux t.a.b., en quarts)* puis le pays de Galles *(2-0 en demies).* Un groupe solide, c'est la base de notre victoire, au-delà des questions tactiques ou techniques : nous étions une famille. Hormis les gardiens, tous les joueurs ont eu du temps de jeu durant ce tournoi. Les vingt-trois se sentaient importants pour l'équipe. Tous me faisaient confiance. L'atmosphère entourant cette finale jouait en notre faveur. Les Français – et je ne parle pas là de Deschamps et de ses joueurs, mais du peuple français – se voyaient déjà gagner à domicile. Mon discours portait là-dessus, j'ai dit qu'il fallait faire retomber cette euphorie populaire, pour que l'équipe de France doute. Le moment le plus émouvant, c'est entre Marcoussis *(camp de base portugais)* et le Stade de France. Il devait y avoir dix mille Portugais sur les routes et les ponts, plein de drapeaux portugais accrochés aux balcons des maisons…"



Le plan initial, avant la sortie prématurée de Cristiano Ronaldo, était que William Carvalho redescende d'un cran lorsque le Portugal avait le ballon pour s'insérer entre ses défenseurs centraux et permettre aux latéraux de se projeter dans leurs couloirs, dessinant ainsi un 3-5-2.

LE PLAN DE JEU
"PRUDENTS COMME LES SERPENTS ET SIMPLES COMME LES COLOMBES"

"On était pas mal critiqués au Portugal depuis le début du tournoi, pour notre jeu. Pour moi, on ne peut pas dire que le foot est beau ou moche. Ce n'est pas du cinéma ou de l'art. C'est du sport, avec sa beauté, qu'on joue bien ou mal. On ne doit pas avoir honte d'envoyer le ballon en tribunes lorsqu'on est en difficulté. Quand un défenseur dribble dans sa surface et que ça finit en but de l'adversaire, cela vous semble bien vu ? Le Portugal a très bien joué durant cet Euro. Cette finale est le seul match où la possession de balle n'a pas été en notre faveur. La France nous a été supérieure seulement pendant quinze, vingt minutes en seconde période.

Avant le match, j'ai écrit sur le tableau du vestiaire : « Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes » •••

Au tableau !

Adrien Silva est chargé de couper la connexion entre Paul Pogba et Antoine Griezmann, deux joueurs que Fernando Santos craint particulièrement. William Carvalho reste lui aussi attentif aux mouvements du numéro 7 français, entre la ligne médiane et l'attaque.

••• *(référence à un verset de la Bible).* Ce que j'ai voulu dire, c'est que nous devions jouer sans arrogance, tout en étant très prudents, car nous allions avoir un stade entier contre nous. Et ensuite, je leur ai répété ce que m'avait dit le président du FC Porto Jorge Nuno Pinto da Costa lorsque j'entraînais le club *(de 1998 à 2001)* : « Une finale, ça ne se joue pas, ça se gagne ! » Bien sûr qu'on était un peu stressés, mais c'était un stress positif. Nous n'avions rien à perdre. Dans ces moments-là, il est préférable de ne pas faire de grands discours. Avant d'entrer dans le tunnel, je leur ai simplement dit : « Sortez et gagnez ! »"

LA PREMIÈRE PÉRIODE
"LES JOUEURS SE SONT SENTIS ORPHELINS DE CRISTIANO"

"Sans la balle, Nani était chargé de perturber les sorties françaises. Cristiano Ronaldo, lui, était libéré des tâches défensives. Si vous avez dans vos rangs un tel joueur, capable de changer le cours d'un match, vous devez exploiter tout son potentiel en construisant l'équipe autour de lui. Didier Deschamps a fait la même chose avec Antoine Griezmann. L'autre grand penseur de cette équipe de France, celui qui rythmait le jeu, c'était Paul Pogba. Moussa Sissoko avait un jeu plus vertical sur la droite. Il était plein d'énergie, c'est le joueur qui nous a posé le plus de problèmes.

En phase de possession, William Carvalho devait venir s'intercaler entre Pepe et José Fonte, pour que les latéraux se projettent, ce qui donnait un 3-5-2. Cela devait nous permettre de densifier le milieu, pour contrer la puissance française dans ce secteur. Avec ce grand joueur qu'est Cristiano, je pensais exploiter les espaces dans le dos de la charnière Laurent Koscielny-Samuel Umtiti. Mais sa sortie malheureuse *(à la 25e, sur blessure)* a changé radicalement notre façon de jouer. Les joueurs se sont sentis orphelins. On est alors passés en 4-3-3 avec Ricardo Quaresma sur l'aile droite, Joao Mario à gauche et Nani en pointe. On s'est réorganisés au milieu. Nous n'avions jamais joué comme ça, mais la tactique que nous avions mise en place avec Cristiano n'avait plus de raison d'être. Nani ne pouvait pas faire ce que faisait Cristiano."

Cristiano Ronaldo, touché dès la 9e minute dans un choc avec Dimitri Payet, attendra la 25e pour quitter le terrain. Le Portugal passe alors en 4-3-3 avec Ricardo Quaresma sur l'aile droite, Joao Mario à gauche et Nani en pointe.

LA MI-TEMPS
"CRISTIANO LEUR A DIT QU'ILS POUVAIENT LE FAIRE SANS LUI"

"La pause est venue à point nommé car j'avais besoin d'expliquer aux joueurs ce changement tactique, mais aussi de les remotiver car la France, petit à petit, avait pris le jeu à son compte. Nous avions travaillé un système pendant toute la semaine et il nous fallait jouer avec un autre. On devait reprendre le contrôle du ballon. Quaresma, joueur technique, peut provoquer des un-contre-un. Il fallait qu'on joue sur ses qualités. Nous avions perdu le meilleur joueur du monde, certes, mais nous restions une grande équipe. Je me souviens qu'avant de retourner sur le terrain un joueur a lancé : « Jouons aussi pour Cristiano. » Un a rétorqué : « Nous devons tous faire 10 % d'efforts en plus. » Cristiano a aussi été très important sur le plan de la motivation. Il leur a dit qu'il fallait continuer à y croire, car il savait qu'ils pouvaient le faire sans lui."

Les attaquants français, ici André-Pierre Gignac, se sont heurtés durant toute cette finale au gardien de but portugais Rui Patricio et au défenseur central Pepe.

Adrien Silva avait pour mission d'empêcher Paul Pogba de trouver Antoine Griezmann en attaque. Objectif atteint.

Pierre Lahalle/L'Équipe - Franck Seguin/L'Équipe

LA SECONDE PÉRIODE
"EDER N'ARRÊTAIT PAS DE ME RÉPÉTER : « MISTER, JE VAIS METTRE UN BUT »"

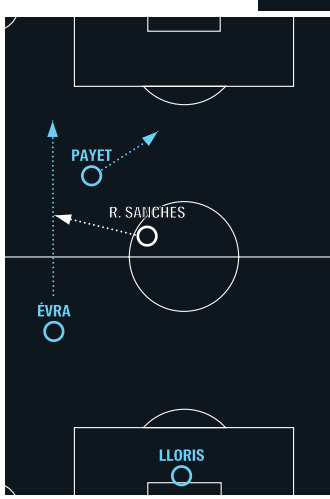
"L'entrée de Coman *(58e)* nous a mis en difficulté, il a apporté vitesse et profondeur à gauche. On jouait plus bas, on avait du mal à conserver le ballon. C'est pourquoi j'ai décidé de faire entrer Joao Moutinho *(67e)* pour poser le jeu. Je ne voulais pas qu'on aille en prolongation. Notre seule occasion, c'est ce centre-tir de Nani repoussé par Hugo Lloris, sur lequel Quaresma tente une bicyclette *(80e)*. Dans le dernier quart d'heure, je me suis dit qu'on n'y arriverait pas comme ça. On avait besoin d'une pointe qui gagne des duels aériens et obtienne des fautes pour faire remonter le bloc.

J'ai fait entrer Eder *(79e)*. Alors que je lui donnais des instructions, il n'arrêtait pas de me répéter : « Mister, je vais mettre un but, je vais mettre un but. » Je lui ai répondu : « OK, eh bien, va marquer ! » Quaresma est passé à gauche et Nani à droite. Le jeu a changé en notre faveur, hormis ce tir d'André-Pierre Gignac sur le poteau *(90e + 1)*. C'est le tournant. Il faut un peu de chance. Juste après, Deschamps a dit à ses joueurs de se calmer. De notre côté, on sentait que la prolongation serait pour nous."

LA PROLONGATION
"J'AI EU COMME UN BLACK-OUT"

"Tout le monde se souvient du but d'Eder, mais il a fait bien plus que marquer. Il a su garder le ballon, obtenir plusieurs fautes – dont une qui a valu un carton jaune à Umtiti –, permettre à l'équipe de se créer des occasions et de jouer plus haut… C'est lui qui obtient •••

Positionné sur le côté gauche tricolore, Dimitri Payet a tendance à repiquer dans l'axe, ce qui laisse de l'espace dans son dos pour que Patrice Évra puisse déborder. Dans ce cas de figure, Renato Sanches est censé suivre le latéral, afin de prêter main forte à sa défense.



Au tableau !

À l'évocation de cette finale, Fernando Santos ne peut s'empêcher de la revivre intensément. Comme s'il était au bord du terrain.

Franck Seguin/L'Équipe - Richard Martin/L'Équipe

••• le coup franc que Guerreiro a tiré sur la barre *(108e)*, une minute avant son but. Quand il a marqué, j'ai déconnecté pendant quelques secondes, j'ai eu comme un black-out. Tout le monde sautait, criait, moi compris, mais j'ai très vite pensé aux onze minutes encore à jouer. C'était difficile de faire passer mes consignes aux joueurs, ils ne m'entendaient pas bien.

Durant les dernières minutes, Cristiano était fou devant le banc. Il criait en répétant tout ce que je disais à ses coéquipiers, faisait de grands gestes. Lorsque Guerreiro a dû sortir parce qu'il avait des crampes *(117e)*, il a couru le long de la ligne pour aller dire à Quaresma de prendre sa place pour bloquer son couloir. Et deux ou trois minutes avant la fin, il n'arrêtait pas de dire : « On a gagné, on a gagné ! » Rui Patricio a reçu un carton jaune *(120e + 3)* car il a mis du temps à dégager. J'étais en colère contre lui car l'arbitre s'apprêtait à siffler la fin du match à ce moment-là… Et je me disais : « Ce n'est pas possible, il va ajouter trente ou quarante secondes et la France va se créer une autre occasion de but… » Mais, heureusement, il a sifflé juste après."

L'IMAGE QUI RESTE

"À MARCOUSSIS, PERSONNE N'A DORMI"

"J'en ai deux : une triste tout d'abord, lorsque Cristiano a dû sortir, car nous savons tous à quel point il aurait voulu aider l'équipe. Et une heureuse, bien sûr, quand le tir d'Eder a fait trembler les filets. Je n'ai pas dormi de la nuit. À Marcoussis, personne n'a dormi. Même si nous avions énormément travaillé pendant un mois et que nous étions très fatigués. J'ai reçu des milliers de messages, j'ai essayé de répondre à tout le monde.

109e minute. Hugo Lloris ne peut détourner la frappe d'Eder. Le Portugal est en route pour son premier titre.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

Ensuite, je suis parti en vacances avec mes enfants et mon épouse à New York. J'ai toujours cru en mes joueurs. Ensemble, nous avons vécu un rêve. J'ai énormément de respect pour la France et pour Didier Deschamps, mais je pense sincèrement que nous avons mérité cette victoire. Le Portugal a eu de belles équipes et de grands joueurs par le passé, nous avions joué des demi-finales d'Euro *(1984, 2000 et 2012),* une finale *(en 2004)*... Depuis la fin des années 1990, nous étions, avec la Croatie, une équipe capable de concurrencer les traditionnels favoris comme l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, les Pays-Bas et l'Italie. Mais jusque-là nous ne parvenions jamais à aller au bout. J'ai coaché Porto, le Sporting et Benfica, les trois clubs portugais les plus populaires, mais quand vous entraînez la sélection, vous sentez tout le monde derrière vous. Ce jour-là, on a rendu tout le peuple portugais heureux." ⬢ F. To.

LES STATS

PORTUGAL		FRANCE
47%	POSSESSION	53%
9	TIRS	18
3	TIRS CADRÉS	7
5	CORNERS	9
494	PASSES RÉUSSIES	640
12	FAUTES COMMISES	13
6	CARTONS JAUNES	4

LES BUTS

1-0 Eder (109e, passe de Joao Moutinho)

Le Portugal n'avait jamais battu la France en phase finale. Cristiano Ronaldo et ses coéquipiers l'ont fait et peuvent laisser exploser leur joie.

LE QUIZ DE FERNANDO : 6/7

"Avant ce match, citez-moi les deux France-Portugal qui se sont disputés lors d'une phase finale d'un Euro ?
Les deux demi-finales, celles de 1984 *(3-2 a.p. pour les Bleus)* et de 2000 *(2-1 but en or pour les Bleus).* (Vrai.) **1/1**

À quelle minute est sorti Cristiano Ronaldo ?
À la 25e minute. (Vrai.) **2/2**

Combien de joueurs de votre sélection étaient nés en France ?
Trois. Raphaël Guerreiro, Anthony Lopes et Adrien Silva. (Vrai.) **3/3**

Combien d'avertissements l'arbitre a-t-il distribué au cours de cette rencontre ?
Je dirais neuf avertissements. (**Faux.** De très peu. Dix : six cartons jaunes pour l'équipe du Portugal, quatre pour la France) **3/4**

Qui a été élu homme du match ?
C'est Pepe ! Et Griezmann a été élu meilleur joueur du tournoi. (Vrai.) **4/5**

Depuis combien d'années le Portugal n'avait plus battu la France ?
Quarante et un ans. (**Vrai.** Victoire 2 à 0 en match amical, le 26 avril 1975) **5/6**

Combien de tirs le Portugal a-t-il cadré en cent vingt minutes ?
Trois. La bicyclette de Quaresma, une tête d'Eder et... *(Il hésite longuement.)* Ah, mais oui, son but ! Je n'avais pas compté son but *(Rires.)* (Vrai.) **6/7**" ⬢ F. T.

DORIVAL JUNIOR LE FOOT À LA PAPA

Âgé de 62 ans, le débonnaire sélectionneur de la Seleçao est là pour rassurer le Brésil en vue de la Copa America (20 juin-14 juillet). Après plus de vingt ans de carrière dans les grands clubs du pays, ses qualités managériales ont forgé sa réputation.

Par
Éric Frosio,
à Rio de Janeiro (Brésil)

Photos
Vassia Tostoi/L'Équipe

À l'époque, personne ne l'appelait Dorival. À la maison, à l'école, et surtout au bord d'un terrain de foot où il passait la plupart de son temps, il était "Junior" ou "pica-pau", comme le pivert de Woody Woodpecker. "Vous avez vu la taille de mon nez ?" s'esclaffe le boss de la Seleçao, nommé le 10 janvier. Si Dorival Junior s'amuse de ce vieux surnom, c'est qu'il renvoie le sexagénaire à son enfance heureuse passée à Araraquara, sa ville natale, à 300 km au nord-ouest de Sao Paulo. Avec son grand frère, Joao Henrique, ils s'éclatent, sans se montrer aussi excentriques que le drôle d'oiseau du dessin animé. Eux, ils sont plutôt disciplinés et surtout envoûtés par le ballon rond.

M. Pivert devenu mascotte

"On ne faisait pas de bêtises et on ne pensait qu'au foot ! Il était partout à la maison, à la radio, à la télé, dans mes cahiers que je remplissais avec le nom des joueurs, celui des buteurs, énumère-t-il, avec un brin de nostalgie. Le foot a coulé dans mes veines depuis tout petit. Je me suis toujours imaginé sur un terrain et je me suis préparé à devenir athlète, ou préparateur physique, ou entraîneur. J'avais trouvé mon but dans la vie."

Mais avant d'y prétendre, il a commencé par incarner la mascotte de Ferroviaria, le club d'Araraquara dans lequel officie son père comme directeur sportif. Dorival n'a que 5-6 ans mais il passe son temps dans les vestiaires ou derrière le but, pour rapporter les ballons perdus, et il fait même les déplacements en car à Sao Paulo, Campinas ou Santos. "On était comme les talismans du club. Avant les matches, on entrait sur la pelouse avec l'équipe et on posait pour la photo, se souvient Joao Henrique, l'aîné. Moi, j'aimais ça car je savais qu'après on allait gagner une glace au chocolat."

Junior, lui, se délecte surtout de voir les champions en action. Il observe tout, en se disant qu'un jour, il sera à leur place. Il s'en convainc d'autant plus que son oncle, •••

"Le foot a coulé dans mes veines depuis tout petit. Je me suis toujours imaginé sur un terrain"
Dorival Junior

Nommé le 10 janvier 2024 pour redonner un élan à la Seleçao, Dorival Junior a fait de la prochaine Copa America son grand objectif.

Réputé au pays pour être un faiseur de miracles pragmatique, le sélectionneur du Brésil reconnaît que ses équipes n'ont pas de style attitré. L'une des forces de Dorival réside en ses qualités humaines, louées par beaucoup de joueurs.

••• Dudu, fait les beaux jours de Palmeiras, l'un des clubs les plus prestigieux du pays. À l'époque, le frère de sa mère est même l'idole d'une équipe cinq fois championne du Brésil (entre 1967 et 1973). Aujourd'hui, cet ancien milieu défensif a son buste en bronze devant l'Allianz Parque pour récompenser sa fidélité au Verdao (609 matches au compteur entre 1964 et 1975). "Il était ma référence, mon inspiration. Je voulais être comme lui, tout simplement", se souvient Dorival Junior.

Telê Santana, Scolari ou l'oncle Dudu, les références

Malgré ses efforts et son implication, il n'atteindra jamais le niveau de son tonton, ex-international et coéquipier de Pelé ou Garrincha (13 sélections, 1 but). "Dudu était un milieu défensif très puissant, qui courait partout. Moi, je suis devenu un milieu technique, adroit des deux pieds, mais pas très rapide, ni très physique", admet-il.
Les anciens se souviennent néanmoins que Dorival était "un très bon joueur, habile et intelligent". Des qualités qui lui permettent de fréquenter deux grands clubs au cours de ses dix-huit ans de carrière : Palmeiras (1989-1992) et Grêmio Porto Alegre (1993-1994).

Durant cette période, l'ex-milieu défensif a côtoyé les entraîneurs qui deviendront ses références : Telê Santana, l'apôtre du beau jeu, Emerson Leao, Luiz Felipe Scolari, champion du monde en 2002 avec le Brésil, ou Dudu. "Avoir mon oncle comme coach n'était pas un poids. Il m'a beaucoup appris tactiquement." Avec les trois premiers, tous devenus sélectionneurs du Brésil, c'est leur discipline et leur faculté à motiver un groupe qui l'ont marqué. "J'ai compris qu'il fallait porter plus d'attention aux remplaçants qu'aux titulaires. Ce fut fondamental durant ma carrière. Si tous les joueurs sont motivés, on peut atteindre nos objectifs. C'est devenu mon leitmotiv."

Dans un premier temps, à l'issue de sa carrière achevée en 1999, il entreprend sa reconversion comme directeur sportif de Figueirense. Mais l'entraîneur, Muricy Ramalho, autre légende du coaching brésilien, ne l'imagine pas faire carrière dans un bureau. Sur le départ à l'Inter Porto Alegre en 2003, il incite Dorival à lui succéder sur le banc. "J'avais monté l'équipe, alors j'ai dit oui, rembobine Dorival. On a terminé dixième du Championnat et gagné le Catarinense *(Championnat de l'État de Santa Catarina)* l'année suivante. Tout a commencé là, grâce à Muricy."

Une fois lancé, Dorival Junior enchaîne les missions, souvent difficiles. Grâce à son réseau et son organisation, il construit des équipes performantes avec des budgets minimalistes. Il bricole, sans bétonner, et révèle nombre de grands joueurs. "On regardait tous les matches avec mon adjoint et mon préparateur physique. Je les obligeais à en voir le plus possible, éclaire-t-il. On faisait des fiches, on enquêtait, on prenait le max d'infos. Sans argent, il fallait être malin, travailler plus." Et ça paye ! Soit il gagne un trophée régional (avec Fortaleza, Sport Recife ou Coritiba), soit il sauve un gros poisson de la noyade (Vasco da Gama, en 2009).

Victime collatérale de Neymar à Santos

En 2009-2010, Santos, mal en point, fait appel à ce coach faiseur de miracles. Il s'en produit un dès la première séance collective, au centre d'entraînement du Roi

"Il faut porter plus d'attention aux remplaçants qu'aux titulaires" Dorival Junior

Andre Paes/Alamy Stock Photo

Dorival souhaite donner à la Seleçao "une base solide pour réhabiliter le dribble" indissociable du jeu brésilien.

Pelé. "C'était tellement beau que j'ai stoppé l'opposition au bout de vingt minutes pour leur dire : « Les gars, vous pouvez marquer l'histoire de Santos ! Si vous croyez en ce que nous allons faire et si vous bossez dur, on va tout déchirer ! »"

Devant ce coach exalté se trouvent Neymar (18 ans), Ganso (20 ans), André (19 ans), Alan Patrick (19 ans), Arouca (23 ans), bientôt rejoints par Robinho (26 ans). Dorival n'a jamais eu autant de pépites au mètre carré. Avec de tels joyaux, il va monter la plus belle équipe de sa carrière. "C'est même la plus belle que j'ai vu jouer", nous confie-t-il, quatorze ans plus tard, dans son nouveau bureau au siège de la Fédération (CBF).

Emmenés par un Neymar fabuleux, ses *meninos da vila* (les minots de Vila Belmiro, surnom du stade de Santos) flambent, enquillent pions et célébrations loufoques. Avec Dorival Jr. aux commandes, ils inscrivent 139 buts en 56 rencontres (2,48 buts par match) et remportent le Championnat Paulista et la Coupe du Brésil. "Les buts sortaient tout seul, à une touche de balle, avec des attaques axiales, à pleine vitesse. Je me suis régalé", se souvient-il. Mais l'année suivante, il n'est déjà plus sur le banc quand Santos soulève la Copa Libertadores face aux Uruguayens du Penarol Montevideo (0-0 ; 2-1). "J'ai les boules que ça se soit arrêté après dix mois, regrette-t-il. Trois ans avec eux, et on aurait rivalisé avec les meilleures équipes européennes." La faute à un *penaltygate* provoqué par Neymar. À l'époque, le numéro 10 vient de rater quatre penalties d'affilée et son coach lui demande de laisser la main. "Ney" refuse, insulte son capitaine (Edu Dracena). Il provoque, de manière indirecte, le limogeage de son coach, puisque la direction préfère protéger sa star montante. "Tout est allé très vite. Je n'en veux pas à Neymar, l'exonère le sélectionneur brésilien. À l'époque, il était victime des obligations contractuelles que le club organisait pour lui. Le marketing a ignoré les nécessités du département sportif. Ils l'ont trop exploité."

Le coach "riz-haricots"

Mais Dorival va vite rebondir. Après ce passage remarqué à Santos, il va multiplier les missions auprès des meilleurs clubs du pays avec des effectifs haut de gamme : Atlético Mineiro, Flamengo, Palmeiras, Sao Paulo FC… Celui qui a surmonté un cancer de la prostate en 2019 gagne son autre plus beau trophée, la Copa Libertadores, en 2022, avec Flamengo. Mais il hérite d'un autre surnom, celui de coach arroz-feijao (riz-haricots), pour souligner le fait qu'il n'invente rien tactiquement. "Je n'avais prétendument qu'à mettre les joueurs sur le terrain et ça gagnait tout seul. Mais le foot, ce n'est pas comme ça. J'ai toujours mis des épices dans mon arroz-feijao. *(Rires.)* Mes équipes ont toujours bien joué. Je me suis toujours adapté à mes effectifs, à la qualité de mes joueurs. C'est pour ça que je n'ai pas un style ou un système de prédilection", détaille-t-il.

En vingt ans de carrière, il est difficile de lui trouver un vrai détracteur. "Il est à la fois un coach, un papa, un frère, un psy", résume l'éphémère attaquant bordelais André, lancé en pro par Dorival à Santos en 2009. Lucas Moura, qui l'a côtoyé au Sao Paulo FC, assure avoir rarement connu entraîneur aussi plaisant. "Il est transparent, honnête et traite tout le monde avec beaucoup de tendresse. J'ai adoré bosser avec lui", souligne l'ex-Parisien, qui espérait sa nomination au poste de sélectionneur du Brésil après la non-venue de Carlo Ancelotti. "Je n'ai jamais voulu forcer la porte, j'ai juste voulu me préparer le mieux possible pour obtenir un jour une telle opportunité", se félicite le nouveau boss, déterminé à relever une sélection déprimée depuis l'élimination en quarts de la Coupe du monde 2022 contre la Croatie (1-1 a.p., 2-4 aux t.a.b.). Il aura une première occasion dès cet été, lors de la Copa America (20 juin-14 juillet, aux États-Unis).

Pour redorer le blason d'une Seleçao qui, sous les ordres de Fernando Diniz, a enchaîné fin 2023 trois défaites lors des éliminatoires du Mondial 2026, Dorival voit les choses ainsi : "Je veux une équipe bien organisée pour offrir de la liberté à mes joueurs offensifs et faciliter ce que nous avons de meilleur : l'improvisation, le dribble, le geste qui surprend l'adversaire. Une équipe moyenne bien organisée devient une grande équipe. Une grande équipe bien organisée devient quasiment imbattable ! Avec une base solide, on peut réhabiliter le dribble. Même s'il semble disparaître, il est ancré en nous." Neymar, blessé et forfait pour la Copa America, attendra mais Vinicius Jr., Rodrygo, Endrick apprécieront. C'est à eux, les artistes, que doit profiter la méthode Dorival. ⬢ **É. F.**

"Dorival est un coach, un papa, un frère, un psy"

André, ex-attaquant de Santos

LEIPZIG LA LOCOMOTIVE EN CACHE D'AUTRES

La cité qui accueillera l'Euro et les Bleus est le berceau du RB Leipzig, tête de gondole récente du foot est-allemand et symbole du modèle ultra-libéral. À côté, d'autres clubs plus anciens, voire plus politisés tentent d'exister, comme le Lokomotive, héritage de la RDA.

Par
Dave Appadoo, à Leipzig (Allemagne)

Photos
Paul Lehr/L'Équipe

ATLAS

Leipzig, Allemagne.
Population 615 000 habitants.
Température moyenne l'hiver 2,5 °C.
Température moyenne l'été 18 °C.
Ensoleillement 5 heures par jour.
Précipitations 99 jours par an.

Quoi de mieux que de mettre ses pas dans ceux de Zinédine Zidane ? Dans les coursives de la Red Bull Arena, après avoir tapé l'incruste lors d'une visite organisée du stade du RB Leipzig, sur les murs duquel court une foultitude de taureaux rouges qui nous laissent perplexes, on négocie avec le guide un détour vers le vestiaire "visiteurs". Avec pour seul but de voir l'empreinte de notre ZZ national, laissée par le meneur des Bleus dans une porte, un soir de juin, lors du Mondial 2006 face à la Corée du Sud (1-1). Un geste d'humeur après un jaune le privant du dernier match de poules décisif face au Togo (2-0). Fatalement, on rejoue la scène, à comparer notre panard avec celui de l'idole, avant de demander au guide pourquoi avoir préservé les stigmates de Zizou. Et lui de nous répondre : "À l'époque, le stade n'avait encore aucune histoire. C'était l'événement le plus mémorable."

À l'heure où la France retrouvera les lieux contre les Pays-Bas à l'Euro (21 juin), il est bon de rappeler que l'enceinte avait été conçue pour le Mondial allemand, avec un parti pris original : la construction d'une nouvelle arène à l'intérieur des murs de l'ancien Zentralstadion hérité de l'ex-République démocratique allemande (RDA). Comme un vaisseau moderne posé sur le monde ancien. Anecdotique ? Seulement en apparence, car cette disposition singulière était annonciatrice de la suite de l'histoire quand, en 2009, Red Bull jettera son dévolu sur Leipzig et son stade flambant neuf

67

pour y fonder son club, sorte d'ovni ultra-libéral posé sans crier gare sur les terres du communisme révolu. Cette nouvelle entité, souvent qualifiée de "club sans passé", s'est installée dans une ville qui en a un, puisque la Fédération allemande de foot a vu le jour ici en 1900 et, trois ans plus tard, le premier champion de Bundesliga se nommait VfB Leipzig, appellation aujourd'hui disparue.

Red Bull, plastique et ambiance amicale

À quelques encâblures de là, dans un quartier résidentiel du centre-ouest bordant le très joli Clara-Zetkin Park, Sebastian et ses amis fans du RB Leipzig nous reçoivent dans un appartement cosy lors du match de leurs protégés à Hoffenheim. Des trentenaires CSP+ qui, entre deux gorgées de bière, maillots du RBL sur le dos, détaillent leur soutien à ce club qu'ils ne connaissaient pas vraiment il y a dix ans. "C'est vrai que, parmi nous, plusieurs ont un autre club de cœur, en Allemagne ou ailleurs en Europe comme le Real Madrid. C'est normal, on est nés dans les années 1990 et il n'y avait plus de foot de haut niveau ici. On a passé plus de vingt ans de notre vie à aimer le foot d'ailleurs. Et le RB a été créé puis est rapidement monté en Bundesliga. Une bonne occasion de voir du foot de haut niveau juste à côté de chez nous."

Logique très rationnelle assez éloignée du rapport souvent purement émotionnel d'un supporter traditionnel. On peut essayer de les •••

PRATIQUE

Décalage horaire aucun.
Distance Paris-Leipzig 950 km.
Vol Paris-Leipzig 3 heures, avec une correspondance à Francfort.
Prix du billet d'avion 300 euros environ l'aller-retour.
Trajet aéroport - centre-ville 20 minutes en métro, 5,80 euros.
Une nuit d'hôtel 70 à 160 euros.
Ticket transport en commun 2,70 euros la journée.

Ville de foot

Réunis depuis 2019 en D4, les rencontres entre le Lokomotive Leipzig et le Chemie proposent l'un des derbys les plus chauds d'Allemagne. Qui va bien au-delà des antagonismes sportifs, car le "Lok" traîne encore une image très à droite contrairement aux supporters adverses, marqués à l'extrême gauche. L'ancien attaquant Henning Freztel, 82 ans, légende des Jaune et Bleu, préfère se souvenir des grandes heures du Lokomotive, notamment la finale de Coupe des Coupes 1987 perdue devant l'Ajax de Marco van Basten.

••• piquer avec le procès en légitimité fait par les ultras des autres clubs, peine perdue. "On s'en fout un peu, reprend Sebastian. Les critiques sur l'antériorité sont absurdes. Quant au reste, s'il faut en découdre avec les supporters adverses pour être considérés comme de vrais fans, non merci. On bosse, on a des familles, on va voir du foot dans une ambiance « friendly », sans risquer de se prendre un coup de barre de fer. Ça nous va ! *(Rires.)*"

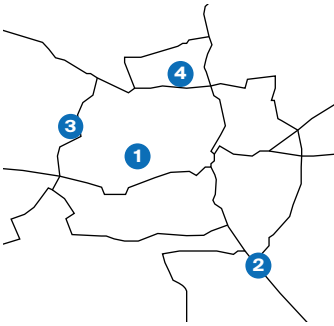
La petite bande fait même preuve d'autodérision quand le RBL est qualifié de "Plastik Klub" par toute l'Allemagne : "Hoffenheim aussi est qualifié ainsi. Quand on joue contre eux, c'est le Plastico. *(Rires.)*" Sebastian et sa troupe ont raison de sourire de tout ça, sans quoi leur passion serait compliquée à vivre. Car c'est peu de dire que le RB Leipzig est l'objet d'un tir de barrage outre-Rhin.

Tête de taureau tranchée, critiques et railleries

Depuis quinze ans, tout le pays est vent debout contre l'offensive menée par Red Bull sur le foot allemand, qui revendique la prime aux clubs historiques (Traditionsverein). Pour comprendre, retour en 2009, année du rachat par la multinationale autrichienne Red Bull d'un anonyme pensionnaire d'Oberliga (D5), SSV Markranstädt, petit club sans âme de la banlieue de Leipzig. L'entité est illico rebaptisée RB Leipzig, RB pour "RasenBallsport", "Sport de ballon sur gazon", terme ayant peu de sens, avec pour seul objectif de contourner l'interdiction d'apposer une marque sur un nom de club (l'appellation Bayer Leverkusen étant antérieure à la loi). La règle du 51/49 %, qui interdit à un investisseur de détenir plus de la moitié d'un club (la majorité devant appartenir aux associations de supporters), est contournée sans finesse par Red Bull, qui place en face d'elle une association de… 14 membres, tous employés de la marque.

Si on ajoute les millions injectés pour passer de la D5 à la Bundesliga en sept ans, le modus operandi passe difficilement au pays des équilibres budgétaires. On ne compte plus les manifs anti-RB Leizig. Des classiques slogans "Nein zu RB" ou "Kein Solidarität mit RB" déployés à chaque match à l'extérieur, aux actions plus dures, comme cette tête de taureau tranchée et jetée par les supporters du Dynamo Dresde en 2016, en passant par une banderole abjecte des ultras du FC Erzgebirge Aue : "Un Autrichien appelle et vous suivez aveuglément (…) vous auriez fait de bons nazis", tout y passe. Et non content d'être la cible de toute l'Allemagne, le RB Leipzig est raillé sur ses terres…

Rendez-vous est pris en centre-ville avec des membres du Lokomotive Leipzig à… la gare centrale. Comme si, même inconsciemment, l'origine du club de cheminots coulait encore dans les veines du "Lok". Attablés à un café, nous devisons avec Matthias, le responsable communication, qui nous offre fièrement l'énorme bouquin qu'il a coécrit sur l'histoire du club. "Je baigne dedans depuis



STADES

1. Red Bull Arena
Am Sportforum 3,
04105 Leipzig.
Club résident RB Leipzig.
Inauguration 2004
(1956 pour l'ancien Zentralstadion à l'intérieur duquel a été construite l'Arena).
Capacité 41 122 places.

2. Bruno-Plache-Stadion
Connewitzer Str. 21,
04289 Leipzig.
Club résident
FC Lokomotiv Leipzig
(Regionalliga Nord-Est, D4).
Inauguration 1922.
Capacité 12 300 places.

3. Alfred-Kunze-Sportpark
Am Sportpark 2,
D-04179 Leipzig.
Club résident
BSG Chemie Leipzig
(Regionalliga Nord-Est, D4).
Inauguration 1915.
Capacité 4 999 places.

4. Stadion des Friedens
Max-Liebermann-Straße 83,
04157 Leipzig.
Club résident
SV Braunsbedra (Landesliga Saxe-Anhalt Sud, D7).
Inauguration 1923.
Capacité 20 500 places
(500 assises, 20 000 debout).

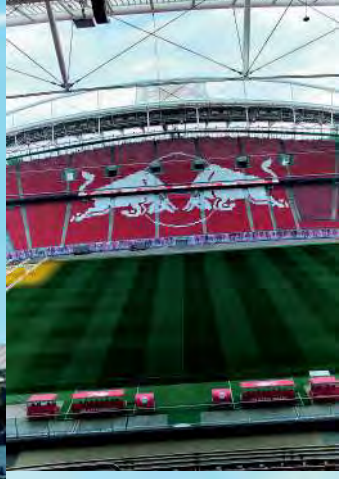
mon enfance. Je n'avais que 6 ans quand, en 1987, le « Lok » est allé en finale de la Coupe des Coupes contre l'Ajax *(0-1),* en ayant sorti le grand Bordeaux en demies *(1-0, 0-1, 6-5 aux t.a.b.).*" Et de poursuivre : "En grandissant, je suis resté fidèle et j'ai aussi voulu perpétuer la mémoire de ce grand club."

Épopée, Mohamed Ali et film coquin

Car évoquer les grandes heures du Lokomotive, à une époque où le foot est-allemand se frayait régulièrement un chemin dans les printemps européens, c'est faire un saut dans un monde qui n'existe plus, celui de la RDA, inféodée à l'URSS. Le lendemain, Matthias nous invite au Bruno-Plache-Stadion, l'antre du club situé à Probstheida, un quartier au sud de la ville sans charme avec ses rangées d'immeubles aux teintes gris clair sur trois-quatre étages. En revanche, le stade, bien que vétuste, dégage quelque chose, avec notamment, à l'entrée, cette locomotive jaune et bleue, aux couleurs du club. Le motif de cette invitation ? Les 50 ans de l'épopée jusqu'en demi-finales de la Coupe de l'UEFA 1974, après avoir éliminé le Torino, Wolverhampton, Düsseldorf, Ipswich. Avant de tomber face à Tottenham (1-2, 0-2).

Dans la salle comble, les rescapés de ce parcours ont tous été conviés pour un dîner au cours duquel chacun des héros y va de son anecdote. On y apprend que les joueurs avaient croisé le boxeur Mohamed Ali à Londres ou qu'en Italie, certains étaient allés voir un film, disons coquin, interdit en RDA. Pendant le repas, on rediffuse un extrait de la retransmission radio contre Ipswich que l'assemblée écoute religieusement, connaissant même les commentaires par cœur, les matches n'étant pas télévisés. À 82 ans, Henning Frenzel, buteur qui a fait trembler nombre de cadors européens, médaillé de bronze aux JO de Tokyo en 1964 au sein d'une Allemagne unifiée, nous confie : "C'est beau que l'on se souvienne encore de nous. Mais je ne suis pas nostalgique. J'aurais pu jouer dans les meilleurs clubs de l'Ouest, mais ça aurait signifié la fin de la sélection pour moi. Ça, il en était hors de question. L'époque était comme ça, il n'y a rien à regretter. On a connu de si grandes aventures."

Il ne faut pas croire que supporter le Lokomotive ne revient qu'à vivre une passion en sépia. On s'en rend compte lorsque nous conversons en présence de quelques jeunes ultras, dont seulement deux acceptent de nous parler, sans nous donner leurs noms. "À Leipzig, tout le monde sait qui je suis, se justifie celui que l'on appellera, à sa demande, Raphaele. Vous ne trouverez pas beaucoup d'ultras pour vous répondre, je vous le garantis, car ici ça peut être très chaud." Sa comparse, que l'on nommera Vilma, continue : "Moi, c'est simple, je ne pense pas pouvoir être amie avec un supporter du Chemie, notre rival absolu. Par chance, je vis un peu en dehors de Leipzig donc, même au travail, je ne croise pas de vrais fans du •••



Fondé en 2009, le RB Leipzig, qui évolue dans l'ossature de l'ancien Zentralstadion (devenue Red Bull Arena, ci-dessus), est passé en sept ans de la D5 à la Bundesliga. Malgré cette ascension fulgurante et son succès, l'équipe de la multinationale autrichienne Red Bull ne rallie toujours pas tous les suffrages. Lokomotive et Chemie conservent une base importante de fans, comme Jaana Barz (ci-dessus, à droite).

••• Chemie." Et Raphaele, 30 ans, de nous expliquer sa passion pour un club qu'il suit depuis la D11. "Le foot, c'est une émotion, un sentiment d'appartenance. Soutenir un gros club comme le Bayern ? Ou aujourd'hui le RB ? Non, c'est une approche mercantile de la passion, ça n'a pas de sens. Nous, on vit une vraie expérience de fans, c'est constitutif de ce que nous sommes. Les fans du RB achètent maillots et goodies mais, si leur club redescend, ils iront soutenir une autre équipe. Alors, qu'est-ce qui est le plus absurde ?"

Dissolution, renaissance et ennemi intérieur

On ne sait pas, mais la gageure, c'est de supporter le Lokomotive. Dissous en 1991, reconstitué sous le nom d'origine, VfB Leipzig, jusqu'en 2003 et le retour de l'appellation estampillée RDA, le club historique de la ville a dû lutter contre le fléau des supporters néonazis, qui ont pullulé dans l'Allemagne de l'Est post-réunification. "C'est aussi contre ça que nous nous battons, répond Matthias, le responsable communication. Nous voulons montrer que c'est du passé et que l'atmosphère autour du « Lok » est totalement différente." Aujourd'hui, les dérapages d'extrême droite sont résiduels. Même si Raphaele sait qu'une rechute n'est peut-être jamais loin. "Je dois redoubler d'attention dans la rue car je dois me méfier des quelques agités néonazis qui gravitent encore autour du « Lok » et qui ne supportent pas mon combat anti-

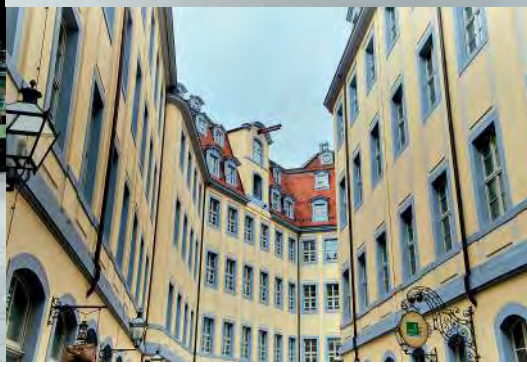
ON VISITE QUOI ? *Musique classique et quartier "hypezig"*

1. Église Saint-Thomas
En centre-ville, cet édifice néogothique du XIII[e] siècle vaut le détour surtout pour le Thomanerchor, ce chœur de garçons à vocation religieuse mondialement célèbre. Un ensemble dirigé par Jean-Sébastien Bach, dont la statue trône sur le parvis *(photo),* durant son séjour à Leipzig. À quelques centaines de mètres, l'église Saint-Nicolas, un des berceaux de la révolution pacifique de 1989 qui conduira à la chute du mur de Berlin.

2. Monument de la Bataille des nations
Un imposant mémorial pour célébrer la plus grande bataille du XIX[e] siècle menée contre Napoléon en 1813. En surplomb du "lac des larmes", vous pourrez gravir les quelque 364 marches pour profiter d'une superbe vue panoramique sur Leipzig et ses environs.

3. Trace de notes
Ce parcours de 5 km est un clin d'œil à l'influence majeure de Leipzig dans l'histoire de la musique classique. Il permet aux visiteurs de découvrir les maisons et lieux de représentations des compositeurs tels que Bach, Schumann et autres Mendelssohn.

4. Spinnerei
Cette ancienne filature de coton, Baumwollspinnerei en VO, de style "indus" en brique rouge, est le lieu arty du "Hypezig". Fermée au début des années 1990 avec la désindustrialisation de l'ex-RDA, elle fut investie par une flopée d'artistes à la fin de la décennie, notamment sous l'impulsion de la Nouvelle École de Leipzig, au point de devenir un des épicentres de l'art contemporain.



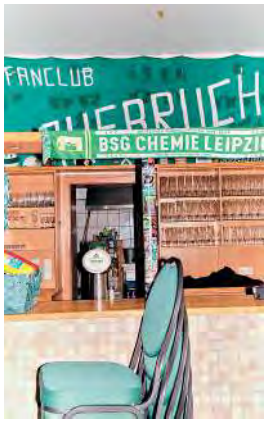
facho. Mais, surtout, je dois garder l'œil ouvert au cas où je croiserais des ultras du Chemie." Car la vraie rivalité est bel et bien là.

Identitaires, extrême gauche et toilettes

Réunis depuis 2019 en D4, Lokomotive et Chemie proposent un des derbys les plus chauds d'Allemagne. Début mai, plus de 10 000 spectateurs assistaient à la réception du Chemie (victorieux 2-0) au stade Bruno-Plache, avec un dispositif policier digne d'une chaude affiche de L1. Parcours balisés, interdiction pour les supporters d'emprunter le même chemin. À l'aller, l'affaire avait failli très mal tourner, les fans du "Lok" essayant de balancer des cabines de toilettes de chantier sur les gradins des supporters locaux. Cette opposition très chaude est historique et politique. Pour faire court, le "Lok" traîne une image de droite dure, tandis que le Chemie est classé très à gauche.

Une posture surjouée selon un fan du Lokomotive : "Comme on avait une image de club d'extrême droite, ils ont forcé le trait « club de gauche » pour élargir leur fanbase." Janaa, porte-parole du club adverse, balaie cette hypothèse. "C'est de la jalousie. Nous, nous savons qui nous sommes. Nous défendons des valeurs progressistes, féministes et plus globalement de tolérance." Notre rencontre est organisée à la Fête de la femme dans le centre piétons, où le Chemie tient une expo à la mémoire de Waltraud Horn, pionnière du foot féminin à Leipzig à la fin des années 1960, au moment où les Ouest-Allemandes, elles, n'avaient pas le droit de jouer. Si le Chemie est localisé à Leutzsch, le quartier un peu "arty", sa base de fans vient davantage du sud, à Connewitz, le quartier rouge. Et autant le dire, la promenade met dans l'ambiance. Tags à gogo, squats alternatifs, échoppes mal éclairées, Connewitz est un archétype de la culture underground et activiste, sans doute la plus forte du pays.

Si l'on note quelques stickers à l'effigie du Chemie, le coin fait surtout la promotion du Roter Stern Leipzig, l'Étoile Rouge. Un club fondé voilà vingt-cinq ans pour contrer les idées fascistes alors galopantes en Allemagne de l'Est. Un petit tour au "siège", un club-house plutôt délabré, jouxtant un terrain synthétique où s'ébrouent des pitchounes de l'école de foot, nous permet de rencontrer Paula, jeune éducatrice. "Le projet du Roter Stern est philosophique. Ici, tout est horizontal, on refuse l'idée d'une hiérarchie pyramidale. Les résultats importent assez peu, on est d'abord là pour défendre nos positions antifascistes et les transmettre aux gamins à travers le foot qui englobe ces deux valeurs : égalité et altérité. D'ailleurs, plusieurs villes d'Allemagne ont fondé leur Roter Stern, mais sans vraiment de liens entre chaque. C'est un mouvement militant, car le foot est politique. C'est pour ça qu'il est aussi passionnant." À Leipzig tout particulièrement. ⬢ D. A.



Un Zidane énervé a laissé l'empreinte de sa colère et de ses crampons sur la porte d'un vestiaire de la Red Bull Arena en 2006 lors de la Coupe du monde en Allemagne. Un moment d'histoire conservé par le club. Sinon, la vie de supporter à Leipzig revient à faire un choix. Être pragmatique et encourager le RB pour voir des matches de Bundesliga et de Ligue des champions. Ou laisser parler son côté romantique dans les bas-fonds de la D4 ou de la D7.

LE FOOT FRANÇAIS S'INSCRIT À LA FAC

Issus de l'université, ils apportent leurs compétences aux clubs français, qui n'hésitent plus à les incorporer dans les staffs ou les centres de formation. Reportage au master de Brest.

Par
Hugo Lallier, à Brest (Finistère)

Photos
Bernars le Bars/L'Équipe

À l'entrée du campus, un grand bâtiment, sorte de dôme anthracite qui abrite plusieurs amphithéâtres. Un peu plus loin, au pied des arbres aux couleurs printanières, des terrains de football parfaitement entretenus, une salle de renforcement musculaire, un gymnase, des pièces dédiées à l'analyse vidéo, tout ce qui fait habituellement la stature d'un club professionnel. Dans les locaux de l'université de Brest, le master Entraînement et optimisation de la performance sportive créé en 2017 – que professeurs et étudiants appellent EOPS – regroupe une quarantaine d'élèves, sélectionnés parmi près de 320 dossiers de candidature chaque année. Tous espèrent réaliser leur rêve : travailler dans un club pro.

"Il existe une quarantaine de masters de ce type en France", introduit Alexis Denissel, préparateur physique au centre de formation du FC Lorient, passé sur ces bancs entre 2021 et 2023, et qui revient chercher son diplôme en cette journée grise du mois de mai. Pour la remise des précieux certificats, une vingtaine d'anciens désormais éparpillés dans divers staffs sont présents. Certains distribuent leurs cartes de visite siglées de leur nouvelle fonction. Préparateur mental à l'OL ; préparateur physique au Havre ; analyste vidéo à l'AC Ajaccio… "On est fiers de leur trajectoire, s'émeut Gilles Kermarrec, responsable football de ce master. Il y a un peu plus de dix ans, il fallait se battre pour obtenir un stage dans un club. Aujourd'hui, on place plusieurs élèves chaque mois. Le regard sur l'université a changé."

Inspiration portugaise

Le foot français a longtemps tourné le dos au monde universitaire. D'abord, car le diplôme d'une fac pèse peu pour exercer au plus haut niveau face à celui dispensé par la Fédération. Mais les réussites, à partir des années 2000, d'une nouvelle vague d'entraîneurs passés par les facultés portugaises, à l'instar de José Mourinho, André Villas-Boas ou Leonardo Jardim, les deux derniers ayant officié en France (OM et Monaco), ont changé le regard sur les compétences académiques. "En étudiant à l'université, et on le voit avec ces exemples, tu deviens plus cartésien, souligne Alexis Denissel. Tu apprends à construire une méthodologie basée sur la rigueur et la charge de la preuve. Tu ne te fies plus seulement à ton

Université de Bretagne Occidentale
Master
Ceci pour attester que
Océane Bonvin
a terminé le programme d'études requis pour la remise de diplômes

À Brest, il n'y a pas que le Stade Brestois qui révèle des talents, l'université de Bretagne Occidentale aussi. Ainsi, Alexis Denissel (page de gauche) est devenu préparateur physique au centre de formation du FC Lorient. Un destin dont rêvent les étudiants actuels et Océane Bonvin (ci-contre, à gauche), toute récente diplômée.

Gilles Kermarrec, le responsable football du master (ci-contre, à droite), veille à la richesse des contenus pédagogiques et à la qualité des intervenants. Au programme : la préparation physique des sportifs mais également la réathlétisation, le développement de la force, la gestion mentale des événements ou la nutrition…

“Il y a dix ans, il fallait se battre pour obtenir un stage dans un club. Aujourd’hui, on place plusieurs élèves chaque mois” Gilles Kermarrec, responsable football du master

instinct. Justifier ce que tu mets en place devient un réflexe.” L’expérience à la tête du FC Lorient de Régis Le Bris, auteur d’une thèse en biomécanique, et l’éclosion à Lyon de Pierre Sage, diplômé d’une maîtrise de management du sport, sont venues confirmer le rapprochement de ces deux mondes. Désormais, les formations de L1 et L2 viennent piocher dans cette pépinière de talents qui compte déjà quatre-vingts diplômés.

Les meilleurs d’entre eux rejoignent les pôles performance des clubs. Créées il y a une petite dizaine d’années, ces structures ont pour mission d’optimiser le suivi individuel de chaque joueur. Des pros de tout métier prennent soin des corps et de l’esprit des athlètes comme on surveille une machine de haute précision : réathlétisation, développement de la force, gestion mentale des événements, nutrition, compréhension tactique du jeu. Et peu importe la taille ou le prestige, cela concerne pas mal de clubs : des locomotives de l’élite comme l’AS Monaco jusqu’aux écuries modestes de Ligue 2 telle que Dunkerque. “Aujourd’hui, les clubs de foot, c’est la NASA”, s’amuse Cyril Bossard, codirecteur du master.

Sciences, protocoles concrets et économies

Les profils issus du monde universitaire permettent d’apporter des protocoles concrets et scientifiques sur un tas d’aspects. “On sait lire des données GPS, décortiquer un bilan médical, faire de l’analyse vidéo, on dispose d’outils pour agir sur la préparation mentale. L’ouverture d’esprit et le large éventail de compétences qu’on acquiert à la fac nous permettent de nous adapter d’un projet de jeu à un autre”, insiste Nicolas Roman, passé par le master et aujourd’hui analyste vidéo à l’AC Ajaccio (L2). Et, lorsqu’ils n’intègrent pas les pôles performance, ces étudiants se voient parfois financer leurs travaux de recherche. Les sujets de thèse ou de doctorat vont de la gestion du recrutement à l’analyse des contre-attaques jusqu’à la planification de la charge d’entraînement. Un club comme Lyon mise sur ces expérimentations et semble avoir une longueur d’avance. Une fois achevées, ces études peuvent être intégrées aux séances d’entraînement.

L’autre raison d’un tel rapprochement est financière. Depuis la réforme de l’apprentissage en 2018, le recours à l’alternance est un risque économique minime pour les clubs. “Et il y a de l’abus, souffle un dirigeant qui connaît bien les arrière-cuisine du foot français. Les gamins bossent pour deux, font 60 heures par semaine pour un salaire de misère et ne disent pas un mot car ils craignent de perdre leur boulot.” Dans certains centres de formation, les contrats longue durée ont peu à peu été remplacés par des alternants ou des stagiaires, selon une logique économique.

Loin de ces considérations, dans l’amphithéâtre de Brest, l’ambiance est à la fête. Les applaudissements montent et les anciens élèves se succèdent à la tribune pour une photo, diplôme en main. Avant de rejoindre le pupitre, l’un d’entre eux, goguenard, lance : “Regardez bien la scène. Si ça se trouve, dans le lot, se cache un futur vainqueur de la Ligue des champions.”

VAN NISTELROOY, LE RUDE APPRENTISSAGE

L'ancien serial-buteur néerlandais de Manchester United et du Real Madrid, sixième des Ballons d'Or 2003 et 2007, a comme objectif de faire décoller sa carrière d'entraîneur, après une courte expérience au PSV Eindhoven.

Par Thymoté Pinon, à Heesch (Pays-Bas). Photos Sébastien Leban/L'Équipe

À propos de ce maudit jour où il s'est envolé avant de mal retomber, la légende raconte que Ruud van Nistelrooy était un attaquant au moment de sauter et un autre, d'un genre différent, après cette mauvaise réception. Lui, le mythique renard des surfaces, auteur de 383 buts en carrière, n'aurait pas tout à fait été le même numéro 9 si le ligament croisé antérieur de son genou droit ne s'était pas rompu, ce jeudi 27 avril 2000. L'ancien buteur du PSV, de Manchester United ou du Real Madrid, n'est pas d'accord avec ce récit. Dans la quiétude de Heesch, petite ville néerlandaise de 12 000 habitants où il a fait construire une belle maison à la fin de sa carrière, Van Nistelrooy sert le café, sourit, puis commence à raconter : "Je n'ai pas dû changer mon jeu après cette blessure, c'est faux. Ça a simplement été très dur à accepter car j'étais, à ce moment-là, tout proche de signer à MU. J'avais passé une première visite médicale, j'avais vu Old Trafford, je touchais du doigt mon rêve..."

Premier match, premier doublé à MU

Si Van Nistelrooy s'est entraîné sous le soleil d'Eindhoven, ce 27 avril 2000, c'est parce qu'il cherchait, avec l'aval des dirigeants du PSV, à prouver aux docteurs de Manchester United qu'ils s'étaient trompés. Ces derniers avaient cru déceler une rupture des "croisés" l'avant-veille et l'idée était de leur envoyer une vidéo rassurante. Raté. "Son début de semaine ressemblait à un rêve mais ça se termine en cauchemar", commentait publiquement sir Alex Ferguson depuis l'Angleterre, en même temps qu'il annonçait l'échec du transfert. "Mais il a été d'un grand soutien en privé, reprend Van Nistelrooy, aussi affûté qu'à l'époque. Il m'a appelé pour me rassurer, m'a dit qu'il reviendrait me chercher dans un an. J'étais content mais je me souviens m'être dit : « OK, il dit ça aujourd'hui mais tiendra-t-il parole ? »"

Sir Alex n'avait pas menti. Le 1er juillet 2001, "RVN" s'engageait en faveur de •••

Ruud van Nistelrooy nous a reçus chez lui, à Heesch, aux Pays-Bas.

Sur les traces de...

Quel que soit le maillot, celui de Den Bosch (en haut, à gauche), du PSV Eindhoven (ci-contre, à gauche), de Manchester United ou de l'équipe des Pays-Bas, Ruud van Nistelrooy a toujours martyrisé les défenses. Le Néerlandais a remporté sept couronnes de meilleur buteur, trois en Ligue des champions, deux aux Pays-Bas, une en Angleterre et une en Espagne.

••• Man United contre une trentaine de millions d'euros. Cette fois pour de bon. Van Nistelrooy laissait derrière lui les compétitions néerlandaises, ses 112 buts en 201 matches, dont 77 en 90 rencontres avec le PSV, pour s'envoler vers le grand monde, celui de la Premier League. "Sans ma blessure et cette année passée loin des terrains, je pense que je n'aurais pas été prêt pour l'intensité de ce Championnat. Par rapport à l'Eredivisie, c'était encore un autre niveau physique. Le fait d'avoir pu travailler ma vitesse et ma puissance pendant un an, le temps de me remettre sur pied, a fait la différence."

De temps d'adaptation, il n'y a pas eu. Pour son premier match, Van Nistelrooy claque un doublé à Fulham. Les fans de United apprennent à rugir en même temps qu'ils scandent le prénom du Néerlandais. Des "Ruuuuud" descendent des tribunes d'Old Trafford tous les quinze jours. L'amour durera quelques années, le temps de tout rafler ou presque sur le plan individuel : meilleur joueur et meilleur buteur de Premier League (2002-2003), meilleur buteur de la Ligue des champions (2001-2002, 2002-2003, 2004-2005), sixième du Ballon d'Or en 2003...

Victime de l'émergence de Wayne Rooney et Cristiano Ronaldo à Manchester United

La franchise de Ferguson

Mais entre 2001 et 2004, lors des trois premières saisons de Van Nistelrooy au club, United n'amasse "que" deux trophées : le Championnat, en 2003 et la coupe d'Angleterre, un an plus tard. Et en Ligue des champions, l'équipe sort tantôt en demies, tantôt en quarts, tantôt en huitièmes. À ce moment-là, Wayne Rooney et Cristiano Ronaldo gagnent en importance et sir Alex réalise qu'il va falloir leur faire de la place. À l'été 2006, après une dernière saison de Premier League à 21 buts, la sortie est indiquée au buteur néerlandais.

"Les rapports humains, ce sont les fondations du job de coach, indique celui qui est devenu entraîneur et a dirigé avec succès le PSV entre le 1er juillet 2022 et mai 2023. Mais un manager doit être capable de prendre des décisions difficiles et sir Alex savait faire ça. *(Il sourit.)* Pour lui, il

Le classement de 2003

1. **Pavel Nedved** (RTC, Juventus), 190 points
2. **Thierry Henry** (FRA, Arsenal), 128 pts
3. **Paolo Maldini** (ITA, AC Milan), 123 pts
4. **Andreï Chevtchenko** (UKR, AC Milan), 67 pts
5. **Zinédine Zidane** (FRA, Real Madrid), 64 pts
6. **Ruud van Nistelrooy** (HOL, Man Utd), 61 pts
7. **Raul** (ESP, Real Madrid), 32 pts
8. **Roberto Carlos** (BRE, Real Madrid), 27 pts
9. **Gianluigi Buffon** (ITA, Juventus), 19 pts
10. **David Beckham** (ANG, Man Utd, R. Madrid), 17 pts
11. **Ronaldo** (BRE, Real Madrid), 11 pts
12. **Henrik Larsson** (SUE, Celtic Glasgow), 6 pts
13. **Deco** (POR, Porto), 4 pts
- –. **Alessandro Del Piero** (ITA, Juventus), 4 pts
- –. **Dida** ((BRE, AC Milan), 4 pts
- –. **Roy Makaay** (HOL, La Corogne, Bayern), 4 pts
- –. **Alessandro Nesta** (ITA, AC Milan), 4 pts
18. **Nihat Kahveçi** (TUR, Real Sociedad), 3 pts
19. **Francesco Totti** (ITA, AS Rome), 3 pts
20. **Michael Ballack** (ALL, Bayern), 2 pts
- –. **Zlatan Ibrahimovic** (SUE, Ajax), 2 pts
22. **Filippo Inzaghi** (ITA, AC Milan), 1 pt
- –. **Jan Koller** (RTC, Dortmund), 1 pt
- –. **Adrian Mutu** (ROU, Parme, Chelsea), 1 pt
- –. **Ronaldinho** (BRE, Paris-SG, FC Barcelone), 1 pt
- –. **Francesco Toldo** (ITA, Inter Milan), 1 pt.

FC Den Bosch/Pro Shots/Icon Sport - Imago/Panoramic - Geoff Martin/Imago/Panoramic

n'y avait rien au-dessus du club, il tranchait toujours dans l'intérêt de l'institution. Il m'a dit qu'il était temps pour moi de partir."

Pour justifier la décision du boss, les médias anglais évoquent alors un incident durant lequel Van Nistelrooy aurait intimé à Cristiano Ronaldo d'aller se plaindre auprès de son père, lequel était décédé quelques mois plus tôt. Le Néerlandais a, lui, toujours juré qu'il parlait de Carlos Queiroz, l'adjoint portugais de sir Alex. Un point de non-retour avait, de toute manière, été franchi dès le 26 février. Ce jour-là, en finale de la Coupe de la Ligue, "RVN" avait passé quatre-vingt-dix minutes sur le banc, observant ses coéquipiers l'emporter contre Wigan (4-0). Un affront qui allait susciter des envies d'ailleurs.

Le Real, regrets éternels

Le Real pouvait se frotter les mains : le 27 juillet 2006, contre 15 millions d'euros, le club espagnol récupérait un buteur d'élite revanchard. Aujourd'hui encore, Van Nistelrooy parle de son aventure de trois ans et demi à la Maison blanche avec des étoiles dans les yeux. Et s'il confie avoir pris du plaisir à Malaga lors de la dernière saison de sa carrière, il dit aussi qu'il n'aurait jamais dû rallier Hambourg, à l'hiver 2010. Ou plutôt qu'il n'aurait jamais dû quitter Madrid. Avant de se "refaire un genou" à l'automne 2008, le Batave y a glané deux Ligas et un titre de Pichichi (25 buts en 37 matches de Liga en 2006-07). Il y a appris l'espagnol, aussi, et cela peut servir quand on a pour ambition de diriger les meilleurs vestiaires de la planète.

Encore plus qu'à Manchester, il y a connu aussi l'exigence et l'impatience du public : "Les premiers mois, les supporters sifflaient car les résultats n'étaient pas à la hauteur. Je rentrais au vestiaire et je disais aux gars : « Mais qu'est-ce qu'on peut faire de plus ? » Ils me répondaient : « Ruud, ne t'inquiète pas, ils ont même sifflé Zidane ! » *(Il rit.)* À mon sujet, les fans pensaient : « OK, tu as fait quatre ou cinq bonnes saisons à Manchester. Maintenant, tu dois nous prouver que tu es digne de ce maillot. » C'est dur. Mais si tu démontres que tu es à la hauteur du Bernabeu, ta confiance s'installe et tu te mets à voler."

Quand on l'invite à se projeter sur les prochaines années, à parler de l'entraîneur Van Nistelrooy plutôt que du joueur, le Neerlandais évoque aussi la Casa Blanca. Récemment, il a passé une semaine en immersion dans le staff de Carlo Ancelotti et cela lui a permis d'encore mieux identifier ce vers quoi il voulait aller. Sans mentionner un niveau de prestige en particulier, celui qui cherche actuellement à replonger comme coach s'explique : "C'est important d'observer le paysage complet. Qui fait quoi au club ? Qui est le directeur technique ? La philosophie des dirigeants correspond-elle à la manière dont je vois le foot et à la façon dont j'aimerais jouer ? Il faut que le club soit structuré. Ou alors, il faut que vous soyez en charge des fondations du projet. Construire, développer, ça m'intéresse aussi. Mais il faut pouvoir le faire, avoir du temps."

Arteta, l'exemple

A son sujet, Monaco, Nice, Leicester et Burnley ont pris plus ou moins récemment des renseignements. Dans l'entourage de Van Nistelrooy, on laisse filtrer que seuls des vestiaires hispanophones ou anglais peuvent convenir à la "méthode Ruud". "Il sait exactement comment s'adresser aux joueurs et ce serait dommage qu'il ait à apprendre une nouvelle langue, résu- •••

Bernard Papon/L'Équipe - Didier Fèvre/L'Équipe

Sur les traces de...

Ruud van Nistelrooy
47 ans. Né le 1er juillet 1976, à Oss (Pays-Bas). 1,88 m ; 80 kg. Attaquant. International néerlandais (70 sélections, 35 buts).

Parcours de joueur
Den Bosch (1991-1997), Heerenveen (1997-1998), PSV Eindhoven (1998-2001), Manchester United (2001-2006), Real Madrid (2006- janvier 2010), Hambourg (janvier 2010-2011), Malaga (2011-2012).

Palmarès de joueur
Championnat des Pays-Bas 2000 et 2001 ; Championnat d'Angleterre 2003 ; Championnat d'Espagne 2007 et 2008 ; Supercoupe des Pays-Bas 1998 ; Supercoupe d'Espagne 2008 ; Coupe d'Angleterre 2004 ; Coupe de la Ligue anglaise 2006 ; Community Shield 2003.

Parcours d'entraîneur
Pays-Bas (adjoint, 2014-2016, puis 2021) ; PSV Eindhoven (2022-2023).

Palmarès d'entraîneur
Coupe des Pays-Bas 2023 ; Supercoupe des Pays-Bas 2022.

Sébastien Bouét/L'Équipe

À Madrid, Malaga, Heerenveen ou Manchester avec son manager Alex Ferguson (de gauche à droite), Van Nistelrooy a enrichi sa culture, sa science du football, appris l'espagnol et l'anglais. Des atouts qui, aujourd'hui, pourraient lui servir à l'heure de trouver un nouveau poste d'entraîneur, après sa courte expérience au PSV.

••• me un proche. Il lui faudrait du temps pour parvenir à faire passer ses idées, son message." Au détour d'une question, l'ex-entraîneur du PSV érige, lui, Mikel Arteta et Arsenal en exemple. "Le club lui a laissé du temps et je crois qu'il forme un bon binôme avec Edu, le directeur sportif, résume-t-il. Il y a eu des périodes difficiles mais ils n'ont pas remis en question son travail et regardez où ils en sont, aujourd'hui." Entre les lignes, on comprend pourquoi il a claqué la porte du PSV au printemps 2023.

Le néo-entraîneur principal, deuxième d'Eredivisie, venait de remporter la Coupe des Pays-Bas mais ne se sentait pas assez soutenu en interne. Une fois qu'il aura retrouvé un banc, quel style de jeu le manager instaurera-t-il ? À Eindhoven, il alternait entre le 4-3-3 – auquel les Néerlandais tiennent tant – et une base arrière à trois défenseurs. "Ce qui m'importe, ce sont deux principes : l'initiative et la créativité. Si ton équipe défend en utilisant de l'initiative et de la créativité, tu peux rendre intéressantes les phases sans ballon. Tu ne vas pas attendre mais aller chercher ton adversaire. Même chose quand tu récupères la possession, tu vas jouer vers l'avant, créer des choses."

Avec ces principes, Xavi Simons a explosé sous ses ordres, en 2022-2023. Dans le système Van Nistelrooy, le milieu prêté par le Paris-SG avait réalisé un énorme exercice : 34 matches d'Eredivisie, 19 buts, 8 passes décisives. "Son style collait à ce que j'attendais. C'était un jeune qui n'avait pas beaucoup joué chez les professionnels mais qui avait ça : l'initiative et la créativité. C'était incroyable de le voir grandir." Simons a depuis confirmé au RB Leipzig et il incarne l'avenir du foot néerlandais.

"En dehors, dans le passé, de Zidane, le plus grand, et Mbappé aujourd'hui, vos joueurs sont tous interchangeables"

Terreur des Bleus à l'Euro 2008

Un foot néerlandais qui aurait pu (dû ?) gagner davantage lorsque Van Nistelrooy portait le maillot de la sélection. L'ancien buteur soupire mais acquiesce. "L'Euro 2008, c'est le meilleur exemple. On avait battu la France *(4-1)* et l'Italie *(3-0)* en poules et puis tout s'est effondré lors des quarts, contre la Russie *(défaite 1-3 a.p.).* On avait pourtant une sacrée équipe : Van Persie, Sneijder, Robben, Van der Sar…" À l'heure où les Bleus et les Oranje vont se retrouver au premier tour de cet Euro 2024 *(21 juin),* il se prête au petit jeu des comparaisons : "Vous avez de quoi aligner trois équipes. C'est moins le cas chez nous. En dehors, dans le passé, de mecs comme Zinédine Zidane, le plus grand, et Kylian Mbappé aujourd'hui, vos joueurs sont quasiment tous interchangeables."

Avant de nous raccompagner, on lui demande à quelle hauteur il situe sa place dans l'histoire du foot ? "Sixième au Ballon d'Or *(2003 et 2007),* c'était déjà bien. Il m'aurait fallu une Ligue des champions pour prétendre à mieux. Mais aucun regret, j'ai toujours tout donné pour gagner les meilleurs trophées. Et puis les Zidane, les Mbappé, ils sont différents, on ne les sort pas. Moi, on pouvait me remplacer." Aujourd'hui, il s'en offusquera moins puisque c'est sur le banc que l'ancien avant-centre veut s'asseoir à plein temps. ⬢ T. P.

Joep Leenen/ANP/Icon Sport - Ed Oudenaarden/ANP/Icon Sport - Paul Marriott/Imago/Panoramic

Nom Wild
Prénom Karlheinz
Âge 66 ans
Pays Allemagne

Média *Kicker*
Club préféré SV Seligenporten (le club de son village)

Nombre de participations au jury du Ballon d'Or 13
Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 7/13

"SI L'ALLEMAGNE GAGNE L'EURO, TONI KROOS AURA SES CHANCES"

"Tous les Allemands rêvent de remporter cet Euro *(14 juin-14 juillet).* Lors des derniers grands tournois, l'Allemagne n'a pas été très performante *(éliminations au premier tour des Coupes du monde 2018 et 2022, en huitièmes de l'Euro 2021).* Mais l'équipe s'est améliorée et, à domicile, les joueurs seront portés par le public, qui croit en la victoire. La Nationalmannschaft a vu éclore de très grands talents, notamment Florian Wirtz et Jamal Musiala. Ils ont un potentiel énorme. Dans quelque temps, ça ne m'étonnerait pas de les voir se battre pour le Ballon d'Or avec Mbappé et Bellingham. Peut-être qu'un des deux y arrivera !

"Je trouve Rüdiger trop émotif et agressif pour gagner le Ballon d'Or"

On n'en a pas gagné un en Allemagne depuis celui de Matthias Sammer en 1996. Après ça, nous n'avons pas eu beaucoup de très grandes stars, hormis Manuel Neuer, pour moi le meilleur gardien de but de l'histoire, qui n'était pas loin de le remporter en 2014 (*3e, comme Oliver Kahn en 2001 et 2002*). Je trouve que Musiala a quelque chose de Zidane dans ses mouvements, ses dribbles… Il manque encore de justesse dans ses choix, mais c'est un merveilleux joueur. Cette saison, Wirtz était encore meilleur, dans une équipe de Leverkusen qui a produit un football presque parfait. Avoir un nouveau club champion en Bundesliga, c'est une très bonne chose, tout comme avoir eu deux représentants en demies de C1 et deux en finales européennes *(Dortmund et Leverkusen).* Pour l'Euro, l'Allemagne a toutes ses chances. Mais l'Angleterre et le Portugal possèdent beaucoup de talents. Attention aussi à la France même si elle ne doit pas baser son jeu que sur des individualités. J'ai été déçu lors de sa défaite 2-0 contre nous, en mars. Quand on voit la performance de Mbappé en demies de Ligue des champions contre Dortmund, on se dit qu'un joueur avec de telles qualités doit faire bien mieux.

Pour le BO, ça va aussi dépendre de l'Euro. Si l'Allemagne gagne, Toni Kroos *(qui a annoncé sa retraite à l'issue de la compétition)* aura ses chances. C'est un excellent joueur. Son coéquipier au Real Antonio Rüdiger également, mais je le trouve trop émotif et trop agressif pour pouvoir gagner un tel prix. Ces dernières années, j'ai le sentiment que le Ballon d'Or a pris une grande importance en Allemagne, ce qui n'était pas forcément le cas avant. Désormais, il arrive que je subisse quelques petites pressions à la suite de mon vote. Mais j'assume toujours mes choix." **Tom Bertin**

Illustration Laura Acquaviva

L'ÉQUIPE live foot

NOUVELLE CHAÎNE 100% FOOT 24H/24

- MATCHES DE PRÉPARATION À L'EURO 2024
- COPA AMERICA
- QUALIFICATIONS COUPE DU MONDE 2026
- LIGUE DES NATIONS
- COUPE D'ESPAGNE
- COUPE D'ITALIE
- COUPE D'ALLEMAGNE...

INCLUS DANS L'ABONNEMENT

L'ÉQUIPE

À retrouver dans l'espace TV du site et de l'application

TOP CHEF

Tablier bien ajusté autour de la taille, toque en guise de couvre-chef, cuillère en bois à la main, Karl-Heinz Rummenigge s'improvise maître queux pour satisfaire aux demandes du photographe de *L'Équipe.* L'attaquant allemand, à l'Inter Milan depuis déjà deux ans, s'apprête à affronter le FC Nantes en quarts de finale de la Coupe de l'UEFA 1986. Le Ballon d'Or 1980 et 1981 a trouvé les bons ingrédients pour mettre les Nantais dans la sauce (0-3 à l'aller ; 3-3 au retour).

L'Équipe

OFFRE EXCEPTIONNELLE D'ABONNEMENT

FRANCE FOOTBALL
À L'ORIGINE DU BALLON D'OR

+

L'ÉQUIPE

1 AN

99€

au lieu de ~~155,88€~~

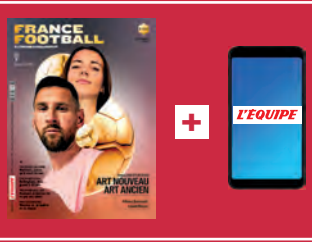
plus de **35 %** de réduction

Recevez FRANCE FOOTBALL, chaque mois chez vous.

+

Bénéficiez de l'abonnement à L'ÉQUIPE numérique.

- **France Football** livré directement **chez vous,** chaque mois.
- + **Tous les articles** de L'Équipe numérique dans leur **intégralité**.
- + Le journal **L'Équipe et ses hors-séries** en version numérique.
- + Plus de **1000 matches de football** international à suivre en direct.
- + Toutes les créations et contenus originaux de **L'Équipe explore.**



BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner, accompagné de votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Service abonnement France Football - Libre réponse 73783 - 60647 Chantilly Cedex.

☑ **Oui**, je m'abonne 1 an pour 99 € au lieu de ~~155,88~~ €.

Offre 1 an : 12 nos de France Football + l'abonnement L'Équipe numérique pendant 12 mois.

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de nos partenaires par courrier postal, cochez cette case ☐

E-mail **indispensable pour vous donner accès à l'abonnement L'Équipe numérique** et au programme de fidélité :

..... @ .....

☐ J'accepte que L'Équipe, éditeur de France Football, m'adresse les offres de ses partenaires.

☐ **Je règle par carte bancaire**

N° carte |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| Expire fin |_|_| |_|_|

☐ **ou par chèque à l'ordre de France Football**

Date et signature obligatoires

Offre valable jusqu'au 31-05-2024 en France métropolitaine et réservée aux nouveaux abonnés de France Football et de L'Équipe numérique. Tarif normal : 12,99€/mois pendant 1 an. France Football, supplément de L'Equipe, ne peut être vendu séparément. Pour plus d'informations, nous vous invitons à lire nos CGV sur https://www.lequipe.fr/cgv Les informations recueillies sont destinées à L'Équipe et aux sociétés de son groupe éditeur de France Football pour la création et la gestion de votre compte, vous offrir de participer à des jeux-concours et à des études et nous permettre de communiquer avec vous. Selon l'expression de vos choix, vous pourrez être recontacté directement par eux par voie postale. Conformément à la législation, vous disposez de droits que vous pouvez exercer à l'adresse e-mail dpo@amaury.com ou par courrier à DPO Groupe Amaury – 40-42 Quai du Point-du-Jour – 92100 Boulogne Billancourt cedex. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter notre charte des données personnelles à l'adresse https://www.lequipe.fr/politique-confidentialite/

L'Équipe – RCS Nanterre 332 978 485/**AFF2024**

ORANGINA SCHWEPPES FRANCE SAS – RCS NANTERRE B 404 807 941 – CAPITAL SOCIAL : 446 036 924 €

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. WWW.MANGERBOUGER.FR